ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

SUD-EST

Forez

Vivarais

Tricastin

Comtat Venaissin






ARDOUIN-DUMAZET
VOYAGE EN FRANCE
11ème Série
FOREZ
VIVARAIS, TRICASTIN
ET
COMTAT VENAISSIN
PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie,
ÉDITEURS
JAREZ
FOREZ
VELAY
BARONNIES
Rive-de Gier
Gier R.
Givors
St Rambert
St Chamond
St Bonnet
St ETIENNE
Firminy
le Chambon
Loire Fl.
Serrières
ANNONAY
Rhône Fl.
TOURNON
Isère
St Agrève
LE PUY
St Julien-C
Lamastre
VALENCE
Fay-le-Froid
St Peray
St Martin de V
Vernoux
le Cheylard
Erieux R.
La Voulte
PRIVAS
Vals
Chomérac
AUBENAS
Villeneuve de Berg
Le Teil
Grignan
Viviers
Donzère
Pierrelatte
Valréas
Bourg St Andeol
St Paul trois Châteaux
NYONS
Lez R
Pont-Saint-Esprit
Bollène
Vaison
Cèze
Bagnols
Mont Ventoux
ORANGE
Courthézon
CARPENTRAS
Sorgues
Sorgues
Fontaine de Vau
AVIGNON
Isle s/ Sorgues
Bonnieu
Durance
CAVAILLON

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr.

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales.— Grandes manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, avec illustrations de Paul LÉONNEC et de nombreux croquis et cartes. 5 fr.

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr.

Au Régiment — En Escadre. Préface de M. MÉZIÈRES, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8°, avec 350 photographies instantanées de M. Paul GERS. 16 fr.

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel BOURRAS. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes.

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8°. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume in-8° illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8°. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société des gens de lettres et par la Société de géographie de Paris. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, à 3 fr. 50 c.

— 1re SÉRIE : Le Morvan, le Val-de-Loire et le Perche (1893).

— 2e SÉRIE : Des Alpes mancelles à la Loire maritime (1894).

— 3e SÉRIE : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle (1895).

— 4e SÉRIE : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant (1895).

— 5e SÉRIE : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire (1896).

— 6e SÉRIE : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux (1896).

— 7e SÉRIE : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez (1896).

— 8e SÉRIE : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).

— 9e SÉRIE : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).

— 10e SÉRIE : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).

— 11e SÉRIE : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.

Sous presse :

— 12e SÉRIE : Les Alpes de Provence et les Alpes Maritimes.

— 13e SÉRIE : Littoral méditerranéen.

— 14e SÉRIE : La Corse.

15 autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur. Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

11e SÉRIE

FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN
ET COMTAT-VENAISSIN

Avec 25 cartes ou croquis.



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1897

Tous les croquis sans titre compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au $\frac{1}{80,000}$.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA VALLÉE DU GIER

De Givors à Rive-de-Gier. — Le val de Gier. — Rive-de-Gier. — Fumée et poussière. — Les mines de houille, la mine aux mineurs. — Les verreries : la verrerie ouvrière. — La métallurgie ripagérienne : ses origines, son importance actuelle. — Saint-Martin-la-Plaine et ses ferronniers. — Le vallon du Couzon et son lac. — Le canal de Givors. — Le premier chemin de fer français.

Couzon (Rive-de-Gier), avril.

Quand, arrivé à Givors, le voyageur venu du Midi par l'un des chemins de fer riverains du Rhône se dirige vers Saint-Étienne, le paysage change brusquement; aux grands horizons du Rhône, aux collines s'abaissant en pente roide sur le fleuve, aux îles caillouteuses couvertes de saules et de peupliers succède une vallée étroite où la

route, le chemin de fer et le canal de Givors disputent au Gier tout le fond de la vallée. Givors, avec ses maisons noires, son torrent d'encre, l'eau souillée de son bassin, ses hauts fourneaux et ses verreries, est comme le vestibule de cette vallée pleine d'énormes ateliers[1].

Les collines riveraines ont beau présenter le riant aspect de leurs vergers et de leurs châtaigneraies, de leurs roches moussues et de leurs prés verts, la fumée des usines et des locomotives n'en rend pas moins le pays fort sombre. Il y a encore de jolis coins entre les tunnels, des vignes aux flancs des rochers, des ravins pleins de verdure, mais à partir de Couzon, faubourg de Rive-de-Gier, la vallée, jusqu'au contrefort de Terrenoire, d'où l'on passe en tunnel dans le bassin de la Loire, est une rue d'usines bordée, sur les hauteurs, de puits pour l'exploitation des houillères. Aucune autre contrée de la France ne présente une aussi longue étendue de villes et de faubourgs industriels, même dans le Nord où, cependant, les groupes de fabriques ont une si grande importance. Des abords de Rive-de-Gier à Unieux, sur la Loire, la rue de manufactures, de mines et de

---

1. Dans le *Voyage en France*, 7e série, le chapitre IX est consacré à la ville de Givors et à ses environs.

hauts fourneaux a plus de 50 kilomètres de longueur. Dans l'autre sens, de l'entrée de Saint-Étienne au-dessous du mont Pilat, jusqu'à la Fouillouse, on compte 20 kilomètres.

A en juger par un passage rapide dans ce long couloir enfumé, sans cesse en rumeur par le retentissement des marteaux et des machines, éclairé par la lueur des forges, assombri par la poussière de houille et les amas de charbon, cette région serait le domaine incontesté du fer et du feu, le royaume de Vulcain, eût-on dit au commencement de ce siècle. Il n'en est rien cependant, le charbon et les métaux ne viennent qu'au second rang dans l'utilisation de la main-d'œuvre en cette partie du Forez. Les industries textiles, celles qui produisent les tissus les plus délicats, rubans, velours, passementerie, emploient un bien plus grand nombre de bras. Dans la Loire tout entière — Roanne compris, il est vrai — 60,000 ouvriers travaillent la soie, le coton et la laine, 9,000 seulement sont employés par la métallurgie ; les houillères en emploient de 18,000 à 20,000.

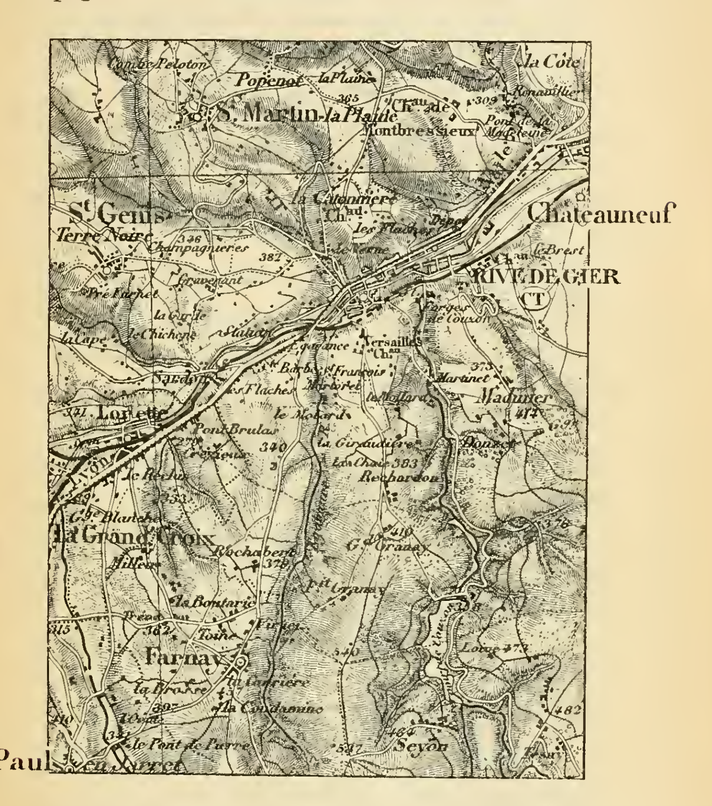
Détail singulier : les industries textiles sont comme encadrées dans les fabriques bruyantes et poussiéreuses ; Saint-Chamond et Saint-Étienne, les deux centres pour le lacet et le ruban, sont assis entre Givors et Rive-de-Gier d'un côté, le

Chambon et Firminy de l'autre, toutes cités de la houille et du fer.

Rive-de-Gier est une digne entrée à cet extraordinaire paysage. La vallée du Gier est très étroite ici, c'est une simple fissure au sein des hauts plateaux qui servent d'assise au mont Pilat et aux monts du Lyonnais. La ville primitive, forteresse gardant la route de Lyon, peuplée de 2,000 âmes à peine à la fin du siècle dernier, était assise sur la rive gauche, amplement large pour la bourgade ; mais quand la découverte de la houille eut amené sur ce point l'installation de verreries et de grands établissements métallurgiques, la ville ne put s'étendre que sur la route, en plantant même des maisons en façade sur le lit du Gier. Cette partie de Rive-de-Gier, avec ses hautes maisons à galeries, à balcons remplis de linge séchant au soleil et bordant, sans quai, le torrent noir, est fort pittoresque ; seule elle attire l'attention. De chaque côté du Gier une rue s'allonge, bordée de hautes maisons dont le crépi est devenu d'un noir de suie.

La fumée, voilà le fléau de Rive-de-Gier ; il y a de beaux jardins autour des villas des maîtres de forge, mais le feuillage et les fleurs sont couverts d'une poussière noire, on ne peut cueillir

une rose sans se salir, et cet effet de l'industrie ripagérienne s'étend assez loin autour de la ville.



Malgré cet aspect enfumé, Rive-de-Gier par ses magasins, sa promenade publique, ses églises, le grand hôtel de l'ancienne compagnie du canal de

Givors offre une apparence de prospérité. Pourtant son bassin houiller s'épuise ; jadis très important, il ne comprenait pas moins de 50 puits, l'extraction a donné jusqu'à 741,000 tonnes par année. On était descendu à plus de 400 mètres pour aller chercher la houille. Ce bassin, important par sa proximité du Rhône et le voisinage de Lyon, n'a pu résister à cette extraction intensive ; la production est descendue à 360,000 tonnes en 1895 ; mais les environs immédiats de Rive-de-Gier entrent pour un chiffre dérisoire dans cette extraction ; cette partie du bassin ne se prête plus à de grandes entreprises, la compagnie des mines de Rive-de-Gier est allée s'installer à Saint-Chamond, où les couches sont encore puissantes. C'est alors qu'un petit groupe d'ouvriers a obtenu l'autorisation de reprendre les travaux et de rechercher dans les galeries abandonnées les couches susceptibles de fournir encore un peu de charbon. Après des débuts assez heureux, l'association a éprouvé des déboires : le manque de capitaux ne lui permettant pas d'installer une pompe, elle ne peut épuiser les eaux, ses 60 ouvriers ou actionnaires se bornent à *grapiller* dans les parties accessibles.

Il en a été de même pour les verreries : Rive-de Gier, situé au cœur d'un riche bassin houiller,

à portée du Rhône qui fournit en abondance les sables quartzeux calcaires, à côté d'une grande ville et de riches vignobles, est promptement devenue un centre pour la verrerie. La première usine fut créée en 1778, quand le canal fut ouvert; il y avait là 30 verreries, dont 15 pour la fabrication des bouteilles, 12 pour les vitres, 3 pour la verroterie et la gobeletterie; on comptait 1,200 ouvriers verriers; ce nombre a beaucoup diminué, les exigences des ouvriers ont rendu bien difficile la lutte contre des concurrents étrangers mieux favorisés par le bas prix de la main-d'œuvre. La grande compagnie des verreries de la Loire et du Rhône a dû liquider; la verrerie Richarme, pour échapper aux mêmes causes d'embarras, est allée installer une partie de ses ateliers à Saint-Galmier, où elle fournit toutes les bouteilles nécessaires aux sources gazeuses[1].

En 1890 encore, il y avait 1,650 ouvriers verriers, travaillant par les procédés nouveaux : fours à gaz et à fusion continue; aujourd'hui il en reste 1,100 seulement.

Les verriers ont imité les mineurs : ils ont voulu avoir leur société coopérative, mais cette *verrerie ouvrière* n'a pu subsister, elle a dû fermer

1. Voir, 7e série du *Voyage en France*, chapitre XII.

ses portes; une nouvelle tentative est faite en ce moment.

Toutefois, Rive-de-Gier n'en reste pas moins le groupe le plus considérable pour la verrerie dans cette partie de la France. Les autres centres de la Loire : Saint-Galmier (600 ouvriers), Saint-Étienne (360 ouvriers), Saint-Just (100 ouvriers), La Ricamarie (60 ouvriers), sont loin d'atteindre un mouvement aussi important. Je n'ai pu connaître la valeur actuelle de la production, mais, en 1890, Rive-de-Gier faisait pour près de 4 millions et demi d'affaires, sur les 7 millions et demi produits par le département.

La population ouvrière des verreries, malgré de gros salaires, mène une existence assez misérable. Si l'on se nourrit bien lorsque le travail marche, c'est au détriment de l'hygiène et du confort; des ménages où l'on voit entrer plus de 20 fr. par jour sont logés dans des appartements de une ou deux pièces; les parents et les enfants sont entassés dans ces demeures d'apparence misérable; tout le salaire passe en dépenses de bouche ou de luxe; il n'y a pas de principes d'économie. Il faut attribuer ce manque de prévoyance aux anciens privilèges des verriers, jalousement conservés aujourd'hui encore, qui interdisent aux patrons de prendre des ouvriers en dehors de ceux

de la ville et de faire des apprentis qui ne soient fils de verriers. Ces privilèges, qui semblaient assurer aux verriers la sécurité du lendemain, ont été pour beaucoup dans la crise de cette industrie.

La verrerie a donc cédé le premier rang à la métallurgie dans l'importance industrielle de la ville. En 1837, MM. Pétin et Gaudet, sortis des rangs des ouvriers, créaient à Rive-de-Gier un établissement modeste dont le développement fut rapide ; en 1840 ils y installaient le premier marteau-pilon, qui venait d'être inventé par Bourdon. Dix ans plus tard, se trouvant à l'étroit, ils allaient construire une succursale à Saint-Chamond ; ce fut l'origine des grands établissements appelés hauts fourneaux, forges et aciéries de la marine et des chemins de fer, qui possèdent encore des usines à Givors, dans le Rhône, et surtout au Boucau près de Bayonne.

Rive-de-Gier fut longtemps le centre administratif de la compagnie ; l'importance sans cesse croissante des établissements de Saint-Chamond et d'Izieux a fait transporter à Saint-Chamond le siège central, mais Rive-de-Gier a conservé de puissants ateliers pour le forgeage au marteau-pilon des grosses pièces pour la marine, l'artillerie et les machines. D'autres ateliers fabriquent des roues de machines et des wagons. Les établisse-

ments considérables d'Assailly, non loin de Rive-de-Gier, font également partie de ce groupe.

A côté de MM. Pétin et Gaudet, d'autres industriels n'ont pas tardé à venir s'installer. En 1851, six frères, MM. Marrel, jetaient les fondements de leur grand établissement, le premier que l'on rencontre dans la Loire en venant de Givors, dont la cheminée géante, la plus élevée de France (108 mètres), dépasse en hauteur les collines voisines. Cette usine emploie aujourd'hui 800 ouvriers; elle a transformé, en 1890, 7,625 tonnes de métal. On y produit plus spécialement les plaques de blindage pour navires, les canons et les frettes. L'usine Marrel est une des plus remarquables et des mieux outillées de France; l'électricité y est employée pour actionner les grues très puissantes qui parcourent les ateliers et peuvent lever jusqu'à 550 tonnes. Des marteaux-pilons, des laminoirs pour plaques de blindage, des presses hydrauliques, des ateliers de tour et de rabotage, une fonderie d'acier produisant des lingots atteignant le poids de 150 tonnes, pour canons et projectiles, complètent cette belle usine.

En 1867, M. Arbel créait, non loin des établissements Marrel, dans le vallon du Couzon débouchant sur le Gier à l'entrée de la ville, un établissement qui a rapidement pris une grande

importance ; ce sont les forges de Couzon, consacrées plus spécialement à la fabrication des roues et des essieux de locomotives et de wagons ; elles occupent 200 ouvriers. En 1848, MM. Déflassieux ouvraient un établissement semblable.

L'ancêtre de toutes ces usines furent les forges de M. Brunon père, créées en 1832 et qui occupent aujourd'hui 200 ouvriers à la production des roues obtenues par la presse hydraulique, des enveloppes d'obus, des pièces pour locomotives, etc.

Depuis quelques années, les établissements Brunon fabriquent avec succès le tuyau en acier sans soudure.

On comprend comment la fumée de ces énormes établissements et des verreries a produit cet aspect sombre et noir. Un bruit formidable s'élève sans cesse, accru, dans la ville, par celui d'autres ateliers bien moins considérables, mais qui suffiraient cependant pour faire de Rive-de-Gier une ville industrielle importante. On y fabrique des boulons, des briques, des câbles et des chaînes en fer, des limes, de la grosse chaudronnerie. Ces industries se sont même répandues dans les campagnes : tous ces coteaux, ces collines, ces petites montagnes qui se haussent peu à peu jusqu'aux sommets du Pilat et des monts du Lyonnais sont habités par des vignerons joi-

gnant à ce métier celui de forgerons. Saint-Martin-la-Plaine, bourg de 1,800 habitants, bâti sur une colline de la rive gauche, à 3 kilomètres de Rive-de-Gier, a toute sa population adonnée à la production de la grosse ferronnerie. Il faut tout monter là-haut, fer et charbon ; malgré cela, le bas prix de la main-d'œuvre permet aux vignerons-forgerons de lutter contre les grandes usines. Lorsque le travail de la forge se fait rare, l'ouvrier a la ressource de la vigne à piocher ou entretenir. Ces petites forges de famille produisent surtout la chaîne et la boulonnerie.

De Saint-Martin-la-Plaine on a une vue admirable sur le massif du mont Pilat surgissant au-dessus de la vallée, noire de fumée, où coule le Gier. Cette montagne est vraiment superbe de forme et de teintes ; de la région des vignes au sommet rocheux du Crêt de la Perdrix, grandiose est l'amphithéâtre des cultures, des prés, des bois de sapins et des pâturages. A deux pas de cette industrie prodigieuse des vallées du Gier, du Janon et du Furens, il y a des sites de montagnes d'une sauvagerie et d'une grâce indicibles. A peine a-t-on quitté Rive-de-Gier par l'un des vallons qui s'ouvrent dans le piédestal du Pilat et l'on rencontre des paysages accidentés, où les

hautes roches et les torrents jaseurs courant sous les châtaigniers rappellent les plus beaux sites des Cévennes. Les prés sont émaillés de fleurs où déjà la flore alpestre : ancolies, narcisses et myosotis, se mêle à celle des plaines ; des combes boisées, silencieuses et profondes s'ouvrent sur la vallée. Le Couzon, surtout, présente d'admirables tableaux où le travail de l'homme a ajouté des beautés nouvelles. Le clair torrent a été capté pour alimenter le canal de Givors, une rigole portée par de hauts aqueducs franchit le vallon dans les arbres ; elle sort d'un grand réservoir étalé dans un bassin d'aspect mélancolique, à 358 mètres d'altitude, 158 seulement au-dessus de Rive-de-Gier et donne cependant l'impression d'un col de haute montagne. Une triple muraille longue de 60 mètres, remplie de terres damées entre chaque paroi, haute de 30 mètres, a obligé les eaux descendues du Pilat à refluer en un lac sinueux découpé en petites anses et long de plus de 1,000 mètres, contenant de 950,000 à 1 million 500,000 mètres cubes selon la saison. Cette nappe d'eau, à certaines heures, surtout quand le soleil couchant dore les versants maigrement gazonnés de la conque, est d'un merveilleux effet. A l'époque des pluies, lorsque la rigole de dérivation ne peut suffire à recevoir toutes les eaux,

celles-ci s'épanchent sur le barrage en une coulée mince et large d'une prestigieuse beauté.

Le flot amené du barrage sert aujourd'hui en partie aux besoins de Rive-de-Gier; il était destiné à alimenter le canal de Givors dont on avait rêvé, dont on rêve encore de faire une grande voie de communication entre le Rhône et la Loire par Saint-Étienne. Il a été créé à la fin du siècle dernier; dès 1780, il servait à transporter une partie des houilles du bassin de Rive-de-Gier. Il a été construit primitivement sur des plans modestes ; les écluses, fort nombreuses — 42 pour une longueur de 20 kilomètres — n'ont que 22^{m},50 de longueur utile et 4^{m},65 de largeur, mesures insuffisantes pour la batellerie moderne et surtout pour les grands bateaux du Rhône ; en outre, sa profondeur était trop faible, ses courbes de trop petites dimensions. Aussi, même avant les chemins de fer, n'a-t-il rendu que de médiocres services; son insuffisance a fait naître le premier chemin de fer français. Le canal n'a pas tardé à être abandonné. Depuis de longues années, il ne voyait plus passer un bateau, la concession allait tomber dans le domaine public quand l'État l'a racheté à la compagnie qui avait eu de si grandes ambitions en construisant son superbe hôtel de Rive-de-Gier. On l'a remis en état, on l'a appro-

fondi, on a refait les écluses, mais le rachat et les travaux ont été des dépenses sans résultat ; la navigation, redevenue possible depuis 1888, n'existe pas, il en sera ainsi tant que le canal n'aura pas des dimensions suffisantes pour permettre aux chalands de la Saône et du Rhône de circuler et surtout tant qu'il ne sera pas prolongé jusqu'à Roanne par Saint-Étienne et la vallée de la Loire. Cette œuvre s'impose, si l'on veut mettre la région du Gier et de la Loire en état de résister à la concurrence étrangère.

Le chemin de fer parallèle au canal est le premier construit en France ; il prolongeait la ligne de Saint-Étienne à Andrézieux concédée dès 1823 et ouverte en 1828. Tronçon par tronçon, il était enfin ouvert en 1831 ; en 1834 on inaugurait la section d'Andrézieux à Roanne ; or, en 1837 seulement, Paris possédait son premier chemin de fer, allant à Saint-Germain. En 1838 encore, le département de la Loire était le plus favorisé de France pour le développement des voies ferrées ; de Roanne à Lyon le double ruban de rail atteignait 143 kilomètres, aucune des lignes anglaises n'avait une telle longueur. Abel Hugo décrivait ainsi la voie entre Andrézieux et Saint-Étienne :

« Ce chemin est construit en fonte et à ornières (*sic*) saillantes ; les barreaux ou *rails* ont 1^{m},14 de

longueur et s'appuient à chaque extrémité sur des dés en pierre. Les chars (*sic*) ou *wagons* à quatre roues, en fonte à double rebord, contiennent chacun 30 hectolitres pesant aussi environ 2,400 kilogr. Deux chevaux descendent 6 wagons ainsi chargés et les remontent vides. La distance de 17,000 mètres est parcourue en 2 heures à la descente, et en 4 à la remonte. »

Nous sommes loin de cela aujourd'hui !

En 1832 seulement, le chemin de fer commença à transporter des voyageurs. De Saint-Étienne à Rive-de-Gier, les wagons descendaient par leur propre poids ; pour la remonte ou pour le parcours entre Rive-de-Gier et Lyon, on ne se servait que de chevaux. Les actionnaires, à qui l'on proposa les locomotives en 1834, trouvèrent cette innovation trop coûteuse. Cependant de grands progrès venaient d'être réalisés : un ingénieur stéphanois, Seguin, né à Annonay, avait inventé la chaudière tubulaire et adopté le rail de fer comme supérieur au rail de fonte ; un autre Stéphanois, Verpilleux, avait augmenté l'adhérence en inventant une locomotive avec vapeur au tender. En 1835, cependant, il fallut bien adopter la traction mécanique, on ne pouvait faire face à un trafic très considérable déjà.

L'exploitation n'en fut pas moins très primitive

pendant longtemps. J'ai beaucoup connu dans ma jeunesse un des mécaniciens de ces premières machines. Le père Bonnard était devenu chef d'atelier dans l'usine lyonnaise où j'étais petit employé : il me racontait comment on arrêtait le train pour aller boire à l'auberge ; même, un jour de *vogue* à Saint-Romain-en-Gier, on alla faire un tour à la fête : chauffeurs, mécaniciens, serre-freins et voyageurs participèrent au bal !

Aujourd'hui, la voie a été refaite, analogue à celle des plus grandes lignes, les trains express, de vitesse assez modérée cependant, et les trains légers vont en une heure un quart de Lyon à Saint-Étienne, les trains de marchandises sont incessants, le trafic a décuplé deux fois et l'on doit préparer la construction d'une seconde ligne entre les deux grandes villes du sud-est.

De l'ancienne voie qui émerveilla nos pères, la seule trace archaïque est l'inscription *passage souterrain* qui indique les *tunnels* sur la carte d'État-major. Ce dernier mot n'avait pas prévalu encore.

II

LACETS ET CUIRASSES

Du Gier au Janon. — Grand-Croix. — Lorette. — Le pays de Jarret. — Le groupe de Saint-Chamond, Saint-Julien-en-Jarret et Izieux. — Grandeur et décadence de la rubanerie à Saint-Chamond. — Brûlé et pendu. — L'industrie des lacets. — Les forges de la marine. — Les cuirasses de nos navires.

Saint-Chamond, avril.

De Rive-de-Gier à Saint-Étienne, la vallée, déjà si remplie, a reçu, depuis quelques années, un nouvel élément d'activité. Un tramway à vapeur parcourt la route nationale et se prolonge même bien au delà de Saint-Étienne, jusqu'au Chambon-Feugerolles et à Firminy, desservant ainsi l'immense rue d'usines et de houillères.

Tous les centres traversés par les wagons de ce petit train se ressemblent : énormes bâtiments métallurgiques, noirs, fumeux, bruyants, présentant la nuit, par les lueurs échappées de leurs cheminées et leurs ouvertures, le plus fantastique aspect. Des tas de scories, des usines ou des puits

à houille abandonnés, des embranchements de voie ferrée remplissent les rares espaces que ne couvrent point les manufactures.

Ce fut pourtant un pays frais et riant que ce pays de Jarret ou Jarez, seigneurie féodale insérée entre les trois provinces, riches et puissantes, du Lyonnais, du Dauphiné et du Forez. Le Gier roula des eaux pures dans cette vallée profonde. Telle ville dont les maisons sont enduites d'une épaisse couche de suie fut un village de bergers et de vignerons. Lorette et Grand-Croix sont des noms bien champêtres et, cependant, on trouverait difficilement un brin d'herbe vert. Les aciéries et les forges Russery et Verdier transforment chaque année 5,700 tonnes de métal en ressorts de chemins de fer, limes, outils, aciers pour les fabricants de buscs, « baleines » de parapluie, etc.; à côté, les forges de Lorette fabriquent les pièces pour les chemins de fer et la marine.

Où finit Lorette? où commence Grand-Croix? La route est sans cesse bordée de maisons et d'ateliers. Entre le chemin de fer et le Gier, un vaste espace est couvert par de grandes usines. C'est Assailly, simple quartier de Lorette, mais dont le nom est très connu dans le monde industriel. Les aciéries de la marine y ont installé un de leurs établissements, plus spécialement consacré à la

préparation des aciers pour les manufactures de l'État et les ressorts de chemin de fer : on y fabrique des outils très recherchés. A côté sont de grands établissements céramiques où l'on produit des briques, des carreaux et des cornues réfractaires.

Dans les collines voisines se creusent de riants vallons, où l'industrie se présente sous une forme moins bruyante et fumeuse. Au pied du Pilat, à Doizieux, et à son écart, la Terrasse, dans un des plus beaux sites de la montagne, le Dorley naissant fait mouvoir un tissage de soieries ; plus bas, de barrage en barrage, il anime des moulins, des scieries, des moulinages pour la soie et quelques petites fabriques de lacets dépendant de Saint-Chamond. Les sapins du Pilat, le hêtre et le frêne sont exploités à Saint-Paul-en-Jarret pour la fabrication des jouets et des portemanteaux ; on y déroule le bois en menus copeaux pour l'emballage dans les verreries. La métallurgie ne s'est point emparée de ces gorges heureuses, il n'y a ni mines, ni chemin de fer. Tout au plus pourrait-on signaler une fabrique de paille de fer et un important établissement où l'on fait des crayons, des porte-plumes, des porte-mines, première tentative pour ravir à Boulogne une partie de son monopole. Cette petite ville de Saint-

Paul-en-Jarret, si pittoresque avec ses débris de remparts, a donc un caractère bien tranché à côté de ses noires voisines de la vallée du Gier.

Après Assailly, les grandes usines disparaissent un instant, remplacées par des embranchements et des puits à charbon. Dans cette partie de la vallée, les mines sont encore en exploitation, mais elles ont bien perdu de leur richesse! La Péronnière, Comberigol, Faverge, furent jadis célèbres par la puissance de leurs couches. Là se concentre aujourd'hui, dans la concession du Plat-de-Gier, l'exploitation de la compagnie de Rive-de-Gier, si peu considérable eu égard à ce que donnait jadis le bassin.

Les maisons continuent à border la route, formant une rue sans fin. Mais des ruelles et des quartiers industriels s'étendent de chaque côté; on devine une agglomération plus considérable. Il y a là, en effet, quatre communes constituant une ville unique: Saint-Julien-en-Jarret, Saint-Chamond, Izieux et les quartiers bas de Saint-Martin-en-Coailleux. C'est au confluent du Gier et du Janon, son principal affluent, une population de plus de 30,000 habitants.

Industrie très mêlée dans cette grande ruche. Si la métallurgie fait plus de bruit, de flamme et de fumée, elle occupe moins de bras et ne joue pas

un rôle économique aussi important dans l'existence de la population. Pourtant c'est par des forges et des fonderies que s'annonce la triple cité ; le hameau de l'Horme est devenu une ville du fer, possédant ses écoles et son église. L'usine est une des plus considérables de la vallée : elle produit chaque année en fer, fontes et aciers, plus de 10,000 tonnes ; elle emploie 450 ouvriers, la fabrication des machines et le laminage occupent la plus grande partie du personnel. Ses voisines, les forges d'Onzion, produisent du fer feuillard, des pointes et des fils de fer.

L'Horme appartient à la commune de Saint-Julien-en-Jarret, grosse bourgade qui se confond absolument avec Saint-Chamond : rien ne sépare les deux centres, on passe de l'un à l'autre sans s'en douter. Saint-Julien est le faubourg, sur la route de Lyon, de la ville principale de la vallée, ancienne capitale du pays de Jarret. En dépit de ses accroissements, des nombreuses usines qui l'entourent ou bordent ses rues, Saint-Chamond a conservé un caractère de vieille cité. Un coteau, sur lequel grimpent d'antiques maisons et que dominent une église et des vestiges d'un château jadis fameux, est le noyau autour duquel s'est étendue la cité moderne. Dans les quartiers neufs, bâtis au confluent du Gier et du Janon, il n'y a

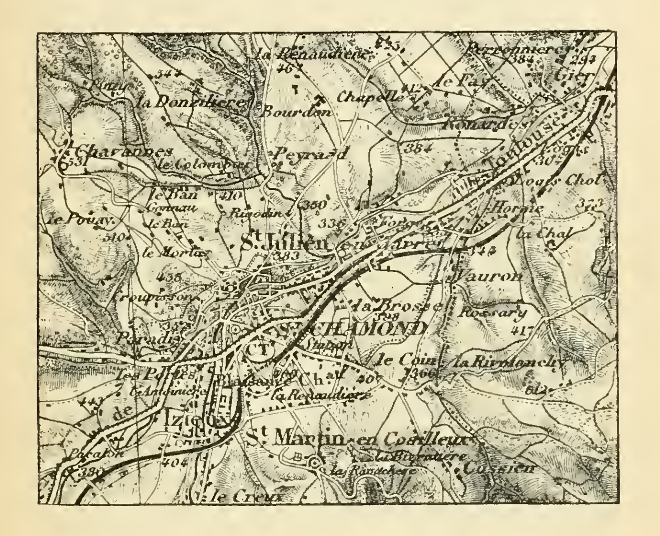
pas d'industrie métallurgique, mais de grands bâtiments percés de nombreuses fenêtres, d'où l'on voit affluer, par centaines, ouvriers et ouvrières à l'heure de l'entrée et de la sortie.

Saint-Chamond et ses satellites sont un des grands centres textiles de la France, le plus important pour un produit spécial : le lacet.

Industrie toute récente, implantée ici au moment où la fabrication des rubans désertait la ville pour se concentrer à Saint-Étienne, menaçant ainsi de ruiner un des centres les plus florissants de la soierie en France. Saint-Chamond avait dû aux rigueurs mêmes dont les États italiens frappaient ceux qui allaient porter l'industrie de la soie au dehors, d'être choisi pour devenir un centre industriel. Il y avait beaucoup à gagner dans cet exode ; sous François Ier, un Bolonais nommé Gayotti, sachant combien l'industrie de la soie était arriérée dans le royaume, eut l'idée d'importer chez nous le « moulin » à soie, qui avait fait la fortune de sa ville natale. Mais craignant une vengeance certaine, il ne choisit pas Lyon ou toute autre grande ville ; il alla s'installer dans le massif du Pilat, non loin de la chute du Gier naissant. Son usine fut construite à Luzernod, sur le froid plateau de La Valla. Les Bo-

lonais, furieux de cette défection, firent brûler Gayotti en effigie ; celui-ci n'en prospéra pas moins, encouragé par François Ier qui l'anoblit ; il vint habiter Saint-Chamond. En 1684, un second Bolonais du nom de Benay vint apporter d'autres procédés de moulinage ; lui, fut pendu, toujours en effigie, et Louis XIV lui délivra des lettres de noblesse. C'est donc à ces deux Italiens que Saint-Chamond dut sa suprématie dans le moulinage des soies, c'est-à-dire dans la transformation de la soie grège issue du cocon en un fil tordu et prêt à subir la transformation en tissu. Saint-Chamond moulinait surtout des soies indigènes, c'est-à-dire de la vallée du Rhône ; elles passaient pour irrégulières, les fabricants lyonnais leur préféraient la soie d'Italie ; mais pour la fabrication du ruban on était moins difficile. Cette industrie s'implanta donc à Saint-Chamond pour utiliser les soies moulinées ; de là, elle essaima à Saint-Didier-la-Séauve, en Velay, puis à Saint-Étienne. Mais Lyon resta longtemps le centre de la rubanerie ; vers le milieu du XVIIe siècle seulement, la grande ville abandonna complètement cette fabrication. L'importation des machines de Bâle et de Zurich vint donner un nouvel essor à l'industrie. Jusqu'en 1815, Saint-Chamond fut le centre principal ; peu à peu, Saint-Étienne attira toutes les

fabriques; en 1833, cette dernière ville faisait pour 40 millions de rubans, Saint-Chamond n'en produisait que 10 millions; il y avait 144 fabricants à Saint-Étienne, 20 à Saint-Chamond. Puis celle-ci vit fermer ses dernières usines.



Par contre, une autre fabrication avait pris un essor immense. Depuis de longues années, on fabriquait la passementerie, des galons, des lacets de souliers, sans qu'il y eût là des éléments d'affaires importantes. Un fabricant, M. Richard Chambovet, apprenant que les provinces rhénanes (devenues départements français) fabriquaient

mécaniquement les lacets, réussit à acquérir quelques machines à Barmen et à Elberfeld, il les perfectionna et dota ainsi sa ville natale d'une industrie nouvelle. En 1833, il y avait déjà 8 fabricants, occupant 400 ouvrières et 40 ouvriers ; les 45,000 fuseaux des usines produisaient pour deux millions de francs de lacets.

Aujourd'hui, ces chiffres sont bien dépassés : le nombre des fuseaux atteignait 1,200,000 en 1890 ; 6,500 ouvrières et 650 ouvriers sont employés dans les usines de Saint-Chamond, de sa banlieue et de Saint-Étienne. Saint-Chamond, seule, livre pour 23 millions de produits, Saint-Étienne pour 10 millions. Malgré cette progression si brillante, il y a encore de la marge pour le développement de l'industrie du lacet en France : Barmen, la grande concurrente de Saint-Chamond, possède 10 millions de fuseaux, huit fois plus que nous. Ce sont du moins les chiffres donnés par M. Lucien Thiollier, dans son rapport à la Chambre de commerce en 1890, établi sur la demande du ministre et auquel j'emprunte, chemin faisant, la plupart de ces données statistiques.

Une vingtaine de grandes usines sont réparties dans les divers quartiers de Saint-Chamond et les communes de l'agglomération. Grâce à des pro-

grès incessants dans les machines, dans les procédés de teinture, dans le choix des matières premières, ces établissements sont parvenus à fabriquer des produits bien supérieurs à ceux de nos rivaux. On s'imaginerait volontiers que la tresse, le vulgaire cordon de soulier surtout, demande un usinage fort simple, cependant il ne faut pas moins de 25 opérations diverses pour le lacet ou tresse en soie, 23 pour le lacet de laine ou mohair. Les machines sont d'une ingéniosité extraordinaire ; lorsqu'on a vu les fuseaux agir automatiquement, les fils se croiser, s'enlacer avec une précision et une rapidité vertigineuses, on revient émerveillé du génie déployé pour produire un article aussi simple que le lacet et ses dérivés.

Les grands ateliers de MM. Oriol et Alamagny, dont M. Alamagny m'a fait les honneurs avec une extrême bonne grâce, sont une des choses les plus intéressantes qu'il m'ait encore été donné de visiter. Soie et laine sont transformées en une multitude de tissus étroits se rapportant aux quatre grandes catégories du « lacet » : la tresse servant à border les vêtements, le lacet, employé pour attacher les chaussures, les corsets, etc.; la gance employée aux mêmes usages que le lacet et pour les vêtements de femmes ; enfin la soutache, destinée à la broderie et à la passementerie pour le

costume féminin. Dans ces divers articles, la mode intervient chaque jour, modifiant à l'infini le dessin, les teintes, la disposition des nœuds et des boucles. Il est des lacets énormes, il en est d'imperceptibles, comme ceux destinés aux lorgnons; il en est de plats, de carrés, de ronds et d'ovales; il en est d'unis et il en est de gaufrés ou de contournés en vrille; il en est en peluche, il en est orné de perles.

Un moment, le lacet se crut menacé; on employait de préférence des chaussures à caoutchouc, nul ne voulait plus nouer de cordons de souliers. Aussitôt Saint-Chamond se mit à fabriquer des tissus de caoutchouc, puis la mode est revenue au lacet, mais les manufactures de tissus de caoutchouc ne sont pas fermées pour cela, on fabrique toujours et l'on a joint à l'industrie nouvelle la fabrication du lacet caoutchouc.

Autour de cette puissante industrie du lacet, sont venues se grouper des industries annexes. Ainsi il y a plusieurs « ferreurs de lacets », plaçant les bouts de cuivre ou de fer aux extrémités des lacets pour les fabricants qui ne font pas le ferrage chez eux; ailleurs on fait des fuseaux; à côté, des machines; tous ces ateliers font vivre un grand nombre de personnes.

Les femmes, on l'a vu, sont dix fois plus nom-

breuses que les hommes dans cette fabrication, c'est en effet une industrie presque exclusivement féminine ; les hommes sont là pour les travaux nécessitant de la force. Ceux-ci gagnent 4 fr. 50 en moyenne, les femmes se font 2 fr. 50 et les enfants 1 fr. 50. La plus grande partie de ces ouvrières viennent de la campagne ; elles sont logées à l'usine en de grands dortoirs. Chez MM. Oriol et Alamagny, il y a 400 de ces jeunes filles logées — sur 1,500 ouvrières ; — on leur fournit à chaque repas le bouillon pour la soupe, mets national en Forez. Le reste du repas est préparé à sa guise par chaque ouvrière, mais une cuisinière est chargée de la cuisson.

L'industrie du lacet n'est pas complètement reléguée à l'usine ; des milliers d'ouvriers ou d'ouvrières travaillent à domicile sur des métiers Jacquard. Ces dernières sont très souvent mariées à des ouvriers des aciéries de la marine, le plus grand des établissements de Saint-Chamond et du département de la Loire.

Certes, il n'y a pas ici un ensemble d'ateliers comparable au Creusot ; les aciéries de la marine emploient 3,000 ouvriers à peine et les établissements se répartissent entre Saint-Chamond, Assailly, Rive-de-Gier et Givors — je laisse à dessein les usines du Boucau, près de Bayonne,

dépendant de la même compagnie, — mais les usines de Saint-Chamond, situées sur le territoire de la commune d'Izieux, n'en constituent pas moins un groupe des plus remarquables par son organisation, son outillage et la nature de la fabrication. Peu d'usines offrent un spectacle comparable à celui de ces immenses bâtiments dans lesquels on forge les plaques de blindage pour la marine, les tourelles et coupoles cuirassées pour les forts, les étraves, les étambots, les arbres d'hélices, les tubes et les frettes des gros canons modernes.

Ces derniers produits de Saint-Chamond ont amené la création de la plus grande aciérie du globe, celle dont la fabrication est sans rivale. On connaît dans le monde industriel l'histoire de cet ingénieur suédois convaincu de la supériorité des aciers de son pays, des siens surtout, et qui vint faire essayer ses plaques sur le polygone de Vincennes. Au premier coup de canon, les plaques scandinaves furent brisées, celles de Saint-Chamond résistèrent victorieusement. Désespéré, l'ingénieur suédois se faisait sauter la cervelle en présence de la commission.

Les aciéries coulent des blocs de 150 tonnes; un marteau-pilon de 100 tonnes permet de forger ces lingots formidables; d'autres marteaux-pilons

de 15 et 35 tonnes frappent sur les lingots de moindre volume. Des trains de laminoirs, une presse hydraulique de 4,000 tonnes complètent la machinerie des grands ateliers au-dessus desquels roulent des ponts transbordeurs, mus par l'électricité, transportant, sans effort apparent, les masses effrayantes destinées à la marine de guerre et aux forts cuirassés.

Pour tremper ces pièces, il a fallu donner des dimensions prodigieuses au four et à la citerne à tremper; la profondeur atteint 21 mètres, et le dernier mot sans doute n'est pas dit. Dans une telle citerne, la quantité d'huile nécessaire pour tremper les grandes pièces atteint jusqu'à 200 mètres cubes.

La gloire de Saint-Chamond est de n'avoir jamais perdu la situation acquise, au début de la marine cuirassée, par le succès de trois des cinq premiers navires de ce genre : la *Dévastation,* la *Lave* et la *Tonnante,* qui réduisirent au silence la forteresse russe de Kinburn, grâce à leur blindage de plaques sortant des ateliers Pétin et Gaudet ; la première frégate cuirassée la *Gloire,* puis le *Magenta* et le *Solférino* furent également protégés par des plaques sortant des usines du Gier.

Mais il y a loin de ces débuts à la production

actuelle, à ces plaques ayant jusqu'à 55 centimètres d'épaisseur, que le pilon et la presse hydraulique manœuvrent, forgent et *gabarient* avec la précision du forgeron battant le fer sur l'enclume! Des scies et des rabots achèvent ces blindages, dont Saint-Chamond usine chaque année plus de 4,000 tonnes.

Cette partie de la fabrication de Saint-Chamond est celle qui produit l'impression la plus profonde sur les visiteurs ; certes, les autres ateliers de forge et d'ajustage, ceux où l'on usine les canons, où l'on fait les bandages des roues pour voies ferrées, où se fabriquent les fers de toute dimension pour le commerce et l'industrie donnent déjà une grande idée de la puissance industrielle, mais c'est à la préparation des monstrueux engins d'attaque et de défense que l'on revient volontiers.

Comme nous voilà loin de cette date de 1838 — moins de soixante ans — où M. Pétin, ingénieur des arts et métiers, sans fortune, et M. Gaudet, pauvre ouvrier, disposant ensemble d'un capital de 500 fr., créèrent à Rive-de-Gier la petite forge pour laquelle ni l'un ni l'autre ne rêvait de si éclatantes destinées!

III

LES ARMURIERS DE SAINT-ÉTIENNE

Le barrage de Saint-Chamond. — Rochetaillée et le Gouffre-d'Enfer. — Le pays du fer pendant la nuit. — La vallée du Furens. — La plus longue rue de France. — Aspect de Saint-Étienne. — L'école des mines. — La manufacture nationale d'armes et l'armurerie. — Origine de cette industrie. — Particularités de l'industrie stéphanoise.

Saint-Étienne, avril.

Si merveilleux soit-il, le spectacle d'une grande usine métallurgique moderne est un de ceux auquel on échappe avec un certain plaisir. La gorge brûlée par la poussière et l'haleine suffocante des fours et des creusets, les oreilles brisées par le bruit formidable des machines, on éprouve un sentiment de repos en se retrouvant au grand air. Certes, les rues d'Izieux et de Saint-Chamond, avec leurs usines à lacets, leurs teintureries, leurs fabriques de salaisons — la charcuterie de Saint-Chamond et de tout le pays de Jarret est une industrie véritable — n'ont rien perdu de leur

allure manufacturière, mais c'est le calme après tant de rumeurs.

D'ailleurs, il ne faut pas aller bien loin pour trouver la campagne encore verte et tranquille. De même que l'usine Marrel, la plus bruyante de Rive-de-Gier, ouvre la rue des usines du Gier, de même les aciéries de Saint-Chamond la ferment.

Jusqu'à Terre-Noire, c'est-à-dire au col d'où l'on passe du bassin du Rhône dans celui de la Loire, on est dans un pays où l'industrie est rare et ne se manifeste guère, sinon par les cheminées lointaines des puits à charbon. C'est la *combe* du Janon, bassin très vert, très frais, fermé au nord par les pentes ensoleillées de Saint-Jean-Bonnefond, au sud par les contreforts du Pilat, couverts de prairies entourées d'arbres, de bois de hêtres et de sapins et se terminant par des sommets de si grande allure.

Si l'on suit, à travers Izieux, la rue, puis la route longeant le Gier, on ne tarde pas à quitter les fabriques de lacets et les teintureries du Creux qui prolongent Saint-Chamond jusque dans la montagne. Et alors on découvre le plus frais et le plus inattendu des paysages. La route s'élève en serpentant au flanc de collines très hautes, perdant peu à peu leurs formes molles pour se re-

dresser et se hérisser de rochers. Au fond du vallon étroit, des usines s'échelonnent de barrage en barrage, jusqu'à l'un de ces obstacles de retenue barrant un vallon adjacent. La route passe sur la muraille, à 42 mètres au-dessus de la vallée; en amont, dans une gorge, les eaux refluent en un lac d'une faible largeur, mais très long. Ce bassin d'eaux transparentes et tranquilles est d'une sauvagerie charmante ; aucune maison sur ses bords, mais, sur la rive droite, le village de la Valla domine le site. Au-dessous du barrage, sur le Gier, les bâtiments d'une fabrique animent le paysage[1].

Ce lac artificiel fait la fortune de Saint-Chamond ; les eaux du Ban et celles du Gier sont excellentes pour la teinture, mais, en été, le torrent descendait de son débit moyen de 100 litres à la seconde à 50 ou 25 litres, parfois moins encore. C'était insuffisant pour les besoins des fabriques et de la population. On songea donc à doter Saint-Chamond d'un barrage semblable à ceux de Couzon et de Rochetaillée ; le succès a été complet, la quantité d'eau emmagasinée derrière le mur du Ban fournit 133 litres par seconde

1. On trouvera dans la 7e série du *Voyage en France*, pages 136 et 137, une carte du massif du mont Pilat sur laquelle figure cette partie de la vallée du Gier.

aux fontaines de Saint-Chamond et aux usines qui utilisent l'eau ; en été, il assure au Gier un débit de 150 litres. Aussi les usines se sont-elles développées sur les bords du torrent ; le Creux tend à devenir de plus en plus une cité de teinturiers. Les eaux du Ban ont été pour beaucoup dans les progrès de l'industrie des lacets, en permettant de produire les beaux noirs chargés, nécessaires aux tresses.

Du haut des coteaux de la Valla, on a une vue admirable sur l'ample bassin de Saint-Chamond, si vert au flanc des montagnes, si enfumé au fond, où se prolonge l'immense rue des usines. Le panorama est bien plus grandiose encore sur l'autre rive du Ban. J'ai fait cette course pendant l'après-midi, en gravissant par des sentiers abrupts, à peine frayés, les pentes de la combe au fond de laquelle le Ban se forme de ruisselets échappés des ravins. C'est une véritable ascension, on s'élève à plus de 600 mètres sur un parcours d'une demi-lieue à peine. L'arête sur laquelle on parvient est à 1,100 mètres d'altitude, à 1,121 mètres à l'endroit où elle domine la route du Pilat, près d'Essertines. Mais l'on est bien payé des fatigues de l'escalade à travers les landes, les roches et les bois. Lorsqu'on peut sortir des forêts de résineux qui dominent Rochetaillée, on découvre tout à

coup un immense et fantastique paysage. A une énorme profondeur s'étendent à l'infini, voilées par de noirs panaches de fumée, les constructions d'une ville cyclopéenne, dont on ne peut deviner les limites, tant elle se prolonge loin vers l'horizon. Du sein de la cité jaillissent des flammes; tout autour, d'autres foyers apparaissent plus éclatants encore. Des flots de fumée montent partout vers le ciel.

A mesure que le jour décroît, que le crépuscule s'assombrit, les flammes se font plus nombreuses, plus étincelantes, plus infernales aussi. De Rive-de-Gier à Firminy tout le paysage s'embrase. Entre les lueurs violentes des hauts fourneaux, des forges, des fours à coke, naissent les feux innombrables des fabriques; les becs de gaz s'allument, la fumée ne se distingue plus dans cet embrasement général; on dirait l'illumination de quelque cité chimérique et sans fin.

Je suis redescendu à Rochetaillée, pour revoir, à la nuit, cette gorge du Furens que j'ai vue si belle jadis[1]. J'ai dîné à l'auberge, puis suis allé, par le fond du vallon, au Gouffre-d'Enfer. Il faisait très sombre dans cette gorge boisée et rocheuse, mais la lune est bientôt venue jeter sa

1. *Voyage en France*, 7e série : le mont Pilat.

lueur diffuse dans l'abîme, et j'ai vu devant moi grandir le rocher puissant sur lequel s'appuie l'énorme muraille de retenue. J'ai atteint le sommet de la digue, dominant de 50 mètres le fond de la vallée et la nappe resplendissante des eaux m'est apparue, étroite, aux rives sinueuses, paraissant se perdre dans le lointain infini.

Ce lac du Gouffre-d'Enfer a été pour Saint-Étienne ce que le lac du Ban est pour Saint-Chamond ; il a donné au ruisseau de Furens, dont les eaux, par leur qualité pour la trempe, ont fait naître l'industrie de la métallurgie, un débit régulier. Furieux après les pluies, maigre filet d'eau pendant les sécheresses, il ne pouvait suffire aux besoins de l'énorme agglomération. On l'a barré sur deux points : au Pas-de-Riot, il emmagasine 1,350,000 mètres cubes ; au-dessous du Gouffre-d'Enfer, 1,600,000 mètres cubes sont suspendus au-dessus de la vallée : près de 2 millions de mètres cubes, dont on régularise la descente vers la ville. Le Furens, désormais, ne roule guère moins de 500 litres par seconde ; il atteint 2,500 en eaux abondantes. Ce débit, très faible comparativement à tant de torrents inutilisés des Alpes et des Cévennes, permet cependant à une centaine d'usines, dont quelques-unes considérables, de se

passer de la vapeur ou tout au moins de l'économiser. Du Gouffre-d'Enfer à l'endroit où il n'est plus qu'un égout souterrain de la grande cité ouvrière, le Furens fait mouvoir des taillanderies, des moulins, des fabriques de lacets, des moulins à soie, des scieries, des laminoirs, des fabriques de quincaillerie. Cet étroit ravin est une véritable rue d'atelier.

A l'heure où je l'ai descendu pour gagner Saint-Étienne, la plupart des établissements se taisent. Le silence est complet dans la combe éclairée par un rayon de lune. On côtoie sans cesse le ruisseau et l'on s'émerveille de voir si grande œuvre accomplie par si mince naïade. La conquête des eaux sauvages du Pilat est une des plus belles de l'industrie ; elle remonte seulement à 1866, mais elle est insuffisante et il faut songer à accroître la réserve. De grands projets ont été établis, tendant à transformer en lac chaque gorge de la puissante montagne et à recueillir ainsi les eaux d'orage et de pluie descendant sans profit au Rhône et à la Loire. Certes on a beaucoup fait : Annonay, Rive-de-Gier, Saint-Chamond doivent en partie leur fortune à la superbe cime qui termine les Cévennes, mais à peine l'œuvre est-elle commencée. Si jamais on s'empare de toutes les eaux perdues. on aura là

une force motrice inépuisable, pouvant fournir la lumière et l'énergie aux ateliers de famille ; on arrêtera ainsi le développement excessif des grandes usines au bénéfice de la moralité du foyer domestique. En même temps, comme le fait remarquer M. Thiollier dans son remarquable rapport à la chambre de commerce de Saint-Étienne, on se prémunirait contre l'épuisement des mines de houille, qui se produira fatalement à Saint-Étienne, comme il s'est produit à Rive-de-Gier.

Il était près de 11 heures quand j'ai atteint l'entrée de Saint-Étienne, au faubourg de la Rivière. Cependant l'activité était grande encore. Le dernier train du tramway à vapeur allait partir. De la station extrême de ce chemin de fer citadin, on voit s'ouvrir et se prolonger en ligne droite, à une profondeur insondable, la rue la plus longue de toutes les villes de France, y compris Paris. Sur plus de six kilomètres, de chaque côté, s'alignent les becs de gaz. C'est l'artère maîtresse de Saint-Étienne. Sous divers noms : rue d'Annonay, rue Gambetta, rue de Foy, rue de Paris, rue de Roanne, elle traverse la populeuse cité, en présente successivement tous les aspects : faubourienne à Bellevue, elle s'anime peu à peu, se borde de boutiques, puis de luxueux magasins,

de cafés étincelants, de hautes maisons bourgeoises, traverse des squares, longe des monuments



et finit de nouveau par des faubourgs d'usines à l'endroit où le Furens souillé, noir et boueux sort des égouts pour reprendre à ciel ouvert son chemin vers la Loire.

Ce matin, dès le jour, j'étais debout ; la ville, sous le clair soleil levant, était déjà vivante ; des mineurs hâves sous leur face noircie, le chapeau de cuir sur la tête, la lampe à la main, rentraient chez eux, tandis que d'autres files d'ouvriers gagnaient les puits. La ville est assise sur le gisement même de houille, aussi les puits s'ouvrent-ils jusque dans l'intérieur de la cité. La fumée de leurs machines, celle des usines, des locomotives, des cheminées domestiques, font peser un voile gris, augmentant à mesure que la journée s'avance. Aussi tout est-il revêtu d'une sombre couche de suie. La ville moderne a de belles maisons, hautes de quatre ou cinq étages, bâties en matériaux de choix, mais la fumée donne à toutes la même teinte morose. Aussi, malgré le soleil qui monte peu à peu, la ville reste-t-elle enveloppée de ce voile. Dans ce jour douteux, la foule s'accroît par les rues. Paysans accourus de la campagne avec les produits maraîchers, rubaniers rejoignant l'atelier, armuriers allant chercher les bois ou les canons de fusil pour les travailler chez eux, employés gagnant les bureaux font bientôt dans la rue centrale un courant incessant. Là dedans passent, bondés, à de courts intervalles, les tramways à vapeur du service urbain et ceux de la banlieue. Peu de grandes

cités donnent une telle impression de fièvre et de travail.

Tout cela est récent. Saint-Étienne est depuis longtemps la cité la plus populeuse du Forez, cependant on y comptait seulement 26,000 habitants en 1817 et 33,000 en 1837. La création des chemins de fer, l'emploi de la vapeur, le développement de l'industrie ont fait accroître la population dans des proportions énormes, les quartiers se sont étendus, ont submergé peu à peu les communes de Montaud, Valbenoite et Outre-Furens ; aujourd'hui la ville de Saint-Étienne atteint près de 150,000 habitants[1] et elle s'avance sans cesse à la conquête d'autres communes.

Plus heureuse que tant d'autres jeunes cités, elle a conservé quelques vieux édifices de son passé : maisons ou églises arrêtent un instant l'attention. Ses monuments modernes sont strictement utilitaires; cependant la lourde masse de l'hôtel de ville, avec son dôme et son perron élevé, produit un grand effet ; le Palais des Arts est un édifice assez élégant, renfermant le musée et la bibliothèque. Le Palais de Justice, conçu sur des proportions monumentales, bien que Montbrison soit resté chef-lieu judiciaire en perdant la pré-

---

1 136 030 au recensement de 1896.

fecture de la Loire[1], n'a pu être achevé par suite du peu de résistance du terrain miné par les galeries de charbon.

Et c'est tout ce que Saint-Étienne peut montrer au visiteur. Les véritables monuments sont les usines, les mines, les écoles professionnelles : la plus importante, l'école des mines, a fourni à l'industrie française des ingénieurs éminents, beaucoup sont allés exploiter les richesses minières de l'étranger.

Un autre édifice est l'orgueil de la ville, une de ses principales sources de prospérité quand les commandes de l'État viennent lui donner une vie intense : c'est la manufacture nationale d'armes, construite à l'extrémité nord de Saint-Étienne et dont les bâtiments, accrus de nos jours pour la fabrication du fusil nouveau modèle, couvrent une vaste étendue de terrain. Quand les travaux furent achevés, 10,000 ouvriers travaillèrent à la fois dans cette ruche ; on produisait 1,600 lebels par jour, soit 380,000 par an.

Contrairement aux autres villes possédant des manufactures d'armes, Saint-Étienne est une cité d'armuriers ; à côté de l'établissement de l'État

---

1. Sur Montbrison et la partie nord du département, voir 7e série du *Voyage en France*.

vit une population livrée exclusivement à la fabrication des fusils, des revolvers et des articles accessoires. On peut même considérer l'armurerie comme l'origine de la ville. Les armes à feu n'étaient pas inventées encore et déjà ce coin sauvage du Forez utilisait la houille affleurant sur ses collines pour allumer des forges où l'on traitait les minerais du pays. On y faisait des fers de lances, des hallebardes, toutes les armes blanches en un mot. A peine apprit-on l'emploi de la poudre et les forgerons stéphanois transformèrent leur outillage pour produire arquebuses et mousquets.

François Ier, voulant profiter de ce précieux arsenal privé, envoya en 1516 un ingénieur nommé Virgile organiser et centraliser la fabrication de ces armes. On peut considérer cette date comme l'origine de la manufacture de l'État; on se bornait à surveiller la fabrication ; en 1764 seulement, une société se créa pour monopoliser la fourniture des armes, elle devint *manufacture royale*. On ne réunit pas les ouvriers dans des ateliers ; ceux-ci continuaient à travailler à domicile, dans la ville et dans les localités voisines : Montaud, Saint-Héand, La Tour-en-Jarret, La Fouillouse, Sorbiers, Villars, Saint-Genest-Lerpt et Planfoy. Chaque bourg avait une spécialité : ainsi Saint-Héand fabriquait les platines et la monture,

sous la surveillance permanente d'un capitaine d'artillerie et du contrôleur.

D'abord modeste au début, la manufacture se développa peu à peu ; elle ne faisait guère que 25,000 armes à la fin du siècle dernier; pendant les guerres de la République et de l'Empire elle s'éleva à 65,000 ; même en 1810 elle en produisit plus de 97,000. En 1848, 1862, 1870, époques de transformation d'armement ou de péril, on dut réclamer le concours de l'industrie privée. Celle-ci, en 1870, fournit 142,193 fusils et l'État 152,684. La manufacture était donc insuffisante. Pour pourvoir à tous les besoins, elle reçut l'énorme développement actuel.

On doit cependant regretter que l'État ait accaparé cette fabrication au lieu de confier à l'industrie privée une partie de ses fournitures. Lorsque l'armement est complet, il faut licencier du coup des milliers d'ouvriers ; il en résulte une crise profonde que l'on éviterait si les industriels fabriquaient l'arme de guerre et pouvaient utiliser pour l'étranger leur personnel et leur matériel. Liège, où l'industrie est restée aux mains des particuliers, a fourni 1,500,000 armes de guerre en 1889, Saint-Étienne en a livré 40,000 ! Le monopole et, surtout, la loi de sûreté générale de 1860, interdisant la fabrication des armes de

guerre, furent pour le Forez une cause d'infériorité dont il se relèvera difficilement.

Pourtant nulle industrie ne méritait mieux d'être encouragée. Elle était, elle est encore en partie familiale. La division du travail est poussée à l'extrême. Pour faire un fusil, il faut vingt-cinq opérations ; vingt-cinq ouvriers y travaillent donc et les diverses parties de l'arme sortent de vingt-cinq ateliers différents. Le canonnier forge le canon ; l'aiguiseur le pare, enlève les bavures ; le dresseur assure la précision de l'axe ; puis il faut forer et aléser, polir, achever, etc. Pendant ce temps, à des petites forges et à des étaux, d'autres armuriers font les pièces détachées : les chiens, la bascule, la sous-garde, la culasse, la platine, etc. ; il en est qui polissent ou gravent le bois ; des artistes gravent, cisèlent, damasquinent le fer s'il s'agit d'armes de luxe. Pour les armes communes, les paysans des environs emploient leurs loisirs à faire des pièces détachées qu'ils viennent vendre à la ville.

Cette organisation assurait la vie de famille, elle est menacée. On m'a fait visiter une usine moderne, merveilleusement installée, où tout se fait mécaniquement : le fusil, les cartouches, les ustensiles de chasse. Les ateliers sont clairs, gais, propres, mais c'est une manufacture avec tous les

dangers sociaux qu'elle entraîne. D'autres usines se créent : peu à peu, la machine remplace partout la main de l'ouvrier. La force électrique seule pourra enrayer ces tendances centralisatrices, elle est à la portée de Saint-Étienne : dans les eaux abondantes du Pilat, de la Loire et des monts du Forez.

IV

RUBANIERS ET CYCLOPES

Jean-Jacques Rousseau et l'*Astrée*. — Le Forez au siècle dernier. — Les *ribandiers*. — Origine de la rubanerie. — Son développement et son importance actuelle. — Industrie familiale. — Les grandes usines métallurgiques. — Production de la houille. — Origine de l'extraction. — Étendue du bassin houiller. — Le patois du Forez : lou parlà gaga.

Saint-Étienne, avril.

Dans un passage des *Confessions*, J.-J. Rousseau raconte comment il fut détourné de venir visiter le Forez. « En approchant de Lyon, je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon ; car, parmi les romans que j'avais lus avec mon père, l'*Astrée* n'avait pas été oubliée, c'était celui qui me revenait au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez ; et, tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'était un beau pays de ressources pour les ouvriers, qu'il y avait beaucoup de forges et qu'on y travaillait fort bien en fer. Cet éloge calma tout à coup ma curiosité romanesque et je ne jugeai

pas à propos d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageait de la sorte m'avait sûrement pris pour un garçon serrurier. »

Le Forez décrit dans l'*Astrée* n'est pas celui où vivaient les forgerons, il était, il est encore fort pittoresque et tranquille [1]; par cela même il était inconnu, ce doux pays du Lignon. Le Forez des serruriers était plus âpre, plus nu, plus dévasté, c'est le bassin où Saint-Étienne s'étale aujourd'hui, entre sa ceinture de mines et de forges encore en pleine activité, de hauts fourneaux détruits, de puits à houille abandonnés, ruines modernes sans majesté et sans grandeur gisant parmi les scories et les roches carbonifères incombustibles extraites du sol. Cependant Rousseau eût trouvé là une industrie idyllique, qu'Honoré d'Urfé eût chantée peut-être s'il avait vécu au milieu des *ribandiers* comme il vécut parmi les bergères du Lignon, si étrangement transfigurées à ses yeux : c'est la fabrication du ruban, émigrée de Lyon à Saint-Chamond et venue de Saint-Chamond à Saint-Étienne, florissante dès les premiers jours, grâce à l'abus des fanfreluches dans le costume des gens de qualité, florissante aujour-

1. Voir page 191 de la 7e série du *Voyage en France*.

d'hui encore, grâce au bien-être général qui a fait du ruban une partie si importante du costume féminin.

La rubanerie, au temps où Jean-Jacques croyait le Forez peuplé de serruriers, était l'industrie maîtresse de la province, même quand Saint-Étienne, restée fidèle au métier primitif des vieux ribandiers, se vit en lutte à la concurrence ardente et victorieuse de la Suisse et de l'Allemagne, le nombre des tisserands en rubans dépassait celui des autres ouvriers ; lorsque Saint-Chamond, Saint-Étienne et Saint-Didier-la-Séauve eurent enfin adopté les métiers perfectionnés, ce fut une prospérité éclatante. Saint-Étienne, n'ayant pas exigé des conditions aussi dures que ses voisines pour l'apprentissage et le compagnonnage, attira peu à peu la plus grande partie de l'industrie.

Favorisée par le goût de ses dessinateurs et les vives couleurs préparées par ses teinturiers, la région stéphanoise réussit bientôt à supporter la lutte. En 1800, il y avait près de 25,000 ouvriers, la valeur des produits atteignait 18 millions. L'invention du métier Jacquard et son application à la rubanerie vinrent donner un essor considérable. En 1833, Saint-Étienne avait 144 fabricants, Saint-Chamond en possédait 20 encore. Ces chiffres n'ont fait que progresser, malgré

des causes nombreuses d'infériorité ou de crises : droits à l'entrée des matières premières en France, taxes à l'entrée à l'étranger, guerre de Sécession aux États-Unis. Les 140 fabricants de Saint-Étienne occupent 70,000 ouvriers et 23,000 métiers.

La rubanerie conserve encore en partie son caractère patriarcal, l'atelier est la maison même de l'ouvrier ou du petit patron *passementier* possesseur de deux ou trois métiers et qui abandonne au compagnon la moitié du prix de façon. Le compagnon est aidé dans sa tâche par tous les siens. Le fils ou l'apprenti « barrent » ; la femme et les filles, une fois le ménage fini, préparent le travail par le dévidage, l'ourdissage et les autres accessoires du tissage. Beaucoup de ces métiers sont dans les hautes maisons percées de multiples fenêtres pour chercher le jour, mais plus nombreux encore sont ceux installés dans les faubourgs enfumés où l'on peut, dans un jardinet, cultiver des poireaux, des choux ou quelques fleurs communes.

Un métier coûte 1,500 fr. en moyenne, quelques-uns de 3,000 à 5,000 fr., les 18,000 métiers appartenant aux ouvriers de Saint-Étienne ont une valeur de 27 millions environ, les 5,000 métiers des fabricants représentent, avec l'ins-

tallation des usines, 13 millions; il a donc fallu consacrer 40 millions pour la fabrication de ces tissus admirables, quelques-uns du plus grand luxe, véritables objets d'art que nulle fabrique concurrente ne peut égaler ; d'autres produits sont fort communs, mais l'on est arrivé à leur donner l'impression chatoyante et l'éclat de la soie tout en employant des fils à bas prix.

De même que pour la soierie lyonnaise, certaines variétés de rubans, les plus belles, les plus chères, les *façonnés*, ne sauraient être tissées à l'usine : la mode est trop instable, on ne peut songer à transformer un outillage mécanique à grande production pour fabriquer un ruban dont l'usage passera bientôt. L'atelier du passementier répond bien à cette fabrication fugitive, les modifications sont rapides et peu coûteuses; aussi, pour tous les articles sujets aux fluctuations de la mode et demandant du goût chez l'ouvrier, l'organisation séculaire du travail sera conservée, mais l'article commun tend à se cantonner dans des usines. De grands bâtiments s'élèvent un peu partout dans les rues de Saint-Étienne, bâtiments admirablement conçus, très clairs, très aérés où d'ingénieuses machines produisent des rubans aux couleurs éclatantes. L'usine est peut-être un mal nécessaire pour lutter contre la concurrence de

Bâle et de Crefeld et maintenir à Saint-Étienne le chiffre de plus de 100 millions d'affaires atteint par la rubanerie. En 1890, la fabrique employait 1,423,919 kilogr. de soie, dont 6 à 8 p. 100 de soie française, le reste était fourni par l'étranger, la Chine et le Japon surtout. Quant aux filés de coton, leur part dans la quantité des matières premières est évaluée à 9 millions de francs.

Telle est l'importance de cette industrie du ruban, qui joue un si grand rôle dans l'activité de notre pays et prend une part si considérable dans nos exportations.

Par les fenêtres de l'atelier où il tisse ces bandes d'étoffes aux couleurs vives et tendres, aux dessins harmonieux combinés par des dessinateurs qui sont parfois de grands artistes, le passementier découvre un horizon restreint de montagnes sévères à demi voilées par la fumée. De la ville monte sans cesse à lui le grondement des machines assouplissant et transformant le fer, la fonte et l'acier : forges et aciéries produisant des canons, des plaques de blindage, des roues et des bandages de wagons, des pièces détachées pour la marine ; chaudronneries où l'on fait des chaudières ; forges où l'on fabrique des enclumes ; ateliers où l'on fait des soufflets, des

clous, de la poêlerie, des fers à repasser et mille objets de quincaillerie. Rumeur formidable de la ville du fer, du charbon et du feu.

Et ce n'est pas une mince surprise de rencontrer, au milieu de ces flammes, de ces bruits retentissants, de cette poussière noirâtre et subtile qui souvent imprègne le brouillard, cette industrie délicate de la soie, autour de laquelle gravite tout un monde d'industriels : marchands de fils et de déchets de soie et de coton, dessinateurs, liseurs de dessins, glaceurs de fils, teinturiers, fabricants de métiers à tisser, de peignes et de lisses, puis fabriques de soieries et de velours.

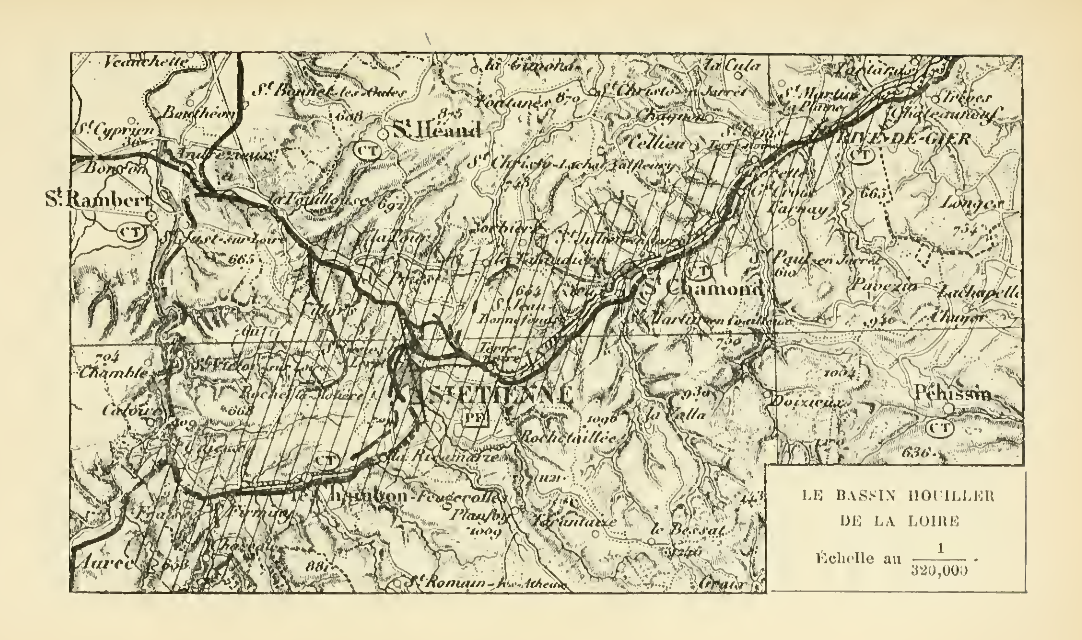
Pourtant les ateliers des rubaniers, ceux où s'exercent ces industries accessoires, se sont installés à côté de l'énorme usine métallurgique et du puits de mine d'où montent sans cesse les wagonnets chargés de houille destinée à alimenter ces vastes manufactures et, dans Lyon et sa banlieue, tant d'autres établissements.

Ces puits à houille sont la caractéristique du paysage stéphanois, ils couvrent les collines voisines; partout, dans les campagnes, ils surgissent au milieu des prairies et des champs. Aucune autre grande ville en France n'est ainsi assise au milieu même du bassin houiller. Comme le fait remarquer M. Thiollier dans son rapport à la

chambre de commerce, la rubanerie elle-même n'aurait jamais pris un tel développement sans le charbon qui, employant les maris dans les mines et les usines, a permis aux femmes de s'occuper du tissage de la soie.

La houille est depuis longtemps connue en Forez ; à Roche-la-Molière, on a trouvé dans les archives communales un acte de 1321 autorisant un sieur Briand de Lavieu, seigneur de l'endroit, à ouvrir des carrières de charbon. La houille affleurait alors presque partout, de Rive-de-Gier à Firminy, elle fut donc la cause du développement de l'industrie métallurgique en ce pays ; l'exploitation raisonnée du bassin ne remonte guère qu'au siècle dernier. Mais l'extraction se faisait en de multiples emplacements, par des puits et des galeries d'un faible rendement. En 1812, les 43 mines exploitées autour de Saint-Étienne donnaient 105,026 tonnes et occupaient 514 ouvriers. Rive-de-Gier, avec 30 mines et 888 ouvriers, obtenait 187,532 tonnes. En 1837, alors que le canal de Givors et le chemin de fer permettaient le transport des houilles jusqu'au Rhône et à la Loire, l'extraction dépassait 800,000 tonnes.

A mesure que le réseau des voies ferrées se développait, les machines à vapeur devenaient plus nombreuses, le chauffage domestique utili-



St. Rambert
St. Héand
St. Chamond
St. Étienne
Rive-de-Gier
Péhissin
Veauchette
St. Bonnet-les-Oules
St. Cyprien
Bonson
Andrézieux
La Fouillouse
St. Just-sur-Loire
St. Christo-en-Jarret
Fontanès
La Cula
Cellieu
St. Martin-la-Plaine
Chateauneuf
Longes
Lachapelle
Pavezin
Doizieux
La Valla
Rochetaillée
La Ricamarie
Le Chambon-Feugerolles
Firminy
Planfoy
Tarantaize
le Bessat
St. Romain-les-Atheux
Aurec
Chamble
Caloire
Roche-la-Molière
St. Victor-sur-Loire
Villars
Sorbiers
St. Jean-Bonnefonds
Terrenoire
La Talaudière
Tarentaise
St. Paul-en-Jarret
Tartaras
Trèves
Chagnon
Lorette
Farnay
Graix
704
665
608
875
870
697
664
665
754
610
940
750
1004
930
1090
1121
1009
881
668
636
LE BASSIN HOUILLER
DE LA LOIRE
Échelle au 1/320,000.

sait davantage la houille et le rendement des mines devenait plus considérable, mais il était entravé par le trop grand nombre des exploitations. En 1843, il y en avait 105, se gênant dans leurs travaux, luttant sur le marché. La situation devint difficile et les compagnies en arrivèrent peu à peu à fusionner; aujourd'hui quatre ou cinq sociétés : houillères de Saint-Étienne, houillères de Rive-de-Gier, mines de la Loire, mines de Roche-la-Molière et Firminy et plusieurs autres associations moins considérables se partagent le bassin houiller de la Loire et du Gier.

Ce bassin s'étend sur une surface probablement bien plus considérable que la partie reconnue et concédée, vaste de 43,524 hectares, comprise entre la Loire vers Unieux et le village de Tartaras au-dessous de Rive-de-Gier. Très large autour de Saint-Étienne, il se rétrécit vers le Chambon et Saint-Chamond pour finir en une mince langue de terrain autour de Rive-de-Gier. Exploité avec acharnement, il est épuisé déjà, comme on l'a vu, près de cette dernière ville. A Saint-Étienne, l'exploitation sera longtemps encore fructueuse. On estime à 10 millions de tonnes la houille reconnue comme exploitable dans le bassin de Rive-de-Gier et Saint-Chamond, à 80 millions celle du bassin houiller de Saint-

Étienne. Or, l'exploitation annuelle est d'environ 3,500,000 tonnes. Mais la houille reconnue n'est rien, estime-t-on, auprès de celle recélée dans les couches inférieures, cette richesse probable est évaluée à 110 millions de tonnes, peut-être bien davantage si les couches nouvelles que l'on espère rencontrer existent vraiment. On recherche ces gisements, des puits dépassent déjà 625 mètres de profondeur et le progrès des industries extractives permet de supposer que l'on va bientôt tirer parti des couches jadis délaissées parce que l'exploitation était trop onéreuse.

La mine, dans la Loire, n'a pas l'aspect classique des fosses du Nord creusées sur des plaines d'une horizontalité absolue ; on a dû créer les puits sur des pentes de montagnes, au flanc d'étroites vallées, aux abords de villes rapidement devenues populeuses, où l'industrie est active. Dans le Pas-de-Calais et le Nord, les fosses ont été creusées en pleine campagne, il a fallu installer de toutes pièces les villages ou corons. Ici, rares sont les cités ouvrières. Les bourgs, les villages, les villes ont suffi pour abriter les travailleurs, du reste moins nombreux, car le personnel employé dans les mines de la Loire ne dépasse pas 18,000 ouvriers.

On n'a donc pas eu besoin de recourir à la

main-d'œuvre du dehors pour former l'armée des mineurs et des travailleurs du carreau de la mine ; les habitants de cette âpre région du Pilat et des monts voisins ont suffi à tous les besoins de l'industrie, aussi la population est-elle restée bien forézienne. Le langage des aïeux s'est perpétué. Chez les passementiers, les mineurs, les forgerons et les serruriers on parle l'antique patois appelé *gaga,* par dérision peut-être. Cette langue se ressent à la fois de la rudesse du climat, de l'âpreté du sol et du voisinage presque immédiat des pays de langue romane. Parlé, le *gaga* est un dialecte rocailleux, presque déplaisant. Dégagé de l'accent propre au terroir, il se rapproche fort du provençal ; s'il avait trouvé un Mistral pour l'assouplir, peut-être aurait-il ses poètes et ses prosateurs célèbres au dehors. A une époque où le patois se parlait beaucoup plus, Abel Hugo en donnait l'échantillon suivant :

— *Boun saï, Bartomiau.* Bonsoir Barthelemy.

— *E maï à vou, Pierrot.* Et aussi à vous, Pierre.

Aujourd'hui le *gaga* recule devant le français enseigné dans les écoles ; les vieux Stéphanois font effort pour le conserver. Je viens de lire dans un journal local une pièce de vers intitulée *Lou Prïntchiom,* c'est-à-dire le printemps ; en voici deux ou trois strophes, elles feront mieux com-

prendre le caractère pittoresque de ce langage, intermédiaire entre l'éclatante langue d'oc de la Provence limitrophe et les patois sourds de la langue d'oil :

Tout boulique djïns la Natchura ;
Phébus, se mountrant generoux,
Rebaille au bétchiâ la patchura
Et rond lous usiaôx amouroux.

Déjà, la boucherla amitoûsa
Va frequonta djïns lou bouéssoun ;
Quand djïns lous ais, majestchuoûsa,
L'alueuta ontone sa chansoun.

Lou geai coumonce sa reclama ;
Lous pavouns fant lous moussillots.
Védes la cloussi, on granda dama,
Parmenâ sous petchits pillots.

Après un tableau du printemps, le poète patois s'écrie :

Ah ! que la Natchura a de chanci
D'avei tous lous ans soun prïntchiom,
Quand, par nous aôtrous sans défianci,
La jouenessa n'a ron qu'ün tchiom...

Évidemment, même dans ces vers, le *gaga* n'a pas la majesté et la splendeur du vers de *Mireille* et de la *Grenade entr'ouverte,* mais il s'harmonise

bien avec ce ciel enfumé, les lignes indécises des montagnes et l'existence de reclus de l'ouvrier forézien. Le *gaga* paraît s'en aller d'ailleurs ; pour le rendre compréhensible à la population stéphanoise, l'auteur de *Lou Prïntchiom* a dû écrire un lexique : *La Clà do Parlâ gaga,* par *lou pare Barounta*. Là-dedans beaucoup de Stéphanois, folkeloristes sans le savoir, apprennent la langue des ancêtres, si pleine de tournures originales.

V

LE PAYS DES SERRURIERS

Banlieue stéphanoise. — La Loire. — De Bonson à Saint-Bonnet. — Les monts du Forez. — Saint-Bonnet-le-Château. — Dentelles et serrures. — Les gorges de la Loire. — Souvenirs de Ravachol. — Saint-Victor-sur-Loire. — Saint-Paul-en-Cornillon.

Firminy, avril.

C'est une joie pour les yeux quand, la fumeuse banlieue de Saint-Étienne dépassée, on voit s'élargir la vallée du Furens et s'entr'ouvrir bientôt la majestueuse plaine enfermée entre les montagnes du Lyonnais et la chaîne plus haute, plus sévère, plus régulière aussi des monts du Forez.

Plus de puits de houille ni de hauts fourneaux, ni amas de scories : des prairies, des champs, des vignes, d'heureux coteaux.

Nature qui paraîtrait grave et sévère à qui vient des riantes vallées du Lyonnais ; mais on la trouve accorte et réjouie lorsque l'on a vécu dans le noir corridor bordé d'usines et de houillères qui s'étend de Givors à la Fouillouse.

Pour le Stéphanois, c'est le doux et bon pays du soleil, c'est à la fois la Provence et la plage.

La Loire voisine a de si belles grèves de sable, des eaux claires si engageantes pour le bain, les rochers ont de si curieuses formes, les bois ont tant d'ombre, les perspectives lointaines des montagnes donnent une telle sensation d'infini que l'on comprend la passion des Foréziens pour ce débouché du fleuve vers l'énorme plaine. Dans les arbres verts, châtaigniers et chênes des pentes, vernes et saules bordant les riots paresseux, les hameaux et les villages étalent leurs toits de tuiles d'un rouge vif.

Et l'on partage l'enthousiasme d'Eugène Muller, l'exquis conteur forézien, pour cette contrée de Saint-Just, décrite avec un charme si pénétrant en tête de sa *Mionnette*.

Après la gare de Saint-Just la locomotive, côtoyant encore le Furens aux eaux souillées, atteint la Loire, et le paysage se transforme. On n'a désormais en vue que la plaine sans fin couverte de vapeurs légères, au milieu de laquelle, large serpent d'argent, se tord la Loire maintenant solitaire. Les chemins de fer ont fait disparaître les barques sans nombre qui jadis stationnaient de Saint-Just à Andrézieux.

C'était alors ici la tête de la navigation. Le village des Barques, au-dessus de Saint-Rambert, était un vaste chantier dont les habitants, appelés les Barquaires, transformaient en chalands les sapins descendus des montagnes. Pendant l'été, les bateaux reposaient sur la grève, mais aux pluies le fleuve se gonflait, les barques étaient mises à flot, on les remplissait de charbon venu des mines voisines sur des chariots ou conduits au port d'Andrézieux par le premier chemin de fer construit en France. Alors, sur la Loire torrentueuse, roulant des eaux jaunes, la flottille descendait à Roanne pour s'engager dans le canal et se diriger vers Paris.

Toute cette animation a cessé ; la Loire, désormais déserte, coule dans la plaine que les eaux du canal du Forez rendent maintenant féconde.

Le chemin de fer de Montbrison court dans ces vastes espaces ; à Bonson s'en détache la ligne modeste encore, importante bientôt puisqu'elle doit atteindre la vallée de l'Allier, permettant de gravir les monts du Forez. En quelques instants on a gagné les pentes et l'on voit soudain s'étendre, bien au-dessous, la plaine verte de cultures, étincelante d'étangs.

La ligne attaque de front le rempart des mon-

tagnes. Grâce à de grandes courbes, elle dompte les pentes ardues et s'élève de terrasse en terrasse. De Bonson à Saint-Bonnet la différence d'altitude est de 500 mètres et la ligne n'a que 27 kilomètres de développement ; c'est dire la déclivité de la voie, la lenteur du trajet et le halètement de la machine. Mais la vue est si belle sur les lointaines campagnes du Forez et des monts du Lyonnais, chaque tour de roue fait surgir au loin tant de sites nouveaux : on trouve l'allure trop rapide encore.

A mesure que l'on avance, le paysage se fait plus alpestre : les vignes ont disparu, les seigles cèdent la place au froment, les prairies s'étendent, et l'on voit grandir là-haut des futaies de sapin. Les gares sont remplies de poteaux de mines et de troncs d'arbres descendus de la région sylvestre par des chemins à pic. Sur une terrasse, presque à la crête des monts, une ville grandit. Il semble qu'on va l'atteindre, mais d'immenses boucles nous en séparent, nous y ramènent, nous en éloignent de nouveau pour nous en rapprocher encore.

Un dernier coude nous la montre tout près, groupée autour des hauts clochers de son église. Enfin le train s'arrête, nous sommes à Saint-Bonnet-le-Château.

Ah ! l'exquise et curieuse ville ! Non par son avenue de la gare et sa large place bordée de maisons cossues, mais par ses rues en pente, contournées, étroites, caillouteuses, ses vieilles portes, ses débris de remparts et ses maisons gothiques rappelant avec plus d'archaïsme encore certaines villes de Touraine. Je l'ai parcourue au crépuscule, alors que le soleil, masqué par le sombre écran du Mont-Mil, irradiait encore les monts lointains du Lyonnas.

Les habitants étaient sortis dans la rue ; leur écuelle de soupe à la main, assis devant leurs portes, ils achevaient le repas du soir en causant lentement. Parfois, d'une boutique encore ouverte, venait un grincement de lime ou un bruit de marteau. C'était un ouvrier achevant une serrure.

Dans la plupart de ces vieilles et pittoresques maisons historiées, vivent ainsi des serruriers, non le petit patron de nos villes, mais l'ouvrier travaillant à la tâche pour un fabricant.

Comme Escarbotin dans la Somme et Tinchebrai dans l'Orne, Saint-Bonnet-le-Château est un centre pour la fabrication de la serrurerie ; on y fait la serrurerie fine et les articles communs. La matière première est fournie par les fabricants de Saint-Bonnet ou les dépositaires des fabricants

de Saint-Étienne aux ouvriers, qui vont la chercher au magasin et la transforment chez eux sur un établi installé devant la fenêtre.

Un homme, parfois un apprenti avec lui, voilà tout le personnel de ces ateliers ouvrant largement sur la rue. Assise devant la porte, la ménagère fait agilement voler les fuseaux sur son carreau à dentelle, car c'est là encore une industrie locale florissante.

Et par ces rues étroites, montantes, bordées de maisons noires aux porches sculptés, aux meneaux délicats, cette vie active de l'ouvrier chez lui ramène loin, bien loin de notre siècle de grandes manufactures et de machines.

On se croit transporté en arrière, à ces temps oubliés où le bandit Mandrin osait s'emparer de la ville monacale de Saint-Bonnet-le-Château pour y piller les caisses de la gabelle, ce dont les habitants lui surent gré, puisqu'ils donnèrent le nom de Mandrin à l'une de leurs portes ! La petite cité ne paraît pas avoir changé depuis cette époque lointaine.

Autour de l'église, surtout, l'impression est saisissante. L'élégant édifice domine avec tant de majesté les maisons pressées les unes contre les autres! Ses hautes tours, ses contreforts robustes, les heureux détails de sculpture de sa fa-

çade en font un des monuments les plus imposants du Sud-Est.

Sa beauté est encore accrue par le site. De la



terrasse sur laquelle elle est construite, on a une des vues les plus grandioses de ces monts : tout le Forez, une grande partie du Lyonnais, les hautes croupes des Cévennes forment un de ces

tableaux qu'on ne peut oublier. On est là sur un balcon gigantesque commandant un prestigieux horizon de campagnes opulentes, d'étangs miroitants, de villes, de bourgs, de villages, semés dans la plaine, blottis dans les creux des monts ou fièrement assis sur les promontoires.

Et voilà que la nuit descend, l'ombre couvre peu à peu le sublime tableau, il ne reste plus que des lueurs rouges et diffuses qui désignent vaguement les villes d'usines : Saint-Étienne, Firminy, d'autres encore.

Et Saint-Bonnet s'endort, pas un bruit de talon sur le pavé inégal, pas une voix dans les rues. Les derniers coups de marteau se sont apaisés. Sans le murmure des fontaines, on pourrait croire morte l'antique Castelvair, dont le sonore nom latin s'est embourgeoisé en Saint-Bonnet.

Au matin, j'ai fait l'ascension du Mont-Mil par les bois de sapins aux fûts élancés. De là-haut, la vue est plus vaste, elle n'est pas plus belle que celle de la terrasse de l'église. Mais comme la ville paraît perdue sur cet étroit rebord de montagne ! Elle semble à l'extrémité du monde. Bientôt, il est vrai, cet éloignement cessera; quand le chemin de fer sera achevé jusqu'à Arvant, la cité des serruriers deviendra un lieu de grand passage, elle sera sur la route la plus

courte de Lyon à Bordeaux. Peut-être les gens pressés feraient-ils bien de chercher une ligne moins accidentée et partant plus rapide ; mais les touristes ne trouveront nulle part plus superbe pays — aussi nul pays plus ignoré.

En redescendant vers la vallée de la Loire, j'ai quitté, à la station de Périgneux, le chemin de fer de Saint-Bonnet pour gagner Saint-Victor. Un chemin sinueux et montueux parcourt les hautes collines rocheuses dans lesquelles le Bonson s'est tracé un lit profond. Cette région est à demi sauvage d'aspect, il n'y a pas de villages, mais seulement des hameaux séparés par des bois ; il faut arriver au sommet de l'escarpement fermant la gorge de la Loire pour trouver des groupes d'habitations plus considérables et revoir, d'assez loin encore, les agglomérations industrielles signalées par les fumées des puits à houille de Roche-la-Molière, sur le plateau profondément vallonné d'entre Loire et Furens, et par le nuage sombre planant sans cesse au-dessus de Firminy et du Chambon-Feugerolles.

Dans un des coins les plus sauvages de cette région tranquille, au sommet d'un mamelon d'où l'on découvre l'immense plaine criblée d'étangs s'étendant à l'infini entre la double muraille des

monts, est un ermitage appelé Notre-Dame-de-Grâces, près duquel une église semble commander le pays. Pendant ces dernières années, l'ermitage était habité par un personnage singulier, jouant à l'anachorète et qui possédait un petit trésor. Le magot tenta Ravachol en quête d'argent pour mettre à exécution ses projets anarchistes ; le futur auteur des explosions dont Paris et la France furent si frappés assassina le prétendu cénobite.

Le site environnant répond bien à cette sinistre aventure : le sol se plisse en ravins descendant au formidable abîme, au fond, coule la Loire, encore torrent. Des pentes raides, rocheuses, maigrement revêtues de bruyères, parfois des roches à pic, des promontoires forçant la Loire à se tordre en méandres et troués sans cesse par les tunnels du chemin de fer de Saint-Just à Firminy, forment un des plus sévères et grandioses tableaux des Cévennes. Le fleuve n'est ici qu'un torrent clair, encombré de roches et de galets. Ce passage est bordé de ruines, couvents ou châteaux ; on a trouvé à grand'peine, en fouillant la roche, la place pour le grand canal d'irrigation du Forez [1]. Au sommet de l'un de ces promon-

---

1. Voir 7e série du *Voyage en France*, page 202.

toires, dans une situation admirable, le village de Saint-Victor a l'apparence d'une station balnéaire. C'en est bien une, en effet, remplaçant pour Saint-Étienne la mer absente ; on y vient, le dimanche, prendre des bains, au pied de fiers rochers à pic, d'aiguilles isolées faisant de ces détours du fleuve un paysage saisissant. La pente de la Loire a été utilisée : une usine, installée au fond de la gorge, à l'endroit où le chemin de fer la traverse, produit l'électricité pour une partie de la région, jusqu'à Saint-Étienne ; premier emploi des forces vives accumulées sur le cours torrentiel du grand fleuve.

Le chemin que je suis borde le sommet des hauteurs, dessinant toutes les indentations de cette colline maintenant plus douce et riante. Parmi les petits bois de pins et de hêtres, à travers les maisons isolées de Caloire, je gagne des sentiers rocailleux et abrupts, jusqu'en vue du grand hémycicle de hauteurs dressées autour de la fière péninsule de Saint-Paul-en-Cornillon, couronnée d'un château et couverte par les maisons de deux villages. L'apparition est superbe autant qu'inattendue. Les hautes roches, le fleuve transparent, des rives verdoyantes méritent au paysage de Saint-Paul-en-Cornillon la célébrité dont il jouit dans la région stéphanoise. L'indus-

trie lyonnaise est venue s'implanter ici, une de ses plus grandes usines de tissage renferme 340 métiers consacrés à la fabrication de l'écru mousseline. 460 femmes sont employées, soit à surveiller les métiers, soit à diriger les 960 tavelles de l'établissement. Ces immenses ateliers sont les plus considérables de la Loire pour le tissage des soieries; ils sont mus par la vapeur et non par la force hydraulique; la création de cette usine dans ces gorges écartées tient surtout à la main-d'œuvre, abondante et économique sur ces confins du Forez et du Velay.

Des sentiers montent de Cornillon sur la haute colline presque entièrement entourée par la Loire, la Semène, la Campille et l'Ondaine, sur laquelle passe la limite entre la Loire et la Haute-Loire. Et, brusquement, apparaît la vallée de l'Ondaine, fumeuse et noire malgré ce nom si doux.

VI

LA VALLÉE DE L'ONDAINE

Fraisse. — Les aciéries d'Unieux. — Firminy, ses hauts fourneaux et ses aciéries. — Origine de l'aciérie dans la Loire. — Le Chambon-Feugerolles. — Tailleurs de limes et quincailliers. — La quincaillerie stéphanoise. — Dans les houillères. — La Ricamarie.

Saint-Étienne, avril.

L'Ondaine ! elle est devenue un ruisseau d'encre. La Ricamarie, le Chambon, Firminy, Fraisse, Unieux, y déversent leurs égouts, les eaux de condensation de leurs machines, celles provenant des pompes de houillères. 35,000 habitants — la population d'une grosse ville — vivent dans ce fond de vallée.

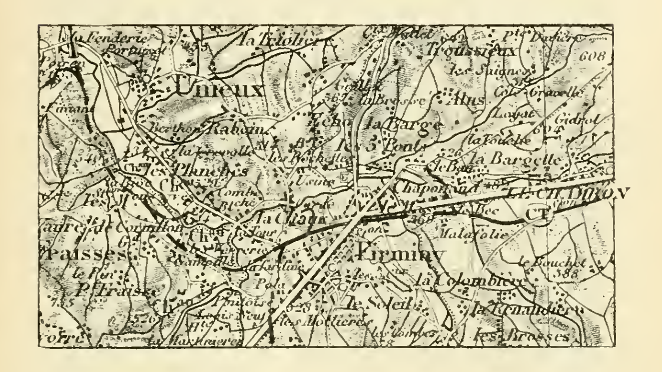
Fraisse, où je suis descendu pour traverser l'Ondaine, n'est qu'une agglomération de hameaux habités par des travailleurs venus des usines voisines, mais Unieux est un centre considérable, dû, comme les aciéries de Saint-Chamond, à deux ouvriers, Jean et Jacob Holtzer, qui, vers 1825, unirent leurs bras et leurs petites économies pour

créer près du Chambon, dans la vallée du Cotatay, un petit établissement bientôt insuffisant. En 1833, ils venaient installer à Unieux de nouvelles aciéries dont le développement n'a pas cessé. Ces établissements, appartenant aujourd'hui à la raison sociale Jacob Holtzer et Cie, ont produit, en 1890, 5,437 tonnes d'acier et occupé un millier d'ouvriers. Les canons et surtout les projectiles d'Unieux, en acier chromé, sont célèbres dans le monde militaire et industriel.

Unieux est resté un village, prolongé sur la route par une double rangée d'habitations ouvrières ; sa voisine, Firminy, bien plus peuplée (14,000 habitants contre 4,000), est une véritable ville, dont la rue principale, fort large, est constituée par la route de Lyon à Toulouse. D'autres voies plus étroites, mais régulières, s'ouvrent sur cette artère bordée de magasins, de cafés et parcourue par un tramway à vapeur. Bourg déjà considérable avant que la grande industrie y fût implantée, Firminy a conservé quelques débris de murs de ville ; deux ou trois constructions rappellent son rang de chef-lieu de petit district. Mais ces vestiges sont noyés dans les quartiers ouvriers, poussiéreux ou boueux, selon la saison.

L'usine qui a valu à Firminy sa célébrité actuelle est en dehors de la cité proprement dite,

au bord de l'Ondaine. Elle a été fondée en 1854, par M. Verdié, et s'est, depuis lors, prodigieusement développée. Les bâtiments, les voies ferrées, les entrepôts couvrent aujourd'hui 35 hectares de superficie ; 2,200 ouvriers y sont occupés, 58 moteurs à vapeur nécessitent une force de plus de 3,000 chevaux, les chemins de fer de l'usine



ont 10 kilomètres de voie, permettant à quatre locomotives de desservir toutes les parties de l'énorme établissement. Après l'ensemble des usines de la compagnie de Saint-Chamond, c'est le centre ouvrier le plus considérable de tout le bassin. Seule de toutes les compagnies métallurgiques de la Loire — si l'on excepte Givors dans le Rhône et Chasse dans l'Isère, rattachés au bassin, — Firminy a conservé des hauts fourneaux ;

l'usine prépare elle-même ses fontes avec les minerais de Mokta-el-Hadid (Algérie), de Méboudja (Algérie) et de la Fragia (Espagne), ces deux dernières mines propriétés de la compagnie. Les fontes sont transformées en acier pour produire des pièces moulées de grandes dimensions : bâtis de machines, étraves, étambots, pièces de machines à vapeur ; beaucoup de ces pièces moulées atteignent de 20 à 30 tonnes.

L'outillage est à la hauteur de la production, qui a dépassé, en 1890, 2,200 tonnes de fonte, 26,000 tonnes d'acier et 15,000 tonnes de produits transformés. Laminoirs, martinets, marteaux-pilons se succèdent, à côté des ateliers où l'on file et étire l'acier, où l'on fabrique les ressorts de chemins de fer et de voitures, les essieux, les enclumes et d'autres produits, puis les vastes bâtiments où sont usinés les canons et les projectiles.

Une des parties les plus importantes de Firminy est la fabrication des outils pour la plupart des métiers de la métallurgie, de la construction et des ouvrages en bois.

On voit, par la variété des produits livrés par Firminy, l'importance considérable de cette ville ouvrière, la dernière du bassin houiller de la Loire, vers le sud. La commune entière ne vit

que par ces aciéries, par l'extraction de la houille, par une autre usine moins considérable : les aciéries Limousin, occupant une centaine d'ouvriers, et, enfin, par la fabrication du canon de fusil et les pièces de serrures produits dans les campagnes environanntes.

Campagnes maigres, sévères, fumeuses celles-là. Jusqu'à La Ricamarie, ville de mineurs, et à Saint-Étienne, c'est une rue entre des pentes remplies de bâtiments tristes et de puits à charbon. Le Chambon-Feugerolles, cependant, a conservé dans les parties qui bordent l'Ondaine un caractère de vieille cité. Mais ce petit bourg de couteliers a été, lui aussi, enveloppé par les banales maisons ouvrières ; les forges et aciéries Claudinon ont livré au commerce, en 1890, 3,100 tonnes de fer, 864 tonnes d'acier et 985 tonnes de produits transformés ; elles occupent 450 ouvriers.

Le Chambon a vu naître en France, vers 1815, la fabrication de l'acier : dans son faubourg de Trablaine, l'Anglais James Jackson, de Lancastre, vint avec ses fils créer une usine destinée à prouver que notre pays pouvait produire des aciers. C'est un des rares exemples, en notre siècle, d'une tentative comparable à celles de François Ier, Henri IV ou Colbert, appelant en

France des industriels étrangers. Le comte Chaptal, ministre du commerce, attira la famille Jackson pour créer cette nouvelle industrie, bientôt florissante.

Le Chambon-Feugerolles, dans cette rangée colossale de villes industrielles alignées du Rhône à la Loire, frappe surtout par le caractère familial de son industrie, comparable à celle de Saint-Bonnet-le-Château, mais plus importante. Dans toute la ville, dans les vieux quartiers surtout, on entend le bruit incessant du marteau tapant sur l'acier par petits coups secs et répétés. Si l'on approche des échoppes placées aux carrefours et des rez-de-chaussée de vieilles demeures bordant les ruelles, on aperçoit, derrière les fenêtres, des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfants frappant à coups de marteau sur un ciseau à froid pour dessiner des raies parallèles sur des barres plates d'acier, ou soulevant de petites parcelles de métal sur d'autres morceaux plats ou arrondis. Il n'est pas rare de rencontrer, debout devant le même établi, un vieillard septuagénaire et une fillette de 10 ans accomplissant la même besogne bruyante.

Ce sont des tailleurs de limes et de râpes, fort nombreux ici. Les ouvriers sont très peu en usines; ils vont chez le fabricant chercher les aciers

forgés ou découpés à l'avance et les apportent dans leur domicile, où ils procèdent à la taille, restant debout de l'aube à la nuit, douze heures par jour en moyenne. Les autres parties de la fabrication, telle la trempe, se font dans les ateliers des patrons. La machine, il est vrai, commence à produire, elle aussi, malgré le bas prix de la main-d'œuvre.

A côté des tailleurs de limes, nécessitant tout un état-major de marchands d'aciers et de commissionnaires, le Chambon fabrique encore de nombreux articles de quincaillerie ; par la même organisation de travail à domicile, on fait des boulons, des vis de lit, des outils, des pelles, des tranchets pour cordonniers, des rogne-pieds pour maréchaux ferrants, des vis à bois, des clous, des marteaux de moulins. C'est donc surtout une ville de forgerons, une annexe de Saint-Étienne pour ces produits si variés.

Le Chambon, comme la grande ville voisine, a bien perdu de la prépondérance de jadis ! La quincaillerie fut, avec les rubans, la source principale d'activité des bords du Furens. Mais lorsqu'on voulut lutter contre la concurrence anglaise, en 1790, en installant des machines semblables à celles de la Grande-Bretagne, les taillandiers soulevés détruisirent les machines. Alors l'Est, no-

tamment Beaucourt, dans le Doubs, entreprit la fabrication par des moyens mécaniques et créa en France même une concurrence dont Saint-Étienne ne put triompher.

D'après les recherches de M. Thiollier, il restait encore, en 1863, une soixantaine de fabricants dans le Haut-Forez, occupant 5,000 ouvriers et produisant pour quatre millions et demi de marchandises, des couteaux notamment, dont on faisait 12,000 douzaines par semaine, soit 624,000 douzaines par an. Un petit couteau de poche appelé « eustache » entrait pour la plus grande partie dans cette production : il se vendait 5 à 16 fr. la grosse. Cette industrie a émigré au profit de Thiers[1]. De même les mouchettes, gros élément de production, ont disparu avec les chandelles.

Aujourd'hui, le nombre des ouvriers quincailliers est réduit à 5,000, répartis entre Saint-Étienne, Saint-Martin-la-Plaine, Saint-Bonnet et le Chambon. Cette dernière ville a seule des traces de l'ancienne coutellerie, c'est une fabrique de manches en corne. Grâce à un outillage mécanique perfectionné, la valeur des objets fabriqués s'est élevée à 15 millions. Le nombre des patrons

---

1. Voir, sur la coutellerie de Thiers, la 7e série du *Voyage en France*.

est de 124. Les boulons sont le principal élément d'affaires, on en fait pour 2,600,000 fr. par an ; on produit pour 2 millions de francs de limes et autant de serrures, pour 1,700,000 fr. de pelles, fourches, marteaux et enclumes ; on livre au commerce 1,500,000 fr. de pointes, 1,200,000 fr. de grosse quincaillerie, 1,100,000 fr. de faulx, 1,500,000 fr. de grosse ferronnerie pour bâtiment ; les clous forgés donnent encore lieu à une vente de 350,000 fr. contre 200,000 atteints par les clous mécaniques de chaussures. Enfin, les clous mécaniques pour cheval figurent dans le total pour 500,000 fr.

Le Chambon a même été tenté par la concurrence à faire à Solingen, il possède une fabrique de fleurets, épées de combat et lances de cannes.

Tout autour de cette ville de forgerons et de travailleurs, les puits à charbon se dressent. Cette partie de la vallée est le domaine de la puissante compagnie des mines de Montrambert et de la Béraudière, mais le centre principal d'exploitation est autour de la noire ville de La Ricamarie, entourée d'immenses amas de décombres et de scories. Cette grosse bourgade de 7,000 habitants est célèbre dans l'histoire ouvrière par la grève déplorable de 1869, pendant laquelle une compagnie du 4e de ligne, assaillie à coups de pierres,

riposta à coups de fusil. Depuis lors, d'autres grèves ont eu lieu, mais aucun incident de ce genre ne s'est produit.

D'ailleurs, les mines et les usines de la Loire ont beaucoup fait pour améliorer le sort de leurs ouvriers. Des secours en cas de maladie, des caisses de retraite ont atténué les misères résultant des fatigues et de la vieillesse. Six compagnies minières de la Loire : Montrambert, Saint-Étienne, La Péronnière, Villebœuf et Beaubrun se sont groupées pour constituer une caisse centrale, assurant 300 fr. de retraite à 55 ans d'âge et 30 ans de service. Si l'ouvrier continue à travailler après avoir acquis ses droits à la pension, chaque année supplémentaire lui assure 25 fr. Cette caisse est administrée par onze délégués des compagnies et onze délégués des ouvriers.

Aux mines de Montrambert, c'est-à-dire à La Ricamarie, un hôpital de 50 lits a été créé par la compagnie ; en outre, celle-ci a construit et entretient des salles d'asile, des écoles, des ouvroirs. Il en a été de même partout où l'exploitation des mines a lieu à l'écart des villes. Dans les centres comme Rive-de-Gier, Saint-Étienne, Firminy et le Chambon, les enfants des mineurs partagent les classes et les études des autres enfants de la ville.

La Ricamarie n'arrête guère le visiteur, j'ai poursuivi ma route ; le tramway à vapeur m'a ramené à Saint-Étienne. Dans un instant je vais descendre à Givors et, de là, à Peyraud, pour gagner Annonay, ce centre industriel isolé dans ses montagnes et dont l'existence et la prospérité sont un véritable phénomène économique.

VII

ANNONAY ET LA DÉÔME

De Givors à Serrières. — Le chemin de fer d'Annonay. — La ville. — Une étrange récolte. — La mégisserie. — Travail de rivière et palissonnage. — Les jaunes et les blancs d'œuf. — La papeterie : son origine et son histoire. — Le barrage du Ternay. — Saint-Julien-Molin-Molette.

Firminy, avril.

Le chemin de fer de la rive droite du Rhône n'est pas assez connu. Parcouru seulement par les trains circulant entre Lyon et Nîmes, il n'a pas le grand mouvement des voyageurs entre Paris et la Méditerranée. Malgré un puissant trafic de marchandises, il reste en quelque sorte une ligne de banlieue, reliant les diverses vallées de l'Ardèche aux villes de la rive gauche, plus populeuses : Vienne, Valence, Montélimar et Avignon. Les gares les plus actives correspondent à ces villes, dont elles forment, en quelque sorte, les têtes de pont.

Aussi les voyageurs de la rive gauche, circulant à toute vitesse par les trains rapides et express,

doivent-ils admirer de loin les sites grandioses des montagnes riveraines, ils ne peuvent connaître la richesse de ces bords où la vigne, les arbres fruitiers, les primeurs rappellent la végétation de la Provence. Il faut descendre par l'autre voie, compagne fidèle du grand fleuve, jusqu'à Pont-Saint-Esprit, pour bien connaître la beauté du Rhône et l'ampleur des horizons du Dauphiné.

Le chemin de fer côtoie le grand cours d'eau depuis Givors, au milieu de cette opulente région de Côte-Rôtie et de Condrieu dont j'ai dit autrefois la richesse[1], et, suivant le pied des contreforts du Pilat, croise à Peyraud le chemin de fer de Saint-Rambert-d'Albon à Firminy, à l'endroit où il vient de franchir le Rhône. Peyraud est donc devenu une gare de transbordement, cette ligne de Firminy desservant l'importante cité industrielle d'Annonay, dont les relations sont incessantes avec Lyon et Grenoble.

Sans Annonay, jamais ces montagnes âpres et rocheuses du haut Vivarais n'auraient été traversées par un chemin de fer; les travaux d'art ont été énormes, on a dû gravir des pentes exces-

---

1. *Voyage en France*, 7e série, *Vienne et le pays des cerises*; 8e série, *Le Rhône de Lyon à Valence*.

sives pour l'époque où le premier tronçon fut construit. On atteint le plateau par une véritable escalade de la montagne. Annonay a bien une rivière aboutissant au Rhône, mais il eût été impossible de tracer une voie ferrée dans cette gorge étroite et sinueuse, d'ailleurs absolument déserte; les ingénieurs ont préféré s'élever sur la ligne de faîte.

La rampe commence dans la gare même de Peyraud; on traverse la ligne de Nîmes sur un pont et, aussitôt, on commence l'ascension. La vue au delà du Rhône, sur le Dauphiné, est immense et s'agrandit sans cesse; au premier plan, sur sa colline, se dresse l'historique tour d'Albon; au fond c'est la chaîne immense des Alpes s'étageant en gradins successifs jusqu'au dôme étincelant du Mont-Blanc. De chaque côté de la voie s'étendent d'immenses vergers de cerisiers, des vignobles s'étagent en terrasses jusqu'au sommet de la colline. On contourne une gorge au fond de laquelle repose le village de Saint-Désirat, entouré d'une forêt de cerisiers de primeur. Ces arbres délicats disparaissent plus haut, remplacés par les châtaigniers, dans un paysage d'une sauvagerie inattendue. Une montagne isolée, de forme ronde, masque la vue directe du Rhône, mais, de chaque côté, par deux ouvertures de val-

lon, on distingue un pan des eaux étincelantes. Par de courts tunnels, la voie atteint un ravin au fond duquel semblent enfouis le village de Thorrenc et son château, dominé par un donjon carré abritant l'église bâtie sur un promontoire couvert de maisons grises. On traverse des bois de pins et de chênes têtards et, par un tunnel, on atteint un plateau couvert d'ajoncs et de pins ; de maigres vignes, des champs plus maigres encore ont commencé la conquête des landes. Près de la station isolée de Midon, une mégisserie s'est construite. Cette petite gare est à plus de 400 mètres d'altitude et le Rhône, à Peyraud, est à moins de 140; on est donc monté de 260 mètres sur ce parcours de 10 kilomètres.

De Midon à Annonay on descend rapidement et l'on ne tarde pas à découvrir un étrange site, rempli par le double amphithéâtre des maisons grises.

Entre deux rivières ou plutôt deux torrents : la Déôme, descendue du Pilat, la Cance venue des froides montagnes des Boutières, toutes deux frémissantes et bruyantes, de hautes constructions escaladent les pentes et couronnent la crête des collines. Du côté de la Cance peu de maisons, mais, dans le vallon rétréci de la Déôme, elles se pressent, bordant d'étroites ruelles ou de larges

percées modernes. Pas de quai sur les torrents, les maisons semblent surgir de l'eau, très hautes, très sombres, mais pittoresques avec leurs galeries de bois, leurs balcons, les séchoirs des peaux mégissées.

Les voies principales sont fort animées, elles ont de beaux magasins, de vastes cafés et doivent produire une impression de grande ville sur les habitants des autres cités ardéchoises, même de Privas, le chef-lieu. On devine une activité et une prospérité croissantes dans cette commune de 18,000 âmes, dont la population n'atteignait pas 5,000 habitants au commencement du siècle.

Entre les deux cours d'eau, le sommet du promontoire est aplani, une grande place servant de champ de foire est ornée d'une statue de Boissy d'Anglas. Dans la partie basse, près de l'hôtel de ville, un monument a été élevé aux frères Montgolfier, inventeurs des aérostats ; ils étaient fabricants de papier à Annonay. On doit placer non loin de là, sur la place des Cordeliers, une autre statue d'Annonéen célèbre, celle de Seguin, l'inventeur de la locomotive tubulaire. Quant au point précis d'où s'éleva le premier ballon, il est indiqué par une pyramide.

Au confluent de la Cance et de la Déôme, un

beau jardin public, un vélodrome, des villas égaient le site plutôt austère d'Annonay. En somme, ville intéressante, curieuse par ses aspects divers et la physionomie bien particulière due aux grands séchoirs à peaux. Des terrasses qui couronnent les vieux quartiers on domine tout cet ensemble de hautes maisons dévalant au flanc des collines ; au delà, de vieux châteaux, des couvents, des églises enlèvent aux plateaux environnants un peu de leur caractère monotone.

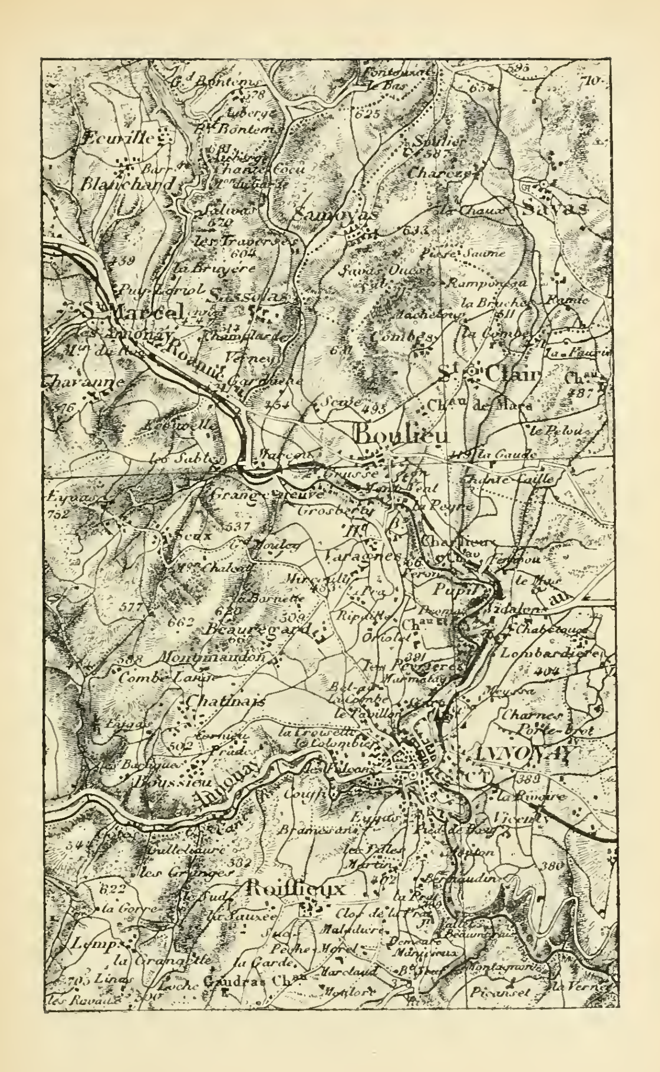
J'étais arrivé trop tard, hier, pour visiter les usines et étudier l'industrie si particulière d'Annonay. Je me suis levé ce matin de bonne heure, dans l'espoir d'assister au réveil de la ville et au départ de la population pour le travail. Il était trop tôt encore ; cependant, par les rues endormies, je croisai des individus se livrant à une singulière occupation : armés de pincettes ou d'instruments en fer pouvant servir au même usage, ils ramassaient précieusement des... disons le mot, des crottes de chien et les jetaient dans un récipient. J'abordai l'un de ces singuliers personnages et lui demandai à quoi devait servir cette récolte ; l'homme me répondit qu'il était pressé : après le passage de la foule, sa récolte

serait impossible. Une pièce de vingt sous le décida à me donner audience.

Eh bien ! ces gens-là sont des collaborateurs des mégissiers ; ils fournissent ceux-ci de matière canine moyennant 20 centimes par kilogramme. Ce produit est indispensable pour donner à la peau des gants blancs toute sa souplesse et sa blancheur ! Le matin on ramasse dans la ville, l'après-midi on court la campagne, même par les fermes reculées, chacune d'elles possédant un ou plusieurs chiens. Il n'est pas rare de voir un de ces industriels du pavé gagner 5 fr. par jour. Mais les chiens d'Annonay ne pourraient suffire, il y a donc des « maisons de commerce » dans les villes voisines, notamment à Vienne, Tournon et Valence !

Après une telle révélation, il me restait à visiter les mégisseries ; les ouvriers arrivaient, remplissant d'un bruit continu de sabots, de galoches et de souliers ferrés les rues montantes et les voies parallèles à la rivière, les usines étant toujours au bord de l'eau. La mégisserie est de beaucoup l'industrie la plus considérable d'Annonay, elle s'exerce dans une cinquantaine d'établissements occupant ensemble 2,200 ouvriers environ.

Qu'est exactement la mégisserie ? fut mon pre-



Blanchand
Savas
St Marcel
Boulieu
St Clair
Beauregard
Montmandon
Chatinais
Roiffieux
la Gorre
la Garde
Lombardière
Charnes
Varagnes
Pupil
Verney
Combes
la Bruyère
les Granges

mier mot dans l'usine où l'on m'accueillait avec empressement ; en quoi la distingue-t-on de la tannerie ?

— La tannerie rend les cuirs imputrescibles et insolubles, la mégisserie les rend seulement imputrescibles.

Suivons les opérations pour des peaux destinées à fournir des gants de premier choix ; celles-ci exigeront plusieurs mois de travail ou de préparations diverses. A Annonay, en dehors des peaux de chevreaux du pays, on travaille de préférence les peaux du Dauphiné et de Touraine, mais la France entière alimente l'industrie. Les peaux sont d'abord plongées pendant plusieurs jours dans l'eau, puis déposées dans des citernes ou des fosses en bois remplies d'une solution de chaux, où elles séjournent de 10 à 12 jours. A leur sortie de ce bain, les peaux passent au *travail de rivière*. On les rince à l'eau claire et l'on procède au dépoilage, à l'aide d'un instrument d'acier émoussé, promené sur la peau placée sur une selle ; on enlève en même temps toutes les rugosités et les débris de chair.

Les peaux ainsi préparées subissent une série d'autres préparations avant d'être « nourries » au moyen de jaunes d'œufs et d'alun. Il faut d'énormes quantités de jaunes d'œufs, le pays les four-

nirait difficilement et le prix serait par trop élevé, on doit avoir recours à l'étranger, la Syrie et l'Égypte surtout, qui envoient ces produits sous la forme de salaisons, renfermés dans des tonneaux. Pour le travail de la mégisserie il faut de vieux œufs, dans la proportion de deux tonneaux contre un tonneau de jaune récent. Les peaux placées dans cette mixture de jaunes d'œufs sont agitées dans un appareil qui la fait pénétrer dans les pores. Les peaux sont ensuite séchées puis remises aux palissonneurs chargés de leur donner la dernière façon ; ils les étirent sur une selle, en passant sur elles un instrument d'acier qui fait disparaître les dernières traces de chair, assouplit, régularise la peau, en fait ressortir la fleur. Ce travail, très simple en apparence, nécessite une grande habileté et un tour de main spécial. Aussi les palissonneurs, au nombre de 600 à 700 à Annonay, se considèrent-ils un peu comme une aristocratie, ils ont formé un syndicat et décidé que nul ne pourrait être admis à apprendre le métier s'il n'est fils d'ouvrier syndiqué.

Naturellement, les mégisseries fleurent moins que rose ; les ingrédients mis en œuvre, les débris de matières organiques, les poils constituent par leur fermentation une odeur fort peu agréable, mais la transformation, en cette peau souple dont

sont faits les gants, des peaux raides et sales est d'un vif intérêt et l'on oublie un peu cet inconvénient. D'ailleurs, plusieurs opérations curieuses que j'ai passées sous silence retiennent l'attention.

Toutes les peaux de gants, tous les cuirs mégissés ne sont pas du chevreau ; dans les tanneries, on divise en plusieurs tranches les curis épais, le veau surtout, et la partie supérieure, le côté fleur, est vendue pour les usages des cuirs mégissés. Le côté chair est employé à la chaussure ; parfois on peut tirer trois épaisseurs de cuir, grâce aux machines perfectionnées qui permettent d'effectuer cette séparation et à celles qui battent les peaux et donnent aux parties sectionnées l'apparence de cuirs souples et fins.

Ces opérations constituent la *tannerie* ; elles ont lieu, à Annonay, dans un seul établissement, la tannerie Mazoyer, très importante, où 700,000 peaux de veaux sont transformées chaque année en veau ciré pour la chaussure. La mise au dégras, manœuvre très simple, demandant un long apprentissage et nécessitant un personnel considérable, précède le cirage ou la teinture des cuirs. Annonay est célèbre par ses veaux, ils conservent toujours leur beauté et leur fraîcheur, aussi les bottiers anglais et américains emploient-

ils de préférence les veaux français pour la chaussure de prix.

Autour de cette industrie, d'autres sont nées. Les blancs provenant des œufs du pays sont transformés en albumine sèche et vendus au dehors ; les débris servent à fabriquer de la colle et de la gélatine. En tout les peaux déterminent un mouvement d'affaires dépassant 30 millions.

Moins importante quant au chiffre des opérations commerciales, mais justement célèbre est la papeterie d'Annonay, dont les usines sont au bord des deux rivières, de la Déôme surtout. Les fabriques sont peu nombreuses, il y a quatre maisons seulement ; elles portent les noms de Canson, de Montgolfier et de Johannot, illustres entre toutes nos dynasties industrielles. Leurs membres ont inventé les aérostats, les béliers hydrauliques, la presse hydraulique ; ils sont les auteurs du collage du papier à la cire d'abord, à la résine ensuite. Pour les papiers de luxe, Annonay n'a point été dépassé. Ses 2,000 ouvriers, ses 1,500 chevaux-vapeur et hydrauliques fabriquent pour 7 millions de papiers à dessin, à registre, parchemins, pour lettres, pour écoliers et de couleur. Les papiers à dessin et le papier végétal à calquer ont surtout fait la réputation de la papeterie annonéenne.

L'industrie des papiers est ici fort ancienne. La maison Johannot, dont les usines m'ont été ouvertes avec courtoisie, remonte à 1634. Elle a été créée par deux frères, Mathieu et Barthélemy Johannot, qui abandonnèrent leurs cuves à papier d'Ambert, en Auvergne, pour venir s'installer en Vivarais. Les débuts furent modestes ; en 1780 seulement, un autre Johannot put acheter une chute d'eau et construire une nouvelle usine. Dès cette époque, les papiers des Johannot étaient célèbres ; ils fournirent à Didot l'aîné une grande partie des feuilles qui rendirent célèbres les éditions de cette maison.

A partir de 1830, la papeterie se transforma par l'invention des machines à fabriquer le papier sans fin. Annonay sut aussitôt adopter les procédés nouveaux, mais ses fabricants, tenant à conserver leur antique renom, ont continué à fabriquer le papier de chiffon. Un des messieurs Johannot, en me signalant la répugnance de la fabrique annonéenne à se lancer dans la voie actuelle, me disait :

« On est en droit d'avoir de vives craintes pour l'avenir de nos trésors littéraires, en voyant la masse des papiers fabriqués actuellement, composés avec des succédanés de toutes sortes, énervés par des traitements chimiques, surchargés de

poudres minérales ; nous redoutons que ces papiers ne soient, dans une période de temps peu éloignée, le sujet de tristes découvertes pour les générations futures en anéantissant tant d'œuvres littéraires imprimées sur papier d'infime qualité ! »

Il ne faudrait pas en conclure que les fabriques d'Annonay ont uniquement en vue les papiers de grand luxe ; elles ont dû aussi, pour satisfaire leur clientèle et maintenir leur industrie, livrer les sortes communes, bien suffisantes d'ailleurs pour beaucoup d'usages. Mais les papetiers ont la gloire de maintenir les traditions de leurs ancêtres par la large part accordée au papier de chiffon.

La Déôme ne pourrait suffire à tout ce que mégissiers, papetiers, filateurs et tisseurs de soie — car la soie occupe ici 1,500 ouvriers — exigent d'elle. En été, les eaux seraient insuffisantes, mais, là aussi, comme à Saint-Étienne et à Saint-Chamond, on a emmagasiné l'eau d'un vallon. On a choisi le ruisseau du Ternay, très abondant, descendu du Pilat. Il a déjà fait mouvoir à Saint-Julien-Molin-Molette, dans la Loire, de nombreux moulinages et tissages de soie ; ce bourg de 2,000 habitants à peine possède 6 tissages de soieries

renfermant 690 métiers, c'est donc un centre industriel très important.

Après avoir ainsi donné la vie à cette bourgade de montagne, le Ternay pénètre dans une gorge où il a été facile de le barrer par un mur haut de 33 mètres, large de 28 à la base et retenant dans un lac de 23 hectares de superficie plus de 2,800,000 mètres cubes d'eau. Ce lac artificiel, but des excursions des Annonéens, est fort pittoresque ; je l'ai longé ce soir avant de monter à Saint-Julien-Molin-Molette, d'où l'omnibus du chemin de fer m'a ramené à Bourg-Argental, petite ville qui est, dans ces montagnes, le centre le plus considérable pour le tissage des soieries. Ses onze usines occupent ensemble près de 1,300 métiers [1].

Le chemin de fer présente à Bourg-Argental une disposition bien rare sur notre réseau, mais adoptée au Gothard : la voie décrit une ellipse, elle passe en tunnel sous une montagne et revient par cette courbe souterraine reparaître au-dessus de la ville. Puis c'est continuellement des tranchées et des tunnels jusqu'au col de Tracol, où naissent, à 1,080 mètres, les premières eaux de la Déôme, affluent du Rhône, et de la Dunières,

---

1. Voir 7e série du *Voyage en France*, page 141.

affluent de la Loire. La nuit m'a surpris à ce moment, pendant la descente vertigineuse sur Firminy, où je vais prendre le train du Puy pour retourner demain au Rhône, en traversant la ligne de faîte d'entre Velay et Vivarais.

VIII

LE MEYGAL

Le volcan du *Panache*. — Sortie du Puy. — La Loire ruisseau. — La Roche rouge. — Vallée de la Semène. — Saint-Julien-Chapteuil et les dentellières. — Le Meygal et ses cheires. — Le désert plutonien. — Fay-le-Froid. — Descente en Vivarais.

Saint-Martin-de-Valamas, mai.

Les gens de Montbrison avaient un volcan, ils n'ont pas su le conserver. Pontérisson, l'amusant préfet du *Panache*, le leur a assez reproché : « Oh! la province! ils avaient un volcan et ils le laissent éteindre! »

Cette saillie de Gondinet a sauvé de l'oubli le nom de Montbrison. Bien des touristes vont visiter la Diana[1] à cause du volcan révélé par le *Panache*. Que de coins de la région lyonnaise mériteraient semblable fortune. Montbrison n'a pas le monopole des volcans éteints, l'Auvergne ne l'a pas davantage. On les compte à la douzaine en Vivarais, par centaines aussi les coulées de laves, les

1. Voir la 7e série du *Voyage en France*, page 204.

colonnades basaltiques, tous ces phénomènes que le touriste va chercher bien loin.

Il est vrai, ce n'est pas un voyage commode : il n'y a pas de chemin de fer, les voitures publiques y sont un peu primitives ; mais les paysages y sont variés à tel point, les routes sj pittoresques que la lenteur même des courses prête plus de charme aux excursions.

Le Puy est le point de départ à préférer pour ces voyages aux pays brûlés ; la ville elle-même est si étrange, les forces de la nature y ont été si curieusement complétées par l'œuvre humaine, qu'il faut avoir vu la capitale du Velay pour bien comprendre la transformation immense subie par cette région jadis tourmentée. Le Puy, ses jardins, ses vignobles, forment avec les plateaux de scorie de Fay-le-Froid un des contrastes les plus saisissants que puisse présenter le monde.

La guimbarde préhistorique, chargée de porter les lettres et, par surcroît, les voyageurs au sein des Cévennes volcaniques, court à travers un nuage de poussière par la rue banale du faubourg Saint-Jean, pour longer un instant la Borne et gagner, entre de beaux arbres et de vertes cultures, la large vallée de la Loire, bordée de collines aux formes régulières, plateaux de basalte finissant en falaises géométriques comme autant

de forteresses gardant l'entrée du val. Le paysage, ici, est large et lumineux : au loin se dessinent, majestueuses, les croupes du Mézenc. Du pont de la Loire, entre Charensac et Brives, le panorama est particulièrement grandiose. Dans un immense lit de gravier, le fleuve, encore torrent, promène ses eaux limpides que vient grossir la Gagne, rivière tranquille dont on ne tarde pas à atteindre la vallée et à remonter la rive droite. Le pays est plutôt sévère, les montagnes sont des masses granitiques aux formes arrondies. Mais, au bord même de la route, un témoin de l'action ignée a surgi, poussé par une force prodigieuse. C'est un fût volcanique haut de plus de 100 pieds, sur une épaisseur des deux tiers moindre, d'une teinte vive comme une colonne de fer rougie.

Des arbustes et des touffes d'herbes ont crû dans quelques interstices et font mieux ressortir encore la teinte éclatante de la roche. Des siècles et des siècles ont passé depuis que cette masse de basalte a surgi des entrailles de la terre; elle a cependant gardé l'éclat du métal en fusion qui lui a valu son nom de Roche rouge.

Elle est comme la sentinelle d'une nouvelle zone volcanique. A partir d'ici, la route suit sans cesse la Gagne au pied de hauteurs basaltiques aux formes géométriques : pics superbes comme

le Peynastre, cônes tronqués comme le Peylenc. Partout les mêmes formes régulières frappent le regard. Malgré les reboisements, cet ensemble est austère, la roche a souvent refusé de donner asile aux plantations et alors les colonnades de basalte et les pentes brûlées évoquent le souvenir des champs phlégréens. Les flancs du Peylenc, surtout, ont gardé cet aspect brûlé. Le misérable hameau d'Eynac, blotti dans l'espèce de chaudière formée par un méandre de la Semène, semble assis dans les débris d'un gigantesque foyer.

Et voilà qu'au débouché d'un col apparaît un immense bassin verdoyant et terrible à la fois. Dans un cirque de verdure, où le velours tendre des prés et les futaies sombres se font mutuellement valoir, une foule de ruisseaux descendent de hautes et sévères montagnes, volcans sans nombre formant une ceinture farouche à ce site. Au centre, une petite ville s'est établie, non loin d'une butte superbe couverte de ruines. La ville est Saint-Julien, la butte est Chapteuil. Une longue rue, quelques débris de remparts, telle est la ville, très gaie, très animée, grâce à l'industrie particulière du pays. Ici surtout les dentellières et les passementières se montrent. Sur tous les pas de portes, des femmes et des jeunes filles sont assises, tissant la dentelle sur le carreau,

enfilant des perles avec une habileté prestigieuse. Toutes ces parures de perles noires et de jais, à la mode depuis quelques années, viennent du Velay et du Vivarais. Saint-Julien-Chapteuil est un des grands centres où Paris et Lyon vont s'approvisionner.

Et partout, dans tous les villages, dans tous les hameaux, il en est de même. Si les maisons basses et misérables font peu à peu place aux constructions solides, bâties en beau trachyte de la Pradette, on le doit à l'industrie féminine qui a amené assez de bien-être pour permettre aux montagnards de transformer ainsi leurs demeures. Nulle part on ne comprend mieux les bienfaits du travail à la maison. Certes, il rapporte moins que la main-d'œuvre de l'usine, ce labeur de la femme des champs utilisant seulement les instants de loisir, mais son produit, pour les populations rurales ayant déjà le travail de la terre et l'élevage du bétail, représente l'aisance.

A Saint-Julien nous étions parvenus peu à peu à une grande altitude ; désormais la route ne cesse plus de s'élever. Contournant la butte pittoresque de Chapteuil, elle se dirige vers des sommets puissants surgissant d'une jeune forêt et dont le revêtement de basalte présente l'aspect le plus

désolé. Ce site grandiose est un des massifs les plus étranges de nos monts, c'est le Meygal. Ce fut jadis un volcan énorme d'où se sont élancées d'immenses avalanches de pierres. Ce ne sont que blocs de toutes les dimensions d'où les habitants du pays retirent, sous le nom de *lauzes,* des pierres plates et noires remplaçant les ardoises.

Ces champs de roches, ces flancs de montagnes couverts de prodigieux éboulis, n'ont pas éloigné l'homme ; plus d'un village : les Cheires, Neyrac, les Taillades, s'est édifié parmi les blocs sans nombre. Même, entre quelques rochers, on a tenté de minuscules cultures.

Il y a quelques années encore, ce chaos pouvait être une merveille de désolation. Aujourd'hui, il disparaît. Entre les interstices des roches, les forestiers ont planté ou semé des arbres. Hêtres, pins et sapins montent peu à peu et voilent l'océan grisâtre des pierres. Sur quelques points, la forêt est déjà haute ; ailleurs, les mousses recouvrent les blocs, des fougères croissent dans les mousses et préparent le champ à des végétations moins humbles. Le temps n'est pas loin, sans doute, où le Meygal tout entier sera revêtu d'un épais manteau d'arbres qui donnera aux sources rares et maigres de sa base une pérennité suffisante pour alimenter les torrents nombreux

allant au Rhône et à la Loire, dont le cours régulier pourrait, un jour, amener dans ces vallées l'industrie à la recherche de force motrice. Il se fait là, en ce moment, du Pilat au Gerbier-des-Joncs, une œuvre obscure, mais dont les résultats pourront être immenses.

La route rencontre une région verdoyante, montrant ce que seront plus tard ces monts. Aux abords du village de Boussoulet, les arbres sont superbes et les prairies très vertes. Le hameau, bâti à 1,200 mètres, groupe ses maisons de trachyte et de lauzes, robustes, aux larges auvents, comme pour mieux résister aux ouragans de neige et aux assauts furieux des vents. Ici, entre les deux mers, en vue des plus hautes cimes de la France centrale, de la Margeride aux monts d'Auvergne, du Mézenc au Pilat, toutes les bourrasques prennent une violence inconnue dans la vallée du Rhône, que ses vents ont rendue cependant célèbre. A peine Boussoulet est-il dépassé, à peine avions-nous perdu l'abri du Meygal, et des rafales glacées arrivaient des plateaux du Gerbier-des-Joncs. Cependant, c'était mai, et le soleil était radieux.

Un kilomètre après Boussoulet, la route se bifurque, une branche continue à longer les pentes

du Meygal, l'autre descend au sud, près des maisons misérables du hameau de Montvert. Pendant



près d'une lieue on s'élève par un pays triste, où de maigres bouquets d'arbres tranchent sur les pâturages. On atteint le point culminant, 1,290 mètres, à côté d'une maison isolée, servant d'habi-

tation aux cantonniers et de refuge pendant les brumes et les tourmentes de neige. De là on a une vue immense sur le plateau et les monticules, les dômes volcaniques, les croupes boisées qui le parsèment. Tous ces accidents de terrain sont à une grande altitude, quelques-uns, comme le rocher d'Alambre, sont à près de 1,700 mètres, le Mézenc atteint 1,750; d'autres, tels le rocher Tourte, ont des formes hardies, mais l'impression est plutôt médiocre. Sur ce plateau élevé à 1,300 mètres au-dessus de la mer, les plus hautes cimes ont à peine l'aspect de collines semées en désordre sur l'âpre plaine; malgré l'étrangeté du spectacle offert par tant de buttes ou de monts volcaniques, on est plutôt intéressé par la pelouse sans fin traversée par la route. L'herbe courte et feutrée qui recouvre la terre rougeâtre est l'unique combustible pour les hameaux et les villages, elle est enlevée par plaques, on les fait sécher pour les porter dans les maisons où elles alimentent les pauvres foyers.

Partout on exploite ainsi le plateau, aux abords de la grande route comme sur le chemin caillouteux conduisant au lac de Saint-Front. Ce gazon, brûlé dans les âtres, fournit aux cheminées de Monthrac et du Lac leur nuage de fumée bleue étendue en voile sur le pays.

Le lac de Saint-Front est un ancien cratère, il dort en une coupe régulière, d'un diamètre de mille mètres à peine ; ses eaux transparentes s'étalent à 1,232 mètres d'altitude et s'épanchent par une brèche dans un ravin où elles font mouvoir des moulins. Le lac est fort austère dans ce bassin de hauteurs mornes, dominées à distance par des roches en ruines, d'origine plutonienne.

Un sentier tracé dans les pâturages et parfois dans les *clapiers* volcaniques m'a ramené à la route, au-dessous du gris et sauvage hameau de Roffiac, groupé sous une montagne aux escarpements et aux pentes de lave nue. Le paysage immédiat est d'une inexprimable sauvagerie. Les maisons isolées sont des abris pour les moutons qui paissent ces vastes pelouses. Les noms des hameaux sont bizarres : la Chapelue, le Rouge, Sahue-la-Débauche. Des pentes où dévale le sentier, on a, vers le nord, une vue immense ; le pays se creuse en vallées profondes, boisées, semées de villages qui semblent un Éden auprès de l'âpreté de ce plateau du Mézenc.

Le pays si triste déjà se fait bientôt lugubre lorsqu'on atteint, après un défilé ouvert dans les rochers de Roffiac, la vallée du Lignon. C'est d'une horreur sinistre. Le volcan de Roffiac a couvert les pentes d'une couche de lave et de

débris où rien ne peut croître. Partout des pierres formant un gigantesque *clapier*. Cependant, lorsque l'air et les eaux du ciel ont rongé, effrité, dissous la roche et créé ainsi un espace nu, des pâturages et de maigres cultures se sont créés. Dans la plus vaste de ces oasis, une grande bâtisse entourée de quelques arbres et appelée les Chênes s'est bâtie, face au bourg de Fay-le-Froid pittoresquement campé sur un mamelon isolé, de l'autre côté du Lignon.

La route descend jusqu'à la rivière, appelée Lignon du sud pour la distinguer de tant d'autres Lignons qui arrosent les environs de Montbrison[1], mais ce n'est ici qu'un ruisseau descendu des pâturages et des bois du Mézenc. On remonte ensuite au flanc de la montagne de Fay-le-Froid, sorte de muraille volcanique aux roches sombres, parfois rutilantes et terminées à la crête par un pavé basaltique. Le bourg est formé par une grande place ornée de fontaines, remplie de cabarets et d'auberges et sur laquelle s'ouvrent de courtes rues descendant dans les vallées. L'aspect de cette petite ville, juchée sur sa roche plutonique, est sévère. L'air y est vif, le vent accouru sur le plateau du Mézenc est chargé de vapeurs.

---

1. Voir la 7e série du *Voyage en France*, chapitres XI et XII.

Je grelotte en parcourant ces rues étroites où le château en ruines appelle seul l'attention.

A l'hôtel, je me suis enquis d'un guide pour aller au Mézenc. Il doit me conduire en voiture jusqu'à Chaudeyroles, puis m'accompagner à la montagne fameuse.

On devait m'éveiller à trois heures du matin, à quatre heures personne encore n'était arrivé. Je me suis levé en hâte, le jour était à peine venu ; un brouillard épais flottait sur la ville. La maîtresse d'hôtel, déjà descendue, m'a dit d'un air chagrin :

— C'est de la brume ou de la pluie pour toute la journée ! Aussi le cocher est-il allé se recoucher.

Ah ! j'enrageais. Le temps passait ; à huit heures une pluie fine tombait. Décidément la partie est perdue. Puisque le froid est si vif en ce mois de juin, puisqu'il pleut, je me résigne à descendre en Vivarais.

Une voiture fait le service de Saint-Martin-de-Valamas, j'y prends place et, abandonnant l'ascension du Mézenc, je descends avec le courrier dans la vallée de la Rimande, âpre, sombre, couronnée de sommets volcaniques. Et quand je suis parvenu au fond de la gorge, au-dessous des ruines de Saint-Julien-Boutières, le ciel s'éclaircit, le

soleil éclaire les roches noires, les ravins où ruissellent les cascades, et me montre un paysage presque méridional déjà. Mais là-haut, me dit le conducteur, sur le plateau du Mézenc, il y a encore des brumes et de la pluie. Ici, aux abords de Saint-Martin-de-Valamas, la chaleur est forte, les roches semblent cuites. C'était tout à l'heure la Sibérie, nous voici presque en Provence !

IX

LA GENÈVE DU VIVARAIS

Saint-Martin-de-Valamas. — La vallée de l'Érieux. — Le Cheylard. — Un chemin de fer de montagnes. — Gorges de l'Érieux. — Saint-Fortunat et ses cerisiers. — Les gorges de Pontpierre. — Le château de la Tourette. — Vernoux.

La Voulte-sur-Rhône, mai.

Lorsqu'on descend des hautes et glaciales montagnes de Fay-le-Froid, sur le versant du Vivarais, l'arrivée à Saint-Martin-de-Valamas cause une impression étrange. On s'imagine que cette marche de quelques heures a duré des journées entières, tant sont différents d'aspects les plateaux volcaniques balayés par les vents âpres et ce bassin brûlé par le soleil où l'Érieux, l'Eysse et la Saliouse réunissent leurs eaux rares mais claires.

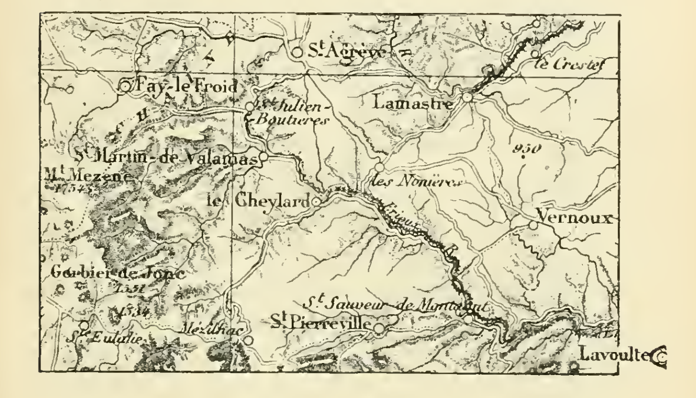
La petite ville, ou plutôt le gros bourg de Saint-Martin est, dès le matin, pendant l'été, comme torréfiée sous les rayons réverbérés par les hautes cimes voisines. Dans les rues étroites, sinueuses, en pentes, rayonnant autour d'une vaste place

qu'ornent les débris d'un vieux château on cherche inconsciemment l'ombre. Malgré cette chaleur, l'air est pur dans cette gorge arrosée par de fraîches eaux qui font mouvoir les moulinages de soie et un tissage.

Tout autour, les montagnes sont belles de forme; l'une d'elles, surtout, le pic de Duesbre, majestueusement campé et dont les pentes obligent l'Érieux à décrire une grande courbe au fond d'une gorge curieuse. Le torrent bondit de roche en roche, ses belles eaux claires écument. La route domine de haut la rivière, à travers un pays dénudé, où les rochers sont maigrement vêtus de broussailles. Des ravins sillonnent les pentes, les roches se hérissent superbement; sur l'une d'elles, en apparence inaccessible, des tours et des remparts entourés de verdure à travers laquelle on devine les eaux écumeuses d'une cascade, commandent le paysage. C'est le château de Rochebonne, jadis une des plus puissantes forteresses du Vivarais, aujourd'hui une de ses plus belles ruines.

Brusquement la vallée se replie au sud et la route pénètre dans un pays moins sévère, de beaux châtaigniers descendent vers l'Érieux, des cultures croissent à leur ombre, maigres champs de seigle péniblement conquis sur la bruyère. Plus

haut des rochers calcinés, quelques fermes entourées de petites prairies, d'où descendent des ravins en ce moment à sec, que la route doit sans cesse contourner et franchir. Parfois, à la naissance d'un de ces torrents, on aperçoit des sommets basaltiques ; parmi les rochers roulés on reconnaît les débris des volcans.



Après un dernier ravin et une petite côte la vallée brusquement s'élargit en un bassin verdoyant. Il y eut assez de place pour un hameau et une gare ornée d'un château d'eau, tout battant neuf sous sa peinture. En face les constructions d'une petite ville d'aspect moins torride que Saint-Martin-de-Valamas, mais bien méridionale encore avec ses maisons grises, bordant un torrent

plus altéré que l'Érieux : la Dorne, dont les eaux, peu abondantes, passent pour les plus claires et les plus pures de France ; elles ont été aménagées avec assez de soin pour avoir transformé l'antique bourgade vivaraise en une cité industrielle florissante. Le torrent enserre de ses méandres un mamelon sur lequel s'est bâti le Cheylard. Une grande place, d'assez riants aperçus sur la vallée, des rues étroites et passablement sordides, quelques usines sur la rivière ; en face, sur un coteau verdoyant, la façade flanquée de tours d'un château et c'est tout. Des rues s'étendent hors du noyau primitif, indiquant par leurs maisons neuves et leur largeur que nous sommes en présence d'un centre en voie d'accroissement. D'autres villes ardéchoises semblent stationnaires, le Cheylard a plus que doublé de population depuis cinquante ans. Il le doit aux Lyonnais attirés par l'abondance et le bas prix de la main-d'œuvre qui sont venus apporter leur industrie. Le moulinage, le tissage et l'impression de la soie ont donné à la cité perdue au fond de ces vallées une activité appelée sans doute à grandir, le chemin de fer ayant atteint le confluent de la Dorne et de l'Érieux.

Ce chemin de fer est un des plus curieux de la région rhodanienne, si riche cependant en voies

pittoresques. Sans cesse il côtoie l'Érieux dont la vallée est si étroite qu'il a dû s'installer en corniche au-dessus du torrent, le suivant fidèlement dans ses multiples détours. De la portière du wagon on découvre continuellement le flot clair, tantôt retenu par des barrages et comme endormi, tantôt frémissant entre les roches, tantôt étalé sur les graviers.

Des tranchées, des remblais, un tunnel, des détours incessants au sein d'un paysage fruste et sauvage, mais où le soleil met tant de lumière et de netteté de lignes, se succèdent. Rarement la vallée s'élargit assez pour donner des horizons. Sur les pentes, des terrasses plantées de vignes et d'arbres fruitiers témoignent de la ténacité de cette forte race cévenole qui a su tirer parti d'un sol condamné, semblait-il, à un perpétuel abandon. Çà et là quelques maisons, mais aucun village n'est en vue, ils sont tous sur des parties de montagnes moins abruptes. A Saint-Sauveur-de-Montagut cependant, le paysage s'humanise, des vallons s'entr'ouvrent ; beaucoup de mûriers, des vignobles, des arbres : noyers, pêchers, figuiers très verts et vigoureux. Et, de nouveau, l'Érieux se creuse un lit profond, véritable abîme au fond duquel on voit dormir l'eau transparente. Les arbres augmentent insensiblement en nombre et

en vigueur. Au delà du curieux village des Ollières et de ses usines, la vallée est plus large, les pentes sont plus douces et le pays tout entier devient d'une richesse extrême. Partout des terrasses plantées d'arbres et de vignes, mais d'arbres surtout : cerisiers, abricotiers, pêchers, faisant de ce coin du Vivarais un immense verger. Au printemps le sous-bois est cultivé aussi ; petits pois, haricots, fraises et autres primeurs croissent à l'abri des fleurs blanches ou roses des vergers. Ce bassin opulent donne une idée de ce que deviendront un jour les vallées brûlées des Cévennes, quand les eaux des torrents aménagées et distribuées permettront de mettre en valeur toutes les pentes.

Saint-Fortunat est le cœur de ce riche pays, c'est un grand et beau bourg où les parties modernes voisinent étrangement avec un vieux village bâti au bord d'un torrent et rappelant à s'y méprendre certains hameaux kabyles. Mêmes rues étroites, mêmes maisons basses soigneusement blanchies, avec une vigne à leur façade, des figuiers dans le jardinet et, au bord du torrent, de grands roseaux. Dans ce coin de l'Ardèche, on se croirait bien loin de la vallée du Rhône.

D'ailleurs tout ce pays est superbe. La route

de Vernoux, notamment, présente une succession de sites qui mériteraient d'être célèbres. Elle suit un des plus terribles et, en même temps, un des plus merveilleux torrents que l'on puisse voir, la Dunière, dont la gorge s'ouvre sur l'Érieux à quelques centaines de mètres en amont de Saint-Fortunat. C'est un abîme taillé à pic, dominé par des pentes décharnées, couvertes de maigres taillis de chênes verts. Au fond de la faille étroite et vertigineuse le torrent bondit et écume ; d'une admirable transparence aux basses eaux, mais jaune, furieux, effroyable pendant les crues. On le vit parfois monter de 18 mètres en peu d'heures. Aussi rien ne vit dans l'abîme. Ni prés, ni champs, ni maisons. Même au delà des lèvres de ces « gorges de Pontpierre » on distingue à peine quelques hameaux fort éloignés ; la route borde la rive gauche, surplombant d'inquiétante façon les profondeurs vertigineuses. Le site est rendu plus sévère encore par le contraste avec de rares ravins verdoyants descendus des monts pour aller précipiter leurs eaux dans la Dunière. Jusqu'à Roumézoux on reste ainsi entre la roche et l'abîme, puis on entre dans une petite zone de culture à l'extrémité de laquelle on retrouve encore les gorges, moins sauvages mais dominées sur la rive gauche par une des plus grandioses ruines du Vivarais.

La Dunière, venue de l'est, tourne brusquement au sud en recevant un torrent descendu du nord. Le confluent est au pied d'un immense rocher presque à pic, sur lequel se dressent deux hautes tours altièrement profilées sur l'horizon. Peu de débris féodaux ont autant de grandeur et de majesté, aucun n'est aussi fièrement campé que ces restes du château de la Tourette, noirs et puissants encore. Ils terminent bien la prodigieuse gorge de Pontpierre.

L'apparition fantastique disparaît bientôt derrière les monts. La route de Vernoux descend maintenant dans un vallon moins tourmenté mais sauvage encore. Au fond, un petit plan de prairies borde un ruisselet que l'on traverse à la jonction du chemin de Saint-Laurent-du-Pape. Et, de nouveau, on gravit une côte, mais douce, entre des champs et des prés, jusqu'en vue d'une petite ville bien campée au sommet d'un mamelon et dominée par la flèche très haute et très gracieuse d'une église ogivale moderne. C'est Vernoux.

La ville est propre, calme, bien alignée autour de son église dont la flèche s'aperçoit de partout, comme obsédante ; elle s'élance des maisons basses et sévères avec une certaine façon orgueilleuse de s'imposer. Peut-être n'est-ce pas pur effet d'ima-

gination et y eut-il volonté d'affirmer ainsi la présence de l'église catholique. Vernoux est un des centres les plus influents du protestantisme, c'est pour le Vivarais une sorte de petite Genève, le culte réformé lui a, pour ainsi dire, imposé un peu de son austérité. En dépit de sa haute et triomphale église, Vernoux, par son calme, sa propreté, son allure générale est plutôt une ville huguenote ; le milieu a reçu de la présence des religionnaires une empreinte ineffaçable. Cependant le temple est un peu à l'écart. Ce lourd édifice sans caractère avoisine une exquise maison de la Renaissance, proche les champs.

Catholiques et protestants vivent ensemble sans trop de peine. Vernoux, par l'opulence de ses campagnes et la beauté de ses horizons, n'a d'ailleurs rien de l'aspect batailleur d'autres villes protestantes des Cévennes. Ici les monts des Boutières sont riants. Au delà du vaste bassin dominé par la ville, la haute croupe boisée appelée mont d'Assarlès, qui s'élève à près de 1,000 mètres, donne à ce paysage agreste un puissant caractère de grandeur. Cet ensemble riant et heureux est peu fait pour exciter les passions. Mais si Vernoux s'était bâti au-dessus du défilé de Pontpierre, les esprits auraient été autrement âpres. Allez donc nourrir des rancunes, même entre

théologiens, en vue des lignes douces d'un aussi calme paysage !

La descente de Vernoux à Saint-Fortunat est rapide. En une heure à peine la voiture m'a ramené au chemin de fer de la Voulte.

La voie descend le long de l'Érieux, dans un cañon d'une austérité singulière, où il a fallu la frayer à coups de mine. Parfois même on n'a pu entailler la roche et le chemin de fer a été construit sur des arcades bâties au flanc de la montagne. Ces arcs, rampant contre les rochers d'un jaune fulgurant, augmentent la majesté du paysage. Les ingénieurs ont su respecter et accroître encore l'impression grandiose de ce défilé qui serait âpre sans la couleur du site, sans l'implacable pureté de la lumière.

De ruisselet en ruisselet, l'Érieux s'est accru, ses eaux claires et bruyantes bondissent de rocher en rocher. Puis les montagnes s'écartent, leurs flancs couverts de grands châtaigniers à l'épaisse ramure, tout blancs de fleurs, mais d'un blanc un peu fauve, dominent un lit de torrent, large, encombré de galets, dans lequel l'Érieux serpente en filets à peine visibles. Partout où les châtaigniers n'ont pu croître, des chênes verts s'accrochent à la roche, empana-

chent les aiguilles ou remplissent les ravins. Dans le défilé, le flot enserré des crues s'élève parfois de 18 mètres; plus loin c'est une nappe furieuse qui explique ce bassin raviné et sauvage.

Vers Saint-Laurent-du-Pape, les cerisiers et d'autres arbres forment d'opulents vergers. C'est encore ici un des points où l'on cultive les fruits de primeur, la grande culture des vergers ne dépasse guère au sud la vallée de l'Érieux. Ces beaux arbres mettent un peu de grâce dans la vallée. L'Érieux fait mouvoir une usine. Plus loin, semblant garder encore ce débouché du Haut-Vivarais vers le Rhône, le village de Beauchastel est tapi dans un pli de vallon, au pied d'un donjon en ruines. On débouche dans la vallée du Rhône au milieu de plantureux vignobles, en vue des hautes crêtes du Vercors formant comme un immense écran sur le ciel.

Le chemin de fer du Cheylard rejoint bientôt la grande ligne de la rive droite du Rhône. Celle-ci est à voie normale, l'autre a dû déposer un rail entre ceux de la ligne maîtresse et le train emprunte un rail seulement au chemin de fer de Nîmes pour gagner la gare de la Voulte. Il traverse des ruines rouges de bâtiments et de hauts fourneaux, entre des amas de scories et de minerais, près de voies ferrées abandonnées. C'est un

navrant aspect que ces restes d'une industrie florissante naguère.

La Voulte avait des mines de fer et des hauts fourneaux faisant partie de la grande société de Terrenoire, la Voulte et Bessèges. Au temps de la vieille artillerie on y fondait beaucoup de boulets. Le désastre qui a frappé cette compagnie et causé tant de misères s'est lourdement abattu sur la Voulte. Jadis, il y avait là 1,000 ouvriers, tous sont partis, sauf ceux qui avaient un coin de terre. Le minerai est cependant riche; il contient 35 p. 100 de fer oxydé et les galeries s'ouvraient directement sur le gueulard des hauts fourneaux. Certaines parties du gîte avaient donné des minerais ayant jusqu'à 70 ou 75 p. 100 en teneur.

En 1891, la mine de la Voulte, déjà atteinte, donnait encore 12,683 tonnes; en 1892, elle en produisait 520 seulement; elle ne fournit plus rien aujourd'hui. En 1870, la production était de près de 60,000 tonnes de minerai, 32,000 tonnes de fonte, 11,000 tonnes de moulage. On peut juger de la catastrophe qui a ruiné la Voulte. Cette ville pouvait cependant espérer la prospérité grâce à l'abondance du minerai dans les galeries abandonnées.

Combien plus lamentable est l'aspect de la bourgade! Elle semblait déjà morte alors que les

mines étaient en pleine activité; aujourd'hui c'est lugubre. La population s'est maintenue grâce à l'importante gare de bifurcation, mais elle s'est portée dans la ville basse. Si la ville haute paraît désertée, elle est fort pittoresque. Des ruelles étroites et rocailleuses, des escaliers aux marches déjetées forment un inextricable lacis de couloirs tortueux, biscornus, semblant toujours finir en impasses. Comme à Saint-Fortunat, on croirait voir un village kabyle. Les magasins sont vides, beaucoup de maisons sont closes. Celles qui demeurent ouvertes sont d'une propreté assez inattendue.

La ville est dominée par un château jadis superbe. La compagnie des mines y avait installé ses bureaux, l'abandon des galeries amena celui de la vieille citadelle des Lévis et des Ventadour. Le gardien de ces bâtiments, au service des mines depuis cinquante ans, me fait ses doléances sur le désastre et, tout en me promenant dans l'édifice, me raconte les jours de prospérité.

La cour d'honneur est fort belle, un cloître aux arcades aveugles, les restes délabrés et charmants d'une chapelle de la Renaissance portant encore la date de 1582 : tout cela s'en va, abandonné comme la mine et la ville. C'est une ruine dominant d'autres ruines.

De la terrasse on a une vue admirable sur le

Rhône, large et rapide, la vallée de la Drôme étalée entre les lignes régulières du Vercors et les monts fièrement dressés de la forêt de Saou. Rochecourbe[1] est comme le centre du vaste et lumineux paysage. Mais ici la montagne est appelée les Cornes de Saillans.

La nuit m'a pris sur la terrasse d'où j'écoutais monter la rumeur du fleuve, pendant que les derniers feux du couchant s'accrochaient à la cime lointaine des monts. Et je suis redescendu par les âpres et sombres ruelles jusqu'à la gare d'où le train m'a bientôt conduit à Serrières.

---

1. Voir la 9e série du *Voyage en France*, page 298 et suiv.

DU RHÔNE AUX BOUTIÈRES

Serrières. — Passage à Tournon. — Le chemin de fer de Lamastre. — Les gorges du Doux. — Lamastre. — L'eau de César et Desaignes. — Saint-Agrève. — Au col des Fans. — Saint-Péray. — Les vins mousseux, leur origine. — Le phylloxéra : reconstitution du vignoble. — Le château de Crussol. — Les Cornes de Crussol. — Les carrières. — Retour à Valence.

Valence, mai.

J'ai passé la nuit à Serrières, type des petites villes échelonnées au bord du fleuve et qui durent leur prospérité à la navigation. La cité primitive, encore debout, est curieusement étagée sur le *serre,* origine de son nom. Serre, dans la vallée du Rhône et dans les Alpes du Dauphiné et de Provence, indique un coteau isolé. La ville moderne, longuement étalée sur un beau quai, se confond avec la cité féodale et marchande, toute grise, couronnant le coteau et couvrant les deux parties du ravin. Serrières fut jadis le port d'Annonay, il l'est encore, mais le chemin de fer a bien réduit l'importance de l'escale, le mouve-

ment des marchandises ne dépasse guère 2,000 tonnes; toutefois, pendant l'été, chaque dimanche, un *Gladiateur* descend de Lyon avec une foule de touristes, il les ramène le soir dans la grande ville.

Le chemin de fer de la rive droite du Rhône possède une gare à Serrières, voisine de la station plus importante de Peyraud. Il suit le Rhône au pied de petites montagnes couvertes de vignes et surtout, dans les pentes inférieures, de vergers de cerisiers. Ces arbres sont de faible dimension encore, la culture en est évidemment nouvelle, on les rencontre jusqu'à Tournon, chef-lieu administratif du Vivarais septentrional, mais ville bien inférieure par son commerce et sa population à la riche cité d'Annonay [1].

Tournon est l'un des points d'attache du petit réseau à voie étroite, projeté pour relier le Vivarais au Velay, mais dont les amorces seules sont exécutées. Une ligne devait rattacher Tournon au Cheylard et rejoindre celle de Lavoulte-sur-Rhône à Lavoulte-sur-Loire. Cette dernière ne dépasse pas le Cheylard sur le versant du Rhône et Yssingeaux sur le versant de la Loire. Quant à l'embranchement de Tournon, il s'arrête à Lamastre. Naturellement, le réseau ainsi conçu

1. Voir, sur Tournon, 9e série du *Voyage en France*, chapitre XII.

est loin de remplir le but proposé. Le Vivarais et le Velay sont toujours séparés par les monts sauvages et les plateaux volcaniques des Boutières. De Privas et de Tournon au Puy, les relations sont nulles.

Les chemins de fer inachevés n'en rendent pas moins de réels services, ils donnent des communications fréquentes et rapides à des régions tenues à l'écart de l'activité nationale. Les voies ferrées secondaires du Vivarais, surtout, auront un effet bienfaisant, elles relieront entre elles des contrées fort dissemblables, entre lesquelles des échanges de produits s'imposent. La vallée du Rhône a besoin des beurres et du bétail des hauts plateaux; ceux-ci manquent des vins, des fruits, des huiles et des céréales produits en abondance par les rivages du grand fleuve et les vallées intermédiaires. D'un autre côté, l'élevage et les cultures ont besoin, pour se développer, de moyens de transport jusqu'ici fort insuffisants.

La ligne de la vallée du Doux est un exemple de cette influence du chemin de fer, elle traverse un pays presque inhabité, au fond d'une gorge admirable mais sauvage, elle n'atteint point la ville du Cheylard, terminus imposé par les relations administratives avec Tournon, par les relations commerciales avec Lyon ; cependant elle

fait preuve d'une activité assez grande et développe le commerce de la petite ville de Lamastre. Peut-être aussi attirera-t-elle un jour les touristes ; ses beaux travaux d'art et les sites superbes des gorges méritent d'être admirés.

Le chemin de fer emprunte la voie de la grande ligne, de Lyon à Nîmes, au moyen d'un troisième rail permettant aux wagons de la voie étroite de circuler ; avec elle il traverse le Doux et, aussitôt, pénètre dans la vallée. C'est un vaste verger de vignes et d'arbres fruitiers, mais le torrent y couvre une zone trop vaste, où les eaux d'inondation ont accumulé les galets. Brusquement les collines se rapprochent et forment un défilé laissant à peine la place au courant. La route d'Annonay franchit le Doux sur un pont d'une seule arche, très hardi. C'est le « grand pont ». L'étranglement a servi en outre à l'assiette d'un barrage fort élevé, permettant de conduire à Tournon les eaux pures de la rivière. Le chemin de fer, épousant les méandres du Doux, passe devant l'embouchure du torrent de Duzon traversé, lui aussi, par un pont fièrement jeté et franchit la vallée sur un beau viaduc courbe de huit arches, d'une architecture sévère et sobre, s'harmonisant à merveille avec les lignes du paysage. La voie coupe les boucles du Doux par des tranchées

rocheuses et des tunnels. La contrée se couvre de chênes verts; dans ces bois, au milieu d'un des grands méandres, se dressent les ruines du château de Mort-d'Ane ou Mordane. La route devient de plus en plus belle, on surplombe le lit de la rivière rempli de roches rougeâtres. En corniches ou sur des arcs rampants on suit fidèlement, de très haut, toutes les sinuosités du chenal. C'est vraiment grandiose, grâce à la fierté des parois, à leur coloration, à la solitude absolue de cette fissure franchie par le pont des Étroits.

Autour de Boucieu-le-Roi, la vallée s'élargit un moment, semblable à celles des monts du Lyonnais par ses pentes vertes, ses cultures, ses vignes, ses hameaux semés sur le flanc de montagnes aux formes nobles; puis le rocher apparaît de nouveau, couvert par des châtaigneraies opulentes formant des clairières où les cerisiers, les mûriers et les noyers se mêlent aux pins. Çà et là de petits champs de seigle révèlent la pauvreté du sol.

Et ainsi, tantôt au flanc des gorges, tantôt en riants bassins, la petite voie ferrée suit au moyen de travaux énormes les détours du torrent et aboutit à l'entrée du gros bourg de Lamastre, au cœur d'un cirque montagneux où débouchent plusieurs vallées. Cette situation a permis à Lamastre de

devenir un centre commercial considérable, ses marchés du mardi attirent la foule de tous les cantons environnants, de l'Ardèche et de la Haute-Loire. Les pommes et les châtaignes sont l'objet d'un trafic considérable. Après Aubenas, Lamastre fait le commerce le plus considérable des marrons de Lyon dans le Vivarais. La châtaigne de Lamastre n'a pas l'aspect luisant et la belle coloration des marrons d'Aubenas, mais elle passe pour être plus succulente.

Le marron apporté sur le marché de Lamastre vient d'un rayon assez étendu, notamment des cantons de Vernoux et du Cheylard ; même on y voit parfois des marrons de Vesseaux, village situé entre Privas et Aubenas et dont les produits, jouissant d'une grande réputation, servent pour la production du marron glacé. Le commerce se fait directement, les marchands de Lamastre ont su éviter les commissionnaires, ils se sont créé des débouchés en Bourgogne et en Franche-Comté ; leurs principaux centres d'expéditions sont Dijon, Joigny, Gray et Belfort. En 1893, la gare avait expédié à Tournon, en transit, 1,556 tonnes de châtaignes.

Un autre commerce important est celui des pommes : une seule maison de Lamastre, en cette même année, en avait envoyé 6,000 caisses à

Dijon, valant 80,000 fr. A certains jours de marché on vit à Lamastre jusqu'à 2,200 balles de 100 kilogr. de pommes.

Malgré ce commerce considérable Lamastre n'a guère allure de ville, c'est un bourg d'auberges, de remises pour les animaux, en un mot le type d'un gros centre agricole. Les 3,620 habitants n'ont pas d'industries, mais, comme dans toutes les villes vivaraises, la soierie a installé des fabriques. Il y a une filature et une fabrique de velours.

La campagne offre peu de cultures, les bois, les châtaigneraies, les vergers couvrent le flanc des monts. Les paysans élèvent surtout des porcs; dans certaines fermes le produit de cet élevage suffit à payer le loyer. La partie la mieux cultivée de cette région est le territoire de Desaignes couvert d'arbres fruitiers, de noyers et de pommiers surtout; cette belle vallée, si verte et fraîche, fournit au marché de Lamastre une grande partie des fruits qui s'y vendent. Le bourg de Desaignes, centre d'une commune dont la population égale celle du chef-lieu du canton, a plus de caractère: des débris de remparts, des portes, des vestiges d'un château, de vieilles maisons lui donnent une apparence fort pittoresque. Des sources minérales abondantes en feront peut-être un jour une station balnéaire: une seule, dite *César*, est exploitée;

mise en bouteilles elle donne lieu à une vente assez considérable à Lyon et dans la vallée du Rhône.

La gare de Lamastre a chargé 668 tonnes d'eau de *César* en 1893.

Par les châtaigniers, les pinèdes, les vallons austères descendus du grand plateau des Boutières, je suis monté à Saint-Agrève, au cœur de ce froid plateau de pâturages et de bois de pins, formant comme une terrasse au-dessus du système confus des monts du Vivarais. Malgré le dur climat de cette zone étalée à plus de 1,100 mètres d'altitude, Saint-Agrève, placée au centre d'un beau réseau de routes, est devenue une ville très active par les échanges entre sa contrée pastorale et les vallées ensoleillées ouvertes sur le Rhône. Cette agreste partie du Vivarais pourrait recevoir de nombreuses stations d'été, l'air y est pur ; si l'on n'a pas de hautes montagnes, on découvre au loin le Meygal, le Mézenc et d'autres cimes volcaniques d'un grand effet. Le bétail est nombreux, les produits de la laiterie abondants, Saint-Agrève centralise le beurre produit par les fermes du voisinage.

J'ai passé la nuit à Saint-Agrève et, ce matin, l'omnibus du chemin de fer me conduisait à la

gare de Lamastre d'où je voulais descendre à Tournon et à Saint-Péray. Mais il faisait si doux, la route directe était si engageante dans le vallon sinueux bordé de châtaigniers, que j'ai laissé filer mes bagages par le train et suis parti pédestrement pour Saint-Barthélemy et Alboussière. La route monte longtemps au bord d'un torrent avant de s'élever au flanc de monts boisés pour atteindre



le col des Fans. Cette région est assez monotone, mais la vue est parfois considérable et les groupes de bois offrent d'heureux motifs.

Après un court repos à Alboussière, hameau situé au milieu des arbres dans une position charmante, je suis reparti pour Saint-Péray. La route descend dans un vallon très profond et, par de multiples lacets, s'élève sur le faîte des montagnes parallèles au Rhône. Un sentier de traverse per-

met d'éviter ces détours et d'atteindre le carrefour de la route de Vernoux. Devant un cabaret, des gens chargés de paquets attendaient la voiture de Valence. J'ai fait comme eux. Un instant après, installé à côté du conducteur, je descendais la route sinueuse tracée sur le flanc nu de ravins, dans un paysage assez morose ; mais l'on a, à chaque détour, une vue merveilleuse sur la vallée du Rhône, le Dauphiné et la chaîne blanche des Alpes. La descente est rapide, en moins d'une heure nous avions atteint Saint-Péray.

La petite ville s'étage aux bords du Miélan et d'un vallon latéral, à l'entrée de la grande plaine alluviale située en face de Valence, en vue de la fière colline qui porte les ruines de Crussol. Elle est proprette, très calme et ne se distingue en rien des autres bourgades de cette partie de la vallée : mêmes maisons aux façades plates crépies à la chaux, aux ornements à la fresque, simulant des pierres aux teintes invraisemblables. Devant les cafés, très nombreux, mêmes caisses de bois remplies de lauriers-roses dont la floraison met une note gaie sur les trottoirs. Sans les tonneliers assez nombreux et des chais aux abords de la place on ne devinerait guère l'importance commerciale de ce chef-lieu de canton de moins de 3,000 âmes.

Sur la place, de grands omnibus très bas sur roues, semblables à des voitures de tramways, — des cars-riperts, si communs dans le Midi, — font un incessant va-et-vient avec Valence dont Saint-Péray est en quelque sorte le faubourg ardéchois. La calme bourgade est pour la ville dauphinoise un but de villégiature et d'excursions : les dimanches et jours de fête, les cabarets, les restaurants, dont quelques-uns élégants, sont remplis par une foule joyeuse venue de l'autre rive ; on boit le vin rouge de Cornas et le vin blanc mousseux de Saint-Péray.

Ce vin mousseux a fait la célébrité de Saint-Péray. De tout temps les vins blancs de cette partie de la vallée furent célèbres ; comme ceux de Condrieu, ils étaient, avec les marrons grillés, la joie de la veillée. La réputation s'en répandit au loin, Valence étant une des grandes escales des coches d'eau entre Lyon et Beaucaire, c'est-à-dire entre le nord et la Méditerranée ; les vins dégustés dans les auberges ou embarqués sur les bateaux ne pouvaient manquer d'être connus partout. Les marchands de vins de la Bourgogne et de la Champagne, voyant le bas prix de ces abondants produits, eurent l'idée de les acheter pour les vendre comme étant de leurs crus ou les transformer. Ils venaient les acquérir au moment

même des vendanges et, grâce à la navigation du Rhône et de la Saône, les faisaient pénétrer très avant dans l'intérieur.

Les vignerons de Saint-Péray comprirent enfin l'avantage qu'il y avait pour eux à vendre leur vin au consommateur sous son nom d'origine. En 1798, l'un d'eux ayant découvert le secret de la champagnisation des vins, se mit à produire le Saint-Péray mousseux, dont le bouquet particulier en fit bientôt un des grands vins de France.

Le phylloxéra, arrivé en 1874, avait en partie détruit ces vignobles qui tapissaient les coteaux des bords du Miélan, du Merdary et du Rhône. On s'est remis à reconstituer la richesse perdue ; aujourd'hui, Saint-Péray est de nouveau en possession de la richesse vinicole. 250 hectares avaient été détruits, couvrant les coteaux fameux de Château-Gaillard, les Blaches, les Thioulais et Hongrie ; on en a replanté 300, les vins en magasin permettant de fournir la clientèle jusqu'à la reconstitution du vignoble.

Les vins mousseux nouveaux sont mis dans des caves souterraines, profondes, à température constante. Les vins mousseux vieux, les vins vieux en fûts sont placés dans des caves également souterraines mais moins profondes. Quant aux vins ordinaires et aux vins fins nouveaux on se borne

souvent à les loger dans des caves sans toit. 120 ouvriers travaillent dans ces chais.

Ces vins corsés, robustes, supportant tous les climats, trouvent un écoulement facile à l'étranger, mais les droits de douane gênent parfois le développement de ce commerce. On peut classer avec eux les vins rouges de Cornas dont Saint-Péray a la vente. Saint-Péray produit 4,000 hectolitres par an de vins blancs ou rouges, Cornas en donne 9,000. En outre, Saint-Péray vend les autres vins de la côte du Rhône : Côte-Rôtie, Chantegrillet, Croses et l'Hermitage, c'est donc un centre d'affaires très important.

Les anciens cépages : syrah, pour les vins rouges, marsanne et roussane pour les vins blancs, ont été greffés sur plants américains ; les plantations, me dit M. le maire de Saint-Péray, sont fort difficiles dans ce terroir. Les terrains en pente exigent l'emploi dispendieux de nombreux murs de soutènement ; le peu de profondeur de terre arable nécessite l'usage de la mine à chaque pas. Il faut briser, pulvériser en partie les rochers pour augmenter la couche de terre meuble et trouver les pierres nécessaires à la construction des terrasses. Un défoncement ordinaire est toujours de $0^m,80$ à 1 mètre ; bien souvent une profondeur de $1^m,50$ est atteinte ou dépassée. Dans de telles

conditions, nullement exagérées, les défoncements sont longs, pénibles et coûteux.

Le site immédiat de Saint-Péray est fort beau ; sur un rocher de la rive droite du Miélan, parmi les chênes verts, l'antique château de Beauregard ferme l'issue du vallon vers le Rhône. Un vieux pont d'une arche franchit le torrent ; non loin de la gare, au pied de la colline de Crussol, une maison à tourelle conserve de charmants détails de la Renaissance.

La grande curiosité de Saint-Péray est cette montagne de Crussol excavée par les carriers qui exploitent la pierre calcaire, fauve, semblable à du marbre dont elle reçoit le poli. Dans un pli faisant face à Saint-Péray, s'étagent des ruines considérables : murailles de maisons, enceinte encore flanquée de tours, montent jusqu'au sommet où les ruines d'une forteresse se dressent, couronnées par des aiguilles de maçonnerie qui firent partie du donjon. Ces restes, appelés Cornes de Crussol, sont la caractéristique du paysage de Valence.

Enceintes, débris d'habitations, restes du château féodal, se confondent avec les teintes calcinées du rocher. Ils appartiennent à Mme la duchesse d'Uzès ; la seigneurie de Crussol fut le berceau de cette grande famille.

Pendant que je montais à travers les ruines pour gagner le sommet de la montagne, un gamin est venu m'offrir ses services comme guide ; je l'ai suivi, mais au lieu de nous élever par des sentiers en somme passables, il m'a fait hisser de rocher en rocher sur les parois vertigineuses dominant la plaine. Comme je lui faisais remarquer l'inutilité de cette acrobatie, il m'a répondu avec une sincérité évidente :

— Nous passons ici parce qu'il y a des groseilles sauvages !

Devant une telle raison, il fallait s'incliner. Nous avions une gerbe de groseilles en atteignant le sommet du rocher. Mon petit compagnon se délectait de ces fruits acides pendant que je contemplais l'admirable paysage de Valence assise au bord du fleuve puissant où l'Isère amène son ruban d'eaux grises. Au loin, la plaine valentinoise, immense et jaune entre les innombrables mûriers qui la couvrent, puis les monts du Vercors et de la forêt de Saou : pics, cornes, falaises aux formes fantastiques se dessinant géométriquement sur le ciel éclatant.

Au flanc de la montagne grimpent les plans inclinés des carrières ; dans la terre formée par la roche décomposée, les vignes, jeunes encore, montent peu à peu à l'assaut de toutes les parties

où des ceps peuvent s'accrocher. La contrée tend à redevenir un vaste vignoble pour la production des vins fins ou du chasselas de primeur destiné à Paris.

Mon petit guide m'a mené par un autre sentier jusqu'à Guilherand d'où j'ai gagné Valence à travers la plaine de graviers. Je n'ai fait que traverser un coin de la ville pour me rendre à la gare, en jetant un coup d'œil sur le massif et lourd monument d'Émile Augier. On voit que la pierre abonde sur ces rivages, les statuaires peuvent faire énorme ; Émile Augier ne saurait se plaindre de son piédestal, on lui a donné bonne mesure [1] !

1. Pour plus de détails sur Valence et le Valentinois, voir la 9e série du *Voyage en France*.

XI

SOUS LES MURIERS DE PRIVAS

Privas et ses mines. — A travers les mûriers. — La sériciculture. — Dans les magnaneries. — Filature et moulinage. — Les tavelles. — Arrivée à Privas. — Pauvre chef-lieu. — Au mont Toulon. — La condition des soies.

Le Pouzin, mai.

Le voyageur qui descend le Rhône par le bateau à vapeur ou le chemin de fer est fort surpris de trouver encore en activité, au Pouzin et à Soyons, des hauts fourneaux considérables, alors que la Voulte, placée à la mine même, a fermé ses fours et laisse s'écrouler les usines jadis florissantes. On cherche en vain les exploitations d'où le minerai est extrait.

Les mines sont loin du fleuve, dans le bassin de Privas, c'est-à-dire au cœur de l'Ardèche ; elles ont valu à l'humble chef-lieu du département une voie ferrée que sa faible population ne semblait guère lui promettre ; cette ligne n'a pas amené un accroissement sensible du nombre des habitants.

Il y a loin sans doute des 3,000 âmes dont Privas était doté au commencement du siècle aux 8,000 d'aujourd'hui, dont moins de 5,000 agglomérées, mais on aurait pu prévoir pour cette ville une plus grande prospérité. Elle est restée bien inférieure à Annonay et, si l'on défalque sa garnison et ses administrations, elle est également fort inférieure à Aubenas.

Les mines, jadis activement exploitées, assuraient cependant à un chemin de fer un trafic important ; aussi, bien avant Annonay et Aubenas, Privas était-elle dotée d'un chemin de fer ; ce fut la première ligne construite dans l'Ardèche ; elle resta longtemps la seule ; aujourd'hui, c'est un simple affluent de la grande voie de la rive droite, dont elle se détache au Pouzin.

Elle traverse d'ailleurs une contrée riche et fertile, où la culture du mûrier, l'élevage des vers à soie, la filature des cocons et le moulinage de la soie ont amené la prospérité. Entre l'Ouvèze, qui débouche au milieu du Pouzin, et la Payré, aboutissant au Rhône plus au sud, de hautes collines boisées dominent les campagnes où le mûrier forme d'immenses plantations.

Cet arbre exotique semble ici dans son habitat : il couvre les plaines, le versant des vallées, les plateaux suffisamment chauffés. Il s'accommode des

terres caillouteuses si communes dans les vallées du bassin du Rhône et, à ce point de vue, rend d'immenses services.

Ces arbres, taillés fréquemment pour les empêcher d'atteindre des dimensions rendant difficile la cueillette et leur faire donner des feuilles plus grandes et savoureuses, sont beaucoup trop réguliers de forme ; alignés avec soin, disposés en quinconce au milieu des champs, ils n'ont pas la grâce des autres arbres des vergers. D'ailleurs, dès leur première frondaison, ils sont l'objet d'un effeuillage intensif qui les réduit à l'état de squelette ; il faut la seconde sève pour leur rendre la verdure. Cette sève ne peut monter et développer des feuilles nouvelles si la chaleur n'est pas suffisante et de longue durée, c'est pourquoi l'élevage du ver à soie est impossible dans les pays du Nord. L'arbre y résiste bien aux hivers, même rigoureux, mais ne pouvant renouveler ses feuilles, il périrait.

Les mûriers proviennent de semis obtenus au moyen de graines produites par des mûres recueillies sur les arbres n'ayant pas été taillés depuis quatre ou cinq ans au moins. Cette récolte a lieu en juillet et août. On écrase les mûres dans des récipients à demi remplis d'eau, puis, lorsqu'on a obtenu une bouillie dans laquelle il n'y a plus de fruits non foulés, on ajoute de l'eau pour

empêcher la fermentation; on agite, la graine descend au fond et la pulpe est versée avec l'eau; après plusieurs lavages, on obtient des graines absolument nettes; il suffit de les faire sécher à l'ombre.

Les semis se font sur un terrain bien préparé, facile à arroser et à sarcler, de façon à supprimer les sujets mal venus et à ne pas laisser entre chaque jeune plant moins de deux centimètres d'écartement. La troisième année, on les place en pépinière; ils portent alors le nom de pourrette, comme les jeunes plants de poireaux.

La récolte des feuilles commence dès la cinquième année, l'arbre en donne alors 18 kilogr.; à dix ans, il en produit 52; à vingt-deux ans, la production atteint 100 kilogr. Les arbres de cet âge sont fort nombreux.

La cueillette demande des précautions; il importe, en effet, de ne pas briser les bourgeons destinés à réparer l'enlèvement des feuilles printanières. Les paysans sont parvenus à une grande habileté dans ce travail; aussi, dès le mois d'août, voit-on les plantations reprendre de nouveau leur parure, d'abord tendre, ensuite d'un vert très foncé. La feuille, cueillie au fur et à mesure des besoins, est portée dans les magnaneries, c'est-à-dire dans les locaux où se fait l'élevage.

Dès que la graine — l'œuf — a donné naissance à la chenille, dont on compte de 33,000 à 50,000 produites par une once de graines, l'animal s'attache aux feuilles disposées au-dessus de lui. La voracité du ver est telle, qu'elle aurait fait naître le mot magnanerie du verbe provençal *manian,* manger.

Il n'est pas une ferme en Vivarais sans sa magnanerie; dans les villes, les bourgs, les villages, beaucoup d'habitants, bourgeois, employés, ouvriers, se livrent également à l'élevage dans une partie de leur appartement; ils achètent la feuille sur le marché ou se la font apporter des plantations.

Ceux qui ont lu *Mireille* connaissent cet admirable chant II où Mireille et Vincent dépouillent les mûriers de leur feuillage : « Chantez, chantez, magnanarelles, car la cueillette aime les chants ! — Chantez, chantez, magnanarelles, des mûriers le feuillage est beau ! — Chantez, chantez, magnanarelles, en défeuillant vos rameaux. » — Mistral, dans ce chant d'amour jeune et vibrant, nous fait assister à l'élevage de la précieuse chenille. C'est pour les vers à soie de la ferme des Micocoules que la jeune fille, au matin, récoltait la feuillée.

Ces petites exploitations sont devenues plus

rares depuis les maladies qui ont frappé le ver à soie ; il a fallu des soins plus grands et mieux entendus. La propreté et l'aérage sont indispensables ; on doit maintenir une température régulière et un état hydrométrique non moins régulier. Il faut beaucoup d'espace à chaque élève. L'éducation ne peut donc être faite si l'on n'a pas les loisirs nécessaires pour y consacrer une attention incessante.

Une étude complète de cette intéressante industrie agricole m'entraînerait trop loin ; à elle seule il faudrait un volume. D'ailleurs j'aurai l'occasion d'y revenir en visitant Aubenas, centre principal du commerce des cocons dans la vallée du Rhône, marché d'où ils sont expédiés dans les filatures et les moulinages.

Ces établissements abondent dans l'Ardèche, la Drôme, l'Isère, le Gard et les départements voisins. L'Ardèche, qui vient au second rang pour la production des cocons, est au premier pour le moulinage. Le Gard la dépasse pour le nombre des sériciculteurs, 26,008 contre 30,014, et le poids total des cocons, 2,688,308 contre 2,123,790.

Il n'est guère de village dans l'Ardèche, surtout dans la région de Privas et d'Aubenas, où l'on ne rencontre une de ces petites usines mue par l'eau du torrent voisin ou par la vapeur. Filatures et moulinages sont presque toujours ins-

tallés en des sites champêtres. Un de mes amis de Lyon, à qui j'ai demandé de m'indiquer nettement la différence entre les deux fabrications, m'écrivait :

« La *filature* de la soie est cette industrie délicate qui consiste à dévider en écheveaux les cocons ramollis dans l'eau chaude de bassines, en en assemblant les baves suivant la grosseur du fil que l'on veut obtenir. Cette industrie ne s'accommode guère des vastes usines ; elle se répartit en ateliers comptant d'ordinaire de 50 à 100 bassines, outillage suffisant pour une production de 400 à 800 kilogr. de *soie grège* par an, dans les riantes vallées de l'Ardèche, du Gard et de la Drôme, au bord des cours d'eau. On voit, des routes, tourner les dévidoirs chargés de soie d'un jaune d'or, pendant que, par les grandes fenêtres ouvertes, s'envole le chant cadencé des fileuses. Les filatures de soie possèdent d'ordinaire un moteur à vapeur de faible force, car il n'y a point de résistance à vaincre pour dévider les cocons en défaisant le travail de petits vers à soie ; les bassines sont toujours chauffées à la vapeur.

« Les filateurs de soie achètent d'ordinaire leurs cocons, au moment de la récolte, aux paysans ; ils tuent les chrysalides pour les empêcher de papillonner et de percer leur soyeux tombeau, en les

exposant quelque temps à une chaleur de moins de 100° dans des fours appropriés ; c'est l'*étouffage.* Les cocons étouffés sont emmagasinés dans les *coconnières,* où l'on a à faire grande chasse aux rats ; ils y sèchent et à mesure que l'année s'écoule on les trie et on les porte aux fileuses.

« Dans la filature, les cocons sont d'abord *battus* dans l'eau bouillante ; on enlève ainsi la couche extérieure, la plus grossière, qui forme le *frison,* matière soyeuse qui, passée plus tard à la carde dans des usines spéciales, produit la *schappe,* fil de soie à brins courts, assemblés comme le sont les brins de laine ou de coton.

« Puis, une fois les cocons préparés pour donner leur bave, on les confie à la fileuse qui les assemble et en forme un fil continu, dans lequel le *grès* de la soie, sorte de gomme, en se refroidissant, agglutine en un brin d'une étonnante élasticité et d'une grande solidité pour son extrême finesse, les baves des cocons qui ont servi à le former.

« Le *moulinage* de la soie est cette opération qui consiste à dévider l'écheveau de *soie grège* produit dans la filature, d'enlever ses impuretés, de doubler ou de tripler le fil et de lui donner enfin une torsion qui a pour but de le rendre solide pour le moment où la teinture aura dissous la gomme de la soie. On y fait l'organsin et la trame ; l'organ-

sin, c'est la chaîne des étoffes de soie ; il est plus tordu que la trame.

« Le moulinage, dont le nom vient du *moulin* importé d'Italie, se plaît, comme la filature, au creux de nos frais vallons ; souvent ses machines sont mues par les chutes d'eau de nos rivières. Il est des gorges sur lesquelles, à chaque kilomètre, se rencontre une *fabrique*, c'est par ce terme général qu'on appelle les moulinages de soie dans le Midi, où l'on ignore presque les autres industries. Souvent la fabrique étant éloignée d'un village, les ouvrières sont couchées dans de grands dortoirs, dans l'usine même ; on les emmène le samedi chez elles dans des chars, et l'on ne s'ennuie guère en chemin. Les ouvrières de la soie ne sont pas payées cher, mais elles sont gaies et restent paysannes ; l'industrie du fil d'or est une industrie champêtre, elle en garde la simplicité et peut-être aussi le peu de goût pour les progrès et les nouveautés. »

Pour le moulinage, on dispose les écheveaux sur des barres de bois ou tavelles. Le nombre de ces tavelles a été pris comme base de statistique. Ainsi, le département de l'Ardèche, qui emploie dans ses établissements 950 hommes et 15,750 femmes possède 2,898 bassines pour le dévidage du cocon dans ses 52 filatures et renferme dans

ses moulinages 108,587 tavelles ; la Drôme, dans ses 51 dévidages de cocons, ses 108 moulinages, ses 35 établissements mixtes, a 3,200 bassines et 90,000 tavelles ; le Gard renferme 100,300 tavelles[1].

Les moulinages, dans l'Ardèche et les départements voisins, ne se bornent pas à traiter les cocons et les grèges de France, ils « ouvrent » l'énorme quantité de soies grèges importées chaque année de Chine, du Japon et du Levant. Il faut 4,500,000 kilogr. de soie à l'industrie française et nos sériciculteurs n'en produisent guère que 800,000 kilogr.

Chomérac, gros bourg situé au cœur de la vallée de la Payré, au pied de collines calcaires activement exploitées pour l'extraction des marbres, possède de nombreuses filatures et moulinages ; tous les villages du canton sont également dotés d'usines.

Très ample autour de Chomérac, le paysage devient, vers Alissas, un étroit vallon rocheux dont les pentes sont divisées en une multitude de terrasses cultivées ; un torrent roulant des eaux

---

1. Pour l'Ardèche, les chiffres que je donne sont très récents (décembre 1896) ; ceux des autres départements se sont modifiés quelque peu.

souillées entre des galets de lave descend d'une montagne fauve, revêtue d'ajoncs. Ce paysage morose est vite traversé, on aperçoit bientôt la belle vallée verdoyante au milieu de laquelle s'allonge, sur une croupe dominée par un piton aigu, la ville de Privas.

Dans le fond de la vallée sont les mines de fer portant le nom de Privas, mais ouvertes sur le territoire de Veyras ; l'exploitation est aujourd'hui fort réduite : elle atteignait jadis 5,000 tonnes par mois, elle est descendue à 3,000 tonnes en 1893. Beaucoup de galeries sont abandonnées, les ruines rougeâtres des bâtiments tranchent brutalement sur le fond vert du paysage. D'autres, reliées à la voie ferrée par un embranchement, présentent encore des installations semblables à celles des mines de houille. Elles alimentent de leur minerai de fer oxydé les hauts fourneaux des bords du Rhône appartenant à la compagnie de l'Horme, un des grands établissements de la Loire.

Une route parallèle au chemin de fer conduit des mines à Privas et aboutit sur l'Esplanade, voie principale de la ville. Cette avenue d'accès, large, bordée de cafés et de magasins, manque d'animation ; elle est bien inférieure par l'aspect à tant de *cours* de villes moins peuplées, mais, des abords, on jouit d'une vue superbe sur la campagne.

Plus belle encore est la vue au sommet du piton aigu du mont Toulon, couronné d'un calvaire. De ce sommet (426 mètres) on se rend bien compte de la physionomie tourmentée du Vivarais. La petite ville, aux toits d'un gris fauve, est d'ici fort pittoresque, grâce au hardi viaduc jeté sur une gorge profonde et donnant accès à un faubourg collé contre le rocher. Une ceinture de montagnes boisées, dominées par le massif volcanique du Coiron, forme un cadre superbe. Les pentes inférieures de ces monts sont très vertes, des côtes plantées de vignes, des maisons de campagne, des hameaux, des vallons ombreux, des bois de pins, des buttes et des mamelons volcaniques isolés donnent au site de Privas un assez grand caractère et font oublier le peu d'apparence de la ville elle-même.

Peut-être l'impression ressentie en traversant ces rues étroites et sombres, où l'on rencontre pourtant d'intéressantes maisons anciennes, rues mal pavées, désertes, mais arrosées par des fontaines, tient-elle à ce que l'on se fait une autre idée d'un chef-lieu de département. Gap et Digne, cités cependant peu considérables, ont un aspect plus en rapport avec leur rang administratif.

Le commerce de la petite ville n'est guère alimenté que par les cocons et leurs dérivés, mais

il est assez considérable pour avoir rendu nécessaire la création d'une condition publique des soies. Ces établissements ont pour but de déterminer la nature hydrométrique des textiles, pour servir de base aux conventions du commerce. Les



soies, comme tous les autres textiles, pèsent plus ou moins selon le degré d'humidité qu'elles renferment. On ramène les échantillons à un état de siccité parfaite et, par comparaison avec le poids du lot faisant l'objet d'une transaction, on peut ainsi ramener le poids du lot tout entier au poids

selon la siccité absolue. Comme il y a, naturellement, dans les écheveaux ou « matteaux » de soie une quantité d'humidité évaluée empiriquement à 11 p. 100, on ajoute 11 p. 100 au poids déterminé. Ainsi s'obtient le poids marchand. Les conditions des soies ont encore à titrer les soies filées en établissant le rapport entre la longueur et le poids, et au décreusage, opération consistant à reconnaître la quantité de *grès* ou corps gras restée dans les soies après le moulinage ou la teinture. Ces précautions sont indispensables pour la loyauté des transactions dans une matière aussi chère que la soie. Les procédés simples et efficaces mis en œuvre se sont même étendus à des textiles d'un prix moins élevé, le coton et la laine.

L'Ouvèze coule au pied de la colline de Privas et s'ouvre un passage entre de hautes collines ; la gorge est gardée par le village de Coux, où les moulinages sont nombreux. Et, jusqu'à son embouchure dans le Rhône, le maigre torrent, coulant en minces filets parmi les roches granitiques qu'il a roulées du Coiron, alimente les bassines des filatures de cocons ou fait mouvoir les machines des moulinages.

XII

DE VIVIERS A VALS

Le Rhône et le Midi. — Le Rhône et Lyon. — La région du mûrier. — Les villes de l'Ardèche. — Viviers et sa cathédrale. — Le torrent de l'Escoutay. — La ligne du Teil à Aubenas. — Le cañon de l'Ardèche. — Vogüé. — Aubenas — Promenade à Vals. — Les houillères de Prades.

Vals, mai.

Les Méridionaux sont farouches. On m'a reproché d'avoir descendu le Rhône en des contrées que j'ai placées dans la région lyonnaise[1], authentiquement provençales par le cri des cigales et le parler, autant que par la géographie. J'avais une excuse : le grand fleuve, au point de vue économique, est bien lyonnais. Les bateaux de Lyon seuls y naviguent, du lac du Bourget à la mer.

De même pour les Cévennes rhodaniennes : sans Lyon, elles n'auraient pas leur activité et leur prospérité. C'est à l'industrie lyonnaise, à la soierie qu'elles doivent leur fortune. Si les vallées

1. 8e série du *Voyage en France*, la Descente du Rhône.

sont vertes de mûriers, si les torrents font mouvoir les roues d'usines où le cocon se dévide, où la soie se « mouline », c'est à Lyon que le Gard, l'Ardèche, la Drôme, l'Isère le doivent. La grande cité est le centre vital de toute cette zone ensoleillée, même pour les industries ne touchant en rien à la soierie ; ce sont les capitaux lyonnais qui les ont créées, c'est pourquoi j'ai étendu la région lyonnaise jusqu'aux terres heureuses revendiquées par le félibrige.

Il y a, du reste, une démarcation naturelle sur le cours même du fleuve, c'est au défilé de Donzère. De là, vers le Teil, part la voie ferrée conduisant à Aubenas, le satellite de Lyon, grand marché des soies de tout le Midi. Ce coin de terre est curieux à plus d'un titre ; son activité est extrême ; à côté, il y a des cantons d'un calme infini, où, n'était le soleil et la limpidité des horizons, l'on pourrait se croire dans quelque bourgade retirée de Bretagne ou du Limousin.

J'eus cette impression ce matin à Viviers, où j'avais passé la nuit. Par la fenêtre m'est apparue une rue de village où gloussaient des poules, où cabriolaient des chèvres, où grognaient des pourceaux. En face, sur la *placette,* un portail de noble ordonnance, de grands arbres et, à demi

voilé par des marronniers géants, un palais majestueux, fief de grand seigneur échappé à la tourmente. Cette demeure superbe n'est point un château ordinaire, c'est l'évêché ; Viviers est resté la capitale religieuse du Vivarais, si elle n'est plus la capitale politique. On lui a préféré Privas, autre ville morne, qui n'a cependant ni la noblesse du passé, ni les vieux édifices, ni le Rhône. Le département de l'Ardèche est un des plus bizarrement conçus. Ses villes actives, Annonay et Aubenas, sont de simples chefs-lieux de canton ; sa ville universitaire, Tournon, est une mince sous-préfecture. Enfin, le diocèse a pour chef-lieu la plus calme et la plus somnolente des villes du Midi, la moins connue aussi et l'une des plus dignes d'être visitées.

Son isolement même, l'oubli dans lequel on l'a laissée, sa situation à l'écart de la grande ligne de Marseille, pendant longtemps seul chemin de fer de la vallée, ont maintenu Viviers dans l'état où il était il y a deux cents ans ; la grande route ne le traverse pas, elle passe au pied du rocher et y a formé une longue et large rue très banale, semblable au « cours » de la plupart des petites villes du Midi. Là est la gare du chemin de fer de la rive droite, là sont les cafés. La ville primitive est restée telle que la connurent les États

du Vivarais; il n'en est pas tombé une muraille. C'est une surprise heureuse de retrouver, dans cette région de villes trop modernisées, un coin du Midi féodal et parlementaire. Le seul sacrifice fait à l'esprit moderne a été de mettre des réverbères au pétrole; on n'est pas allé plus loin, le gaz et l'électricité sont encore inconnus.

De l'évêché on monte à la cathédrale par un chemin rocailleux, bordé par les anciens remparts, des arcades ogivales et des ruines de forteresse; le visiteur parvient à une terrasse dominant le Rhône et les plaines de Montélimar jusqu'aux montagnes dentelées de la Drôme. Par des ruelles d'un calme monastique, on atteint une petite place dont les maisons solitaires entourent un orme au tronc colossal, 10 mètres de tour, peut-être. L'arbre vénérable a été découronné, mais des branches vigoureuses ont surgi; tout autour un mur circulaire en maçonnerie sert de banc.

Près de ce contemporain de Sully et d'Olivier de Serres, s'élève la cathédrale, humble de proportions, mais dont le chevet est de si admirable élégance, où l'ogive flamboyante est si heureusement mariée aux créneaux d'une tour. L'église n'a guère que le chœur, ses nervures gracieuses font oublier le manque de grandeur. Pauvre église au demeurant, ses belles tapisseries n'en

font que mieux ressortir la rusticité du mobilier.

De la cathédrale on descend par des marches pavées de galets pointus, entre des murailles sordides, sous des voûtes sombres, où parfois s'ouvrent des croisées aux vitres enchâssées de plomb. Du fumier, des ordures, puis tout à coup de vieilles habitations autrefois splendides, des fenêtres de la Renaissance, des ogives du moyen âge ; les maisons sont reliées par des voûtes, contreforts en ogive sculptés à la clef.

Ces ruelles aboutissent à une longue rue de petite ville, aux magasins sombres, presque déserte. De temps à autre, une vieille dame, suivie d'une vieille servante, toutes deux trottant menu, passent silencieusement près d'un grand porche où une fenêtre entourée de modillons grimaçants est percée dans un angle. Voici maintenant un vieil hôtel superbement sculpté, couvert à profusion de bustes, de bas-reliefs et de colonnes, avoisinant un hôtel de ville fort banal et fort laid. Le rez-de-chaussée de cet hôtel, un des plus beaux de province, est habité par un boucher. Tout autour, d'autres habitations ont conservé des traces de splendeur faisant mieux ressortir les maigres lignes d'une colonne de fonte destinée à célébrer la Révolution.

De ces rues mornes, mais charmantes, on aboutit à une très ombreuse avenue de platanes dans lesquels chantent les cigales, bordée de maisons modernes, basses et sans caractère ; aussi remonte-t-on toujours dans les vieux quartiers de la ville épiscopale, où chaque pas apporte une surprise nouvelle.

Au nord de la ville s'ouvre sur le Rhône la vallée de l'Escoutay, parcourue par un torrent en ce moment presque sans eau, dont l'énorme lit est semé de galets au milieu desquels les cailloux de lave et de basalte, d'un noir d'encre, frappent le regard. Un vieux pont ogival, dont les abords ont été détruits, franchit le vaste désert. Le passage du torrent a été reporté en amont, à l'entrée des gorges que l'Escoutay s'est taillées dans les hautes collines boisées où la roche blanche apparaît entre les taillis. La route, d'abord riante, entre la montagne et un beau parc dont les arbres se penchent sur le Rhône, devient bientôt poussiéreuse; les arbres, les murs, la colline semblent avoir été saupoudrés de fine farine. Un village de cités ouvrières, ses écoles, son église, d'immenses usines sont complètement blancs. Nous sommes ici dans la région de la chaux, c'est le pays qui en produit le plus et jouit de la réputation la plus grande.

Jusqu'au Teil, on traverse le pays blanc ; il prend, sous l'éclatant soleil, un étrange aspect ; puis, au pied de montagnes grises couronnées de ruines, on traverse la rue principale de cette longue et sombre petite ville.

Ici se détache le chemin de fer de Vals et d'Alais. C'est une âpre ligne de montagne, où les trains montent à grand'peine, au moyen de deux machines ; à chaque instant des tunnels et des tranchées masquent le paysage, un paysage âpre, tourmenté, peu étendu. Au débouché d'un dernier tunnel on découvre soudain un panorama étrange : de longs promontoires aux formes régulières portés par des rangées de basalte dominent un large bassin couvert de maigres récoltes et complanté d'amandiers, coupé de ravins sans nombre, très profonds, aux pentes rocheuses, bizarrement stratifiées, disposées en marches d'escaliers. Au cœur du bassin, dominant l'Escoutay, une petite ville grise entoure d'énormes ruines féodales : Aps, la plus déchue des cités du Vivarais. Aux temps antiques elle fut le cœur même du pays, l' « Alba Augusta » des Helviens. Ce site de ville est très beau mais sévère, à cause de la couleur de la roche que l'on devine noire sous la maigre couche de gazon. Au creux des ravins la lave apparaît, les routes macadamisées en basalte

développent de longs rubans noirs au milieu des champs verts.

Parfois la montagne est fertile, la roche volcanique décomposée permet la culture; chacun s'en est disputé un lambeau, on le devine à la disposition des récoltes en petits damiers. Amandiers, vignes, blés, sainfoins sont séparés par des landes fleuries de genêts d'Espagne. Les « avancées » du Coiron, groupe plutonique le plus caractéristique du Vivarais, continuent de dresser leurs promontoires au-dessus de la vallée de l'Escoutay ; les débris de basalte et de calcaire blanc alternent dans les constructions des hameaux, mais le noir domine. Saint-Jean-le-Centenier a même dû à ses constructions le surnom de Noir ; c'est peut-être en guise de protestation que la paroisse a élevé la haute flèche de son église d'un blanc immaculé. Ces blanches églises sont la caractéristique du paysage ; parfois une madone couronne la flèche. Les sites ont un caractère bien particulier. Sur les pentes dominant la Claduègne et l'Auzon, les constructions, d'ailleurs rares, sont grises, carrées, solides comme la race cévenole ; elles s'encadrent à merveille dans le vaste paysage où la vigne et le mûrier couvrent le flanc des monts; où, par petits groupes encore, apparaît l'olivier.

A mesure que le train avance, la nature se transforme, on a la sensation d'un monde nouveau, le lit de l'Auzon, encombré de noirs galets, est creusé dans une roche d'un blanc doré où le torrent a sculpté des tours, fouillé des cuves, dessiné des cordons. La gare de Vogüé est au milieu de ce paysage singulier. Ici se détache le chemin de fer d'Aubenas. Du train du Teil descendent en grand nombre des jeunes filles portant des sacs et des paniers remplis de provisions. C'est lundi aujourd'hui, les ouvrières des filatures et des moulinages rentrent à l'usine. Dans toute la région des soies, les patrons, pour assurer le recrutement de leur personnel, doivent envoyer les ouvrières, à leurs frais, par le chemin de fer ou des voitures, passer le dimanche chez elles; le lundi elles reviennent. Ces Vivaraises sont maigres, petites, mais pétulantes; vêtues de couleurs vives, elles mettent sur ce quai de gare un moment de gai tohu-bohu. Un panier est tombé à terre, les vivres s'échappent, j'y vois peu de choses substantielles: des asperges, de la salade, des tomates et une botte de roses. La Vivaraise vivra-t-elle une semaine là-dessus?

Le bourg même de Vogüé, assez loin de la station, a gagné de conserver son aspect pittoresque, il borde l'Ardèche au delà d'une ligne de falaises

d'une régularité merveilleuse. Et la vallée s'entr'ouvre, opulente, verte, fertile, immense verger de mûriers et d'arbres fruitiers ; fermée par de hautes et sévères montagnes ; parfois, au fond de cet abîme de verdure, étincelle le clair ruban de l'Ardèche. Très beaux, très riants, très vivants aussi, ces abords d'Aubenas.

La ville domine de très haut le chemin de fer ; on y parvient par une longue rampe, peu à peu bordée de maisons, et se termine par des rues où de nombreux magasins et les lampes électriques annoncent la prospérité. La cité est modeste cependant, 8,000 habitants à peine, mais Privas sans la garnison et les fonctionnaires serait moins peuplée. Elle a ce qui manque au chef-lieu, de l'animation et du mouvement. Dans ses rues de bourgeoise allure, plus d'une maison a conservé des vestiges du grand siècle. Sur la place principale se dresse le château, d'aspect puissant, couronné d'un haut donjon, une des forteresses féodales les plus considérables du Midi. Il valut jadis à Aubenas un grand rôle dans l'histoire du Vivarais et est resté le monument principal de la ville : la mairie, la chambre de commerce, la condition des soies s'y sont installées. La vie municipale et la vie économique sont donc confinées dans la demeure féodale des Montlaur et des Ornano.

Sur la place, devant le château, se tiennent, le mardi et le mercredi, d'importants marchés. Là



se vendent les cocons d'une vaste région de l'Ardèche, du Gard et de la Drôme. Il ne faut pas s'attendre à y rencontrer des cocons en quantité, le mode de vente est plus simple, filateurs et

marchands achètent sur échantillon ; le prix est payé à la livraison. 300,000 à 350,000 kilogr. de cocons sont ainsi vendus sur le marché, valant en moyenne, avec les sous-produits, deux millions de francs. Ces deux millions sont un gain net pour le pays, car l'élevage est une annexe de l'industrie agricole ; il n'empêche ni la culture des céréales, ni celle de la vigne et de l'olivier. Le produit des vers à soie répand donc des sommes considérables, accroissant l'épargne en même temps qu'elles alimentent le commerce de la ville. Mais ce n'est là qu'une branche de l'activité d'Aubenas ; si le marché des soies d'Extrême-Orient lui a été enlevé au profit de Lyon, il lui reste les cent moulinages établis dans sa zone d'action, sur l'Ardèche et ses affluents ; ses filatures, ses tissages, établissements où travaillent près de 4,000 ouvrières. Les salaires sont assez peu élevés, de 1 fr. à 1 fr. 50 c. au plus, mais le travail n'y dépasse pas soixante heures par semaine. On donnait aux ouvrières la moitié du samedi pour rentrer dans leurs familles aider aux travaux de la ferme ou du ménage ; la loi actuelle sur le travail des femmes, en réduisant à dix heures fixes par jour la durée du travail, oblige à abandonner ce congé, aussi nulle part cette loi n'est-elle plus impopulaire ; elle semble inique à

des gens qui, par les travaux des champs ou de la magnanerie, sont habitués à des journées autrement longues et pénibles.

Chose curieuse, ce grand centre d'éducation des vers à soie n'est pas le lieu principal de production de la graine. Aubenas, à ce point de vue, est dépassé par la région de Sisteron ; mais le commerce de la graine est cependant considérable ; encore nombreux sont les établissements où se fait la sélection des papillonnes, où l'on examine au microscope les débris pilés de la mère pour voir si elle n'était pas atteinte de fibrine. Par ce procédé, dû à Pasteur, on est arrivé à supprimer en grande partie les insuccès.

Le ver à soie entretient donc la richesse de ce pays, richesse agricole et industrielle qui lui donne ce grand air de prospérité. Quand on monte sur le donjon d'Aubenas, on aperçoit un merveilleux bassin de culture : partout des mûriers dont la feuille est destinée aux chenilles, partout des usines qui traitent le cocon. Fonds de vallées, pentes de montagnes présentent le même aspect.

Ce caractère d'opulence et cette splendeur de la végétation frappent surtout lorsqu'on suit la belle route d'Aubenas à Vals d'où la vue est si étendue sur la vallée et le grand décor des monts. On laisse

Aubenas si fièrement étendue sur sa colline, autour de son vieux château, pour descendre dans une campagne verdoyante jusqu'à la Bégude, où l'Ardèche et la Volane confondent leurs claires et tumultueuses eaux. Et tout à coup nous changeons de monde. Il est bien question de cocons, de fibrine et d'heures de salaire! Partout des hôtels, des villas, des établissements de bains. Il n'y a qu'à creuser le sol pour faire jaillir des sources minérales. Sur les deux rives de l'Ardèche et de la Volane, ce ne sont que pavillons abritant des forages. Dame ! en dehors des sources principales, comme celles de la Société générale, il ne faut pas chercher ici la science de captage qui préside à la mise en bouteille à Vichy, Couzan ou Saint-Galmier[1]. La plupart des sources coulent avec discrétion, un seul homme suffit souvent à remplir les bouteilles, à les boucher et à les emballer. Sur cent vingt ou cent trente fontaines naturelles ou artificielles il en est peu qui aient un rôle médical ou commercial important. Mais le public méridional n'en a cure; il n'a guère de malades et vient à Vals voir la montagne et boire de l'eau gazeuse. Pour l'habitant

1. Voir à ce sujet les chapitres X, XI et XII, 7e série du *Voyage en France.*

des plaines du Gard et des Bouches-du-Rhône, cuites, sans ombre, sans eau, la vallée de la Volane avec son torrent grondeur, ses châtaigniers verts, la fraîcheur des pentes, est un peu la Suisse. Vals est devenue pour ces populations exubérantes quelque chose comme Dieppe ou Trouville pour le Parisien. Mais ici on s'enivre de cris et de chants. La rue principale de Vals est donc très animée, très gaie, très vivante.

Il ne faudrait pas conclure qu'on y vient uniquement pour se griser avec le gaz des sources jaillissant à chaque pas sous des coupoles ou des rocailles ; j'ai rencontré de nombreux et authentiques baigneurs, croisés un mois plus tôt sur le boulevard et venus ici guérir leur foie, leurs reins ou leur vessie en prenant à la buvette les eaux de la source Précieuse ou de la source Saint-Jean. Celles-là, la Précieuse surtout, ne sont pas seulement des eaux agréables au palais, elles ont aussi une clientèle qui se trouve fort bien de cette boisson minéralisée. A goûter cette eau pétillante, savoureuse et légère, on a quelque envie d'être malade pour rester au griffon, à l'ombre des grands arbres, en écoutant murmurer la Volane, tandis que, tout autour, la foule anxieuse attend l'heure où jailliront les sources intermittentes, grande curiosité de tout le pays.

De source en source on remonte la profonde vallée. A mesure qu'on avance, le nombre des sources diminue. En amont, Vals est une ville industrielle, où des moulins à soie très actifs dévident les cocons. Plus haut encore, jusque par delà le pittoresque village d'Antraigues qui possède aussi des eaux minérales, le torrent ne cesse de faire mouvoir les grandes roues des usines.

Le torrent est la joie de ce vallon profond et vert ; le bruit de ses eaux courant sur les rochers d'un blanc doré, qu'il a usés et polis, emplit la gorge, dominant le murmure confus de la foule. Même dans la colline, parmi les beaux bois de chênes verts, et plus haut sous les grands châtaigniers, le bruissement des cascatelles se perçoit encore.

Du sommet de ces bois et de ces châtaigneraies ombreuses, la vue est fort belle sur le large bassin d'Aubenas, sur la gorge de la Volane et, par delà ce défilé où l'Ardèche arrive impétueuse, sur les hautes cimes des Cévennes dont, au premier plan, se détache le volcan régulier appelé coupe de Jaujac. Entre les monts couverts de châtaigniers se creusent profondément, jusqu'au Tanargue, des vallées merveilleuses encore inexplorées. Elles deviendront un jour des centres de villégiature, mais, pour l'heure, Vals est presque au

bout du monde, son chemin de fer finit à une lieue d'ici à peine, dans le petit bassin houiller de Prades, dont les galeries s'ouvrent dans un des plus riants paysages du Midi, au milieu des châtaigniers géants. Bien humble exploitation, car la mine donne à peine 30,000 tonnes de charbon par année!

XIII

LE PRADEL ET LE TEIL

Un pèlerinage chez Olivier de Serres. — Villeneuve-de-Berg. — Le voyage d'Young. — En route pour le Pradel. — Le père de l'agriculture française. — Aps. — Le Teil. — Le pays de la chaux.

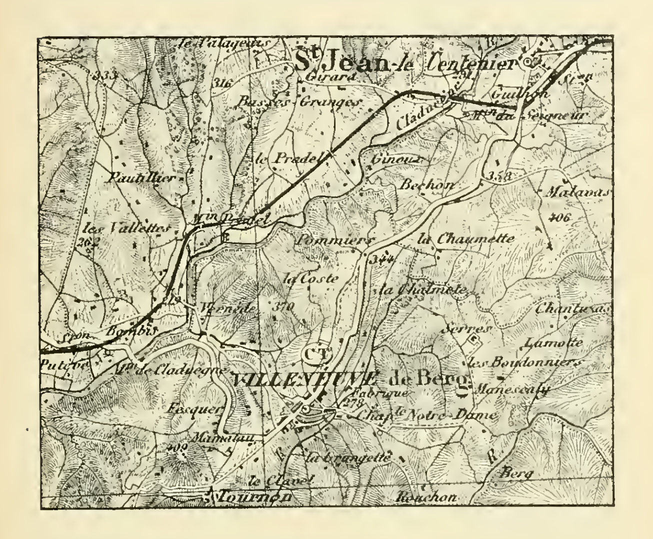
Le Teil, mai.

Depuis tant d'années que je parcours notre beau pays de France, m'émerveillant avec quelque naïveté peut-être de le voir si méconnu et si ignoré, admirant la force de travail de notre race, ses qualités d'endurance, ce qu'elle a su faire des sols les plus arides, je m'étais toujours promis d'accomplir un pèlerinage aux lieux maintenant oubliés d'où partit le grand mouvement de transformation agricole, arrivé de nos jours à son plein développement.

C'est pourquoi, malgré une pluie violente, une de ces pluies qui font en quelques heures gonfler et mugir les torrents du Vivarais, je me suis arrêté à Villeneuve-de-Berg pour visiter le do-

maine d'Olivier de Serres, le « père de l'agriculture française ».

Villeneuve est loin du chemin de fer, sur une de ces grises montagnes de l'Ardèche, semées



d'amandiers et d'oliviers. Lorsque la route a traversé le clair torrent de la Claduègne, elle monte, par de grands détours, sur les flancs d'un ravin profond parcouru par un maigre ruisselet souvent à sec ; mais la pluie tombe avec tant de violence, tant de ravines découpent les flancs de la colline, tant de filets d'une eau trouble descendent avec

bruit, que bientôt le fond du ravin est un torrent enragé. Et la pluie redouble, bruyante, semblant fumer sur la route où, lentement, monte la patache du « service de ville ».

Au delà d'un dernier détour, quelques maisons grises apparaissent ; nous voici dans une rue assez large, bordée de hautes et sévères maisons et coupée par d'autres voies dont la régularité surprendrait si l'on ne savait que Villeneuve-de-Berg est née d'un seul jet, comme Villefranche-sur-Saône et tant de *bastides* du Sud-Ouest. Les moines de Mazan, seigneurs du château de Berg, la créèrent en 1284 pour en faire, avec l'aide du roi, le siège de leur juridiction et le centre de l'autorité royale en Vivarais; jusqu'à la Révolution, la ville ne fit point politiquement partie du Languedoc.

De cette origine et de ce rôle, Villeneuve a gardé un aspect assez imposant ; elle ne ressemble guère aux villes voisines, mais sa prospérité a reçu un coup sensible par la suppression de ses privilèges et, de nos jours, par l'éloignement du chemin de fer. La cité s'est arrêtée dans son développement, elle est restée ce qu'elle fut il y a trois cents ans, au temps d'Olivier de Serres, le plus illustre de ses enfants.

Partout, dit-on, on trouve à Villeneuve-de-Berg le souvenir du grand agronome. Pour le

visiteur, cela peut-être est vrai, mais les indigènes s'en soucient médiocrement. La place des Halles possède un obélisque érigé en 1801 à la mémoire du collaborateur de Henri IV et de Sully dans leur reconstitution de la France épuisée par les guerres civiles ; sur une autre place est la statue d'Olivier de Serres. Hélas ! cette effigie est déshonorée, elle sert de cible aux gamins qui l'assaillent à coups de pierres ; entre les jambes de la statue un polisson a jeté une vieille lanterne. Cet abandon est navrant.

Dans la grande rue est la maison natale d'Olivier de Serres ; on la reconnaît à une statue de la Vierge placée à l'angle ; cette image naïve, aux vêtements curieusement fouillés, a une légende. Pendant les guerres de religion, l'auteur du *Théâtre d'agriculture*, fils d'un pasteur, vit son existence menacée par les catholiques ; pour éviter des violences, il dut faire placer la statue sur sa maison.

L'édifice est encore élégant, bien que l'on ait détruit les meneaux pour élargir les fenêtres et faire entrer plus abondamment l'air et la lumière.

Quelques maisons de Villeneuve ont conservé d'autres traces de ces époques où les architectes ne craignaient pas de donner un peu de caractère

aux édifices privés; mais en somme, malgré ses vieilles tours et ses débris de remparts, l'antique ville royale est plutôt morose.

L'église est sans intérêt et d'un parfait mauvais goût; le style jésuite y triomphe. Pour les artistes, certain groupe d'anges couronnant la Vierge suffirait à excuser la Réforme !

Mais Villeneuve rachète sa tristesse par sa situation. De la terrasse où s'élève la statue, on a une vue superbe sur la chaîne volcanique du Coiron dont les escarpements sont couronnés par le dôme puissant du vieux volcan. Comme un bastion avancé du massif, se projette la montagne régulière de Mirabel, avec son bourg en nid d'aigle et sa haute tour. Le paysage immédiat est plutôt étrange par ses collines mouvementées, ses cultures en terrasses, l'aspect farouche des villages.

Autour de Villeneuve, beaucoup de vignes et d'oliviers, surtout vers le mas de Serres, ancien fief dont le nom est celui de l'homme de génie qui a jeté tant de lustre sur ce petit pays.

Aujourd'hui on trouve assez singulière la venue de voyageurs qui veulent vivre un instant où vécut jadis un des hommes qui firent le plus pour la prospérité de la patrie. Il y a cent ans, c'était bien pis. Arthur Young, dans son *Voyage en France,* raconte avec plus d'humour que d'humeur la ré-

ception dont il fut l'objet en août 1789, lorsqu'il vint visiter le Pradel, maison des champs d'Olivier de Serres.

La milice bourgeoise le traqua, on trouva ses papiers insuffisants, finalement on le proclama suspect, « ne pouvant concevoir qu'un fermier de la province anglaise de Suffolk vînt voyager dans le Vivarais. Avait-on jamais entendu parler de voyages entrepris par intérêt pour l'agriculture ! »

Et l'agronome anglais dut envoyer ses papiers à l'hôtel de ville pour y être examinés pendant qu'un factionnaire était placé à sa porte. Par deux fois on envoya s'assurer de ses occupations ; enfin, un soldat vint le chercher et le conduisit à la mairie où le conseil était assemblé : « On me posa de nombreuses questions, dit Young, et j'entendis quelquefois s'étonner qu'un fermier anglais voyageât si loin pour observer l'agriculture, mais d'une manière convenable et bienveillante, quoique ce voyage parût aussi nouveau que celui de ce philosophe ancien qui faisait le tour du monde monté sur une vache et se nourrissant de son lait. »

Cependant, tout finit bien et Young, au lieu d'être pendu, se vit l'objet de politesses ; il demanda où était le Pradel, on le lui montra de la fenêtre de l'hôtel de ville. Parmi les personnes

présentes, se trouvait heureusement M. de Boissière, avocat général à Grenoble, qui avait traduit Sterne. Ce galant homme invita Young chez lui et, voyant combien il était passionné pour Olivier de Serres, lui proposa de le conduire au Pradel. Le récit de cette visite est un document précieux pour l'histoire économique de la région du Rhône :

Je contemplais la demeure de l'illustre père de l'agriculture française, de l'un des plus grands écrivains sur cette matière qui eussent alors paru dans le monde, avec cette vénération que ceux-là sentent seuls qui se sont adonnés à quelques recherches particulières et dont ils savourent en de tels moments les plus exquises jouissances.

Je veux ici rendre honneur à sa mémoire, deux cents ans après ses efforts. C'était un excellent cultivateur et un excellent patriote, et Henri IV ne l'eût pas choisi comme l'agent principal de son grand projet de l'introduction de la culture des mûriers en France, sans sa renommée considérable, renommée gagnée à juste titre, puisque la postérité l'a confirmée. Il y a trop longtemps qu'il est mort pour se faire une idée précise de ce que devait être la ferme. La plus grande partie se trouve sur un sol calcaire. Il y a, près du château, un grand bois de chênes, beaucoup de vignes et des mûriers en abondance, dont quelques-uns sont assez vieux pour avoir été plantés par la main vénérable de l'homme de génie qui a rendu ce sol classique.

Le domaine du Pradel, dont le revenu est d'environ 5,000 livres (218 livres sterling 15 shillings), appartient à présent au marquis de Mirabal, qui le tient de sa femme descendante de de Serres. J'espère qu'on l'a exempté de taxe à tout jamais; eelui qui, dans ses écrits, a posé les fondements de l'amélioration d'un royaume, devrait obtenir de la postérité quelques marques de la gratitude de ses concitoyens.

Quand on montra, eomme on me l'a montrée, la ferme de de Serres à l'évêque aetuel de Sisteron, il remarqua que la nation devrait élever une statue à la mémoire de ce grand génie: le sentiment ne manque pas de mérite quoiqu'il ne dépasse pas en banalité l'offre d'une prise de tabae; mais si cet évêque a en mains une ferme bien cultivée, il lui fait honneur.

Le temps s'est éclairci, la pluie, si violente tout à l'heure encore, ne tombe plus que par ondées. Je puis donc gagner le Pradel. La maison d'Olivier de Serres est loin dans la campagne, sur l'autre versant de la Claduègne. Je n'ai pour la rejoindre qu'un chemin rocailleux dévalant au fond d'un joli vallon où les noyers, les mûriers, les oliviers et les cerisiers s'étagent, vigoureux. On traverse la rivière au Vernède pour prendre un chemin transformé en marais par la pluie.

Les descendants d'Olivier de Serres en sont restés aux routes primitives du siècle où vivait le bon seigneur du Pradel. Un moment j'ai cru que

je ne sortirais pas des fondrières. Enfin, au delà d'un bois de chênes, le Pradel m'est apparu. C'est une vaste construction assise face à Saint-Jean-le-Centenier, au-dessus d'une terrasse naturelle et bordée de ce côté par une galerie. Vers le nord, la façade, peinte dans le goût italien, est ornée d'une tourelle d'angle. C'est bien la maison noble, plus ferme que manoir, rêvée pour le grand homme. Ses successeurs ont placé une chapelle devant le château; elle est ombragée de vieux chênes; dans les prairies sourdent de belles eaux.

Prés, bois, champs, ruisseaux ont évidemment été aménagés par Olivier de Serres; l'ensemble, d'un effet heureux, fait mieux concevoir ce doux et lucide génie à qui l'on doit le *Théâtre d'agriculture.* La nature explique l'homme, on comprend pourquoi Henri IV raffolait du livre du seigneur du Pradel, dont chaque jour il se faisait lire des passages pendant une demi-heure.

Mais combien peu les efforts d'Olivier de Serres ont été poursuivis dans ce pays! Quelles maigres moissons dans ce sol qu'il féconda! Les blés, pleins de glaïeuls et de bleuets, semblent un contresens, ici, près de ce toit qui abrita les pensées du premier agronome français. Nul n'est prophète en son pays: le seigneur du Pradel le fut moins qu'un autre. Déjà Arthur Young l'avait remarqué:

quand, après avoir donné des conseils à ses hôtes de Villeneuve-de-Berg, il leur remit des graines d'un navet cultivé en Angleterre et renommé pour son produit à l'arpent; il avouait qu'on écouterait plutôt l'intendant hostile à tous ces progrès. De fait, il y a loin encore des champs entourant le Pradel aux cultures du comté de Suffolk!

Cependant, de ce calme pays, maintenant traversé par le chemin de fer, mais jadis éloigné, est parti le grand mouvement de rénovation agricole. Henri IV et Sully disparus, on a oublié un peu les leçons du *Père de l'agriculture française*, mais la semence n'était pas perdue : elle a germé plus tard; la récolte s'annonce maintenant abondante.

Du Pradel à Saint-Jean-le-Centenier il n'y a pas de chemins, c'est une piste fangeuse où l'orage a rempli tous les creux, en formant de perfides fondrières. Combien paraît éloigné le chemin de Mirabel à Saint-Jean, qui franchit la Claduègne et permet d'atteindre le noir village de lave et de basalte si pittoresquement étalé au pied du Coiron! Au moment où je vais arriver, j'ai l'ennui de voir filer devant moi le train du Teil. Il faudrait attendre jusqu'à la nuit noire pour repartir. N'ayant rien à visiter à Saint-Jean,

je me suis décidé à gagner pédestrement Aps, malgré les fatigues de cette journée de pluie. La course est longue, mais la route, longeant sans cesse l'Escoutay, est excellente.

Aps est un gros bourg, plus intéressant par ses ruines féodales et ses roches basaltiques que par les débris de sa splendeur romaine. De la capitale des *Helvii,* il reste les débris d'un cirque et, çà et là, encastrés dans les murailles, des vestiges de sculptures et de pierres taillées. Viviers hérita du rang de capitale et de l'évêché d'Albe ; Aps n'est pas même le chef-lieu du canton.

D'Aps à Viviers on continue à suivre l'Escoutay, coulant dans un large lit semé de débris volcaniques au fond d'une gorge profonde. Une demi-lieue avant d'atteindre la vallée du Rhône, le paysage s'élargit, en vue de Châteauneuf-du-Rhône et des collines de Donzère.

J'ai couché à Viviers et ce matin, au point du jour, suis parti pour le Teil, me proposant de visiter les vastes établissements où se prépare la chaux hydraulique qui a doté le bassin de la Méditerranée de tant de travaux superbes : digues, jetées, quais et phares. Le monde entier est d'ailleurs tributaire du Teil ; partout où l'on veut exécuter des travaux résistant à la mer et aux siècles,

on a recours à ces chaux qui ont pris leur nom de la petite ville ardéchoise.

L'exploitation n'est pas au Teil même. La ville est au pied de monts éruptifs, le gisement calcaire est plus au sud, entre le Teil et Viviers, au lieu dit Lafarge, bordant le Rhône dont il est séparé par la route. Après le beau parc du château de Lafarge, on atteint le hameau poudreux, sur lequel la poussière de la chaux s'est fixée, mettant à tous les objets la même teinte blanche. Les murs, les maisons, les arbres, les toits immenses des usines, les wagons du chemin de fer, les bateaux amarrés au quai sont uniformément blancs, mais des flots de fumée noire s'échappent des hautes cheminées, et la montagne, entaillée par les explosions des mines, se présente sous la forme d'une falaise puissante, aux assises d'un blanc fauve, longue de 850 mètres, haute de 95.

Toute cette partie de la rive du Vivarais, depuis Saint-Péray, en face de Valence, est une chaîne de collines calcaires souvent bouleversées par les monts éruptifs, comme à Rochemaure. Sur plusieurs points, même sur la rive drômoise, on exploite ces roches blanches, mais la pierre atteint ses plus grandes qualités à Lafarge.

La fabrication de la chaux hydraulique est une

industrie d'origine récente ; elle procède de la belle découverte de Vicat dont j'ai parlé à propos des ciments de Grenoble[1]. Jusqu'en 1830 on se bornait à exploiter la pierre pour les besoins locaux. Au siècle dernier, la montagne entière était cédée moyennant le tribut féodal annuel d'un verre de vin blanc et d'une hure de sanglier. En 1830, le fermier des fours à chaux payait seulement 300 fr. de redevance au propriétaire, M. Pavin de Lafarge. Cependant, les produits de Lafarge étaient connus, on les avait employés au moyen âge pour le fameux pont Saint-Esprit, les châteaux féodaux voisins, encore debout, dont la maçonnerie est devenue un monolithe, ont été construits avec cette chaux. En 1830, M. de Lafarge agrandit les fours, les exploita lui-même et, grâce au Rhône, s'ouvrit des débouchés à Lyon et vers la mer. Les quais et les ponts de Lyon, le môle de Cannes révélèrent les excellentes qualités du béton du Teil pour les travaux hydrauliques. Les ports de Toulon, de Marseille, de Cette, de Port-Vendres prouvèrent que le produit nouveau était l'égal des pouzzolanes que l'on se procurait à grands frais à l'étranger. Les chemins de fer don-

---

1. Voir la 9e série du *Voyage en France*, pages 99 et suivantes.

nèrent un essor plus considérable encore à l'industrie de la chaux hydraulique ; non seulement ils permirent de faire pénétrer partout ce produit, mais encore ils en utilisèrent d'immenses quantités pour leurs propres travaux.

Au début la chaux s'expédiait en pierre, telle qu'elle sortait des fours, la perte était considérable, surtout pour les expéditions à grande distance. Un des ingénieurs de l'usine, M. de Villeneuve, eut l'idée d'étendre la chaux aussitôt après la cuisson, de la tamiser et de l'envoyer en sac, sous forme de poudre comme le plâtre et le ciment ; par ce procédé on évitait de mêler au mortier certaines parties de chaux, très dure, lente à se gonfler et produisant, par ce gonflement tardif, des fentes et des boursouflures dans les maçonneries. Ces matières, appelées *grappiers* par les ouvriers et que l'on prenait pour des *incuits,* étaient décortiquées pour en tirer la chaux qui les enveloppait et le noyau était jeté au Rhône, il formait sur le rivage des conglomérats si résistants que les ouvriers venaient les chercher pour s'en servir comme pierre à construire. Ce fait attira l'attention des usiniers ; après analyse, ils reconnurent dans les grappiers un ciment à prise très lente, d'excellente qualité, propre surtout à la fabrication des dallages et carrelages mosaïques, des tuyaux, des pierres fac-

tices, etc. On construisit une usine spéciale pour préparer le ciment de grappier ; elle fournit aujourd'hui plus de 36,000 tonnes par an.

D'autres usines s'étaient créées au Teil, à Meysse et à Cruas pour exploiter le banc calcaire ; elles ont été acquises par le Teil ; aujourd'hui, une seule direction groupe les divers établissements. Le chiffre total de la production de la pierre dépasse 300,000 mètres cubes, pesant 1,200 kilogr. l'un et donnant 800 kilogr. de chaux par tonne, soit environ 300,000 tonnes de chaux et ciment.

L'abatage de la roche est une des grandes curiosités industrielles de notre pays : on ne tire pas la pierre de la carrière au fur et à mesure des besoins, à Lafarge, on procède par explosion de mines énormes, renfermant 7,000, 8,000, jusqu'à 10,000 kilogr. de poudre. Grâce aux mesures prises, on obtient, sans projection de pierrailles, l'ablation d'une paroi immense ; une de ces mines chargée de 7,000 kilogr. de poudre a renversé 150,000 mètres cubes de rocher. La pierre ainsi descendue est ensuite débitée au moyen de petites mines et de cassage permettant d'assurer chaque jour aux fours de 700 à 900 mètres cubes de calcaire. 350 ouvriers sont employés à ce travail.

Les fours sont de massives et formidables constructions. Lafarge seul en possède 47, renfermant chacun 75 à 80 mètres cubes ; dans ces fours à feu continu, la pierre séjourne trois jours. La pierre et le charbon sont disposés par couches alternatives. La chaleur énorme de ces foyers est telle, que la pierre fraîchement extraite, renfermant encore de l'humidité, est souvent projetée par de petites explosions : il a fallu isoler les fours de la route.

La chaux descend dans des wagonnets en fer qui la conduisent aux salles d'extinction, où elle refroidit. On l'asperge ensuite avec de l'eau au moyen de pommes d'arrosoirs ; elle reste huit à quinze jours en tas et se réduit elle-même en poudre. Il faut alors la bluter et la mettre dans des sacs de toile renfermant chacun 50 kilogr. ; un appareil automatique permet d'emplir rapidement les sacs. Pendant l'été, quand le travail est très actif, on livre au chemin de fer ou aux bateaux du Rhône de 15,000 à 16,000 sacs par jour. Le port de Lafarge est le second du Rhône pour le tonnage, il vient immédiatement après Lyon. Son mouvement a atteint 133,821 tonnes en 1892.

Ces diverses parties de la fabrication emploient un personnel considérable. A Lafarge il y a 800

hommes et 100 femmes, le Teil occupe 340 hommes et 46 femmes, Cruas a 195 hommes. Le personnel est également fort nombreux à Meysse. En été la durée du travail est de 10 heures, de 8 seulement en hiver.

Les salaires varient selon le travail. Les hommes employés à la fabrication de la chaux obtiennent en été 5 fr. ou 4 fr. 50 c. par jour, les mineurs 4 fr. 20 c., les abatteurs 3 fr. 50 c., les carriers 3 fr. 90 c., les allumeurs de fours 3 fr. 10 c., les chaufourniers 3 fr. 50 c.; à l'extraction de la chaux 3 fr. 20 c., les bluteurs et emballeurs 4 fr. 45 c.; le personnel de la sacherie (sacs) 2 fr. 75 c., les manœuvres 2 fr. 50 c. Enfin les femmes qui réparent les sacs gagnent 1 fr. par jour.

Les ouvriers sont tous du pays, Drôme ou Ardèche; la plupart sont de petits propriétaires qui laissent leur femme cultiver le champ familial avec l'aide d'un enfant. Au moment du grand travail agricole, pour l'élevage des vers à soie, la vendange ou la moisson, les ouvriers rentrent chez eux et la production des usines s'en ressent; pour y remédier on augmente l'abatage des pierres en hiver, afin de pouvoir alimenter les fours au moment où la main-d'œuvre se fait rare.

Le travail est assez pénible, non seulement à la carrière, mais encore dans les ateliers où l'on

respire sans cesse la poussière calcique ; en été, alors que ces poussières s'élèvent plus facilement, les ouvriers doivent mettre un mouchoir mouillé sur la bouche. Enfin, près des fours, le dégagement d'acide carbonique est assez fatigant.

Outre les ouvriers venus chaque jour des centres voisins : Viviers, le Teil et Châteauneuf-du-Rhône, une autre partie, le tiers environ, est logée à l'usine ; les ménages sont dans une cité ouvrière bordant le Rhône d'un côté, des jardins de l'autre. Chaque famille possède un jardin de 125 mètres carrés. En outre, des jeux de boule sont organisés sur la promenade. Un cercle, une fanfare ont été créés par l'administration ; celle-ci a doté le hameau d'une chapelle.

Pour les ouvriers célibataires, on a créé des dortoirs où l'on fournit le lit moyennant 5 centimes par jour ; si l'on veut une cabine au lieu de la salle commune, on paie 10 centimes. Une cantine fournit des portions abondantes à des prix fort modérés. La soupe vaut 10 centimes, la viande 25 centimes, les légumes 10 centimes, le vin 35 centimes le litre, le café 5 centimes la tasse, 10 centimes avec le cognac. L'employé qui m'a fait visiter les usines m'a conduit au réfectoire au moment de la distribution. On demandait de préférence de la soupe, des œufs et du maca-

roni. Les portions étaient livrées dans des gamelles et des assiettes en fer. La dépense mensuelle pour la nourriture est d'environ 35 fr. Outre ce personnel fixe de *cheminots*, la cantine est ouverte aux ouvriers du pays habitant trop loin de l'usine pour rentrer chez eux au repas de midi. Près de 200 ouvriers viennent chaque jour au réfectoire ; curieux spectacle, ces longues tables bordées d'hommes blanchis par la chaux et n'ayant de sombre que les yeux étrangement cernés par la poussière !

L'éloignement de l'usine a nécessité la création d'une société coopérative de boulangerie et épicerie ; cette société, une caisse de secours et une caisse d'épargne complètent les œuvres d'assistance des usines de Lafarge. Les autres établissements de la Société ont été dotés d'une organisation analogue.

Certes, les usines du Teil sont fort intéressantes et j'ai éprouvé un vif plaisir à parcourir ce grand foyer de travail, mais on a hâte d'échapper à cette subtile poussière. Aussi ai-je retrouvé avec joie la campagne tranquille et les jardins des abords du Teil. Et c'est un étrange contraste avec la région de la chaux que les rues sombres, noires, à demi ruinées du vieux Teil escaladant la mon-

tagne où sont les débris d'une ville primitive que remplace le nouveau bourg, actif, vivant par le transit de sa gare où se détache la ligne d'Alais, où descendent les voyageurs de la rive droite se rendant à Montélimar.

XIV

EN TRICASTIN[1]

Le défilé de Donzère. — Pierrelatte. — Une ville déchue : Saint-Paul-Trois-Châteaux. — Villages féodaux : Clansayes, Montségur et Chamaret. — Les truffières. — Grignan et son château.

Nyons, avril 1896.

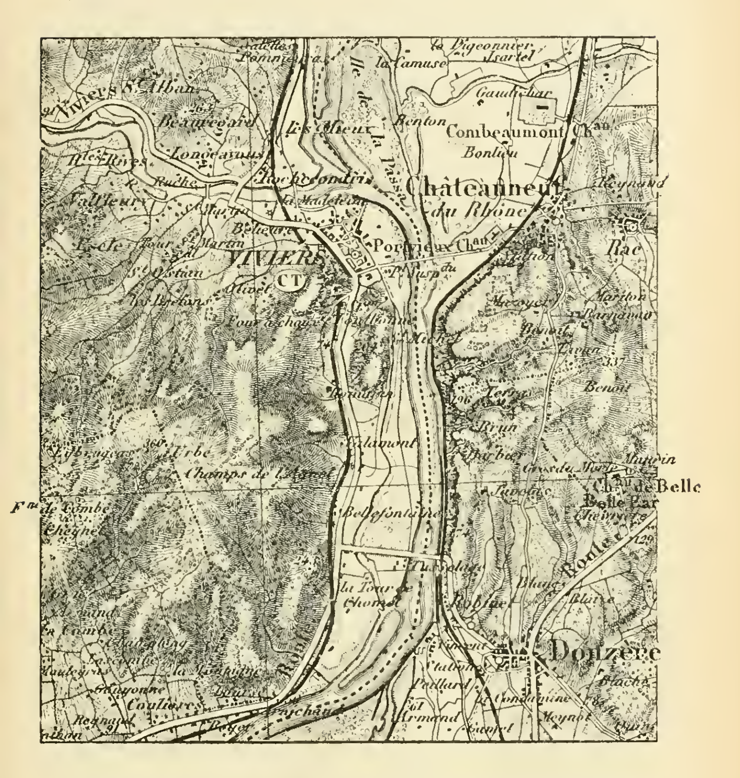
Ma course dans les montagnes de Lans[2] et des dépêches reçues de la Mure, m'ont démontré que ce serait folie de chercher à visiter en ce moment le Dévoluy, le Valgodemard et le Champsaur ; ces hautes vallées sont enfouies sous la neige, la bourrasque continue[3]. Au lieu de remonter vers Grenoble, je suis donc venu chercher au pays des oliviers un peu de soleil et de chaleur. Le soleil ne manque pas, à Nyons où j'écris, l'air est tiède, et doux, et parfumé, mais j'ai payé ce repos par

1. Les excursions faisant l'objet de ce chapitre et des deux chapitres suivants ont été faites avant les autres voyages racontés dans ce volume.

2. 9e série du *Voyage en France*, chap. XX.

3. Ces régions sont décrites dans la 10e série.

treize heures de mistral « héroïquement » supporté sur l'impériale des diligences. Ceux qui ont



éprouvé les morsures de ce vent ne trouveront pas l'adverbe trop excessif.

J'étais venu coucher à Montélimar et, ce matin,

avant cinq heures, le chemin de fer me conduisait à Pierrelatte. Le jour venait à peine, le mistral, calmé pendant la nuit, se réveillait, secouant les pêchers en fleurs dans les vignes qui conquièrent peu à peu la plaine entre le Roubion et la Réaille. Les hauteurs de Châteauneuf-du-Rhône, si grises avec leurs roches, leurs vieux châteaux, leurs remparts en ruines, faisaient obstacle au vent et l'obligeaient à s'engouffrer dans la gorge étroite de Viviers, où le fleuve coule étroit et rapide entre ses digues. Sur le courant, descendant aussi vers le sud, le mistral n'avait point de prise, mais sur les « lônes » et les bras morts il soulevait des vagues blanches. Ce défilé âpre, mais grandiose, où le fleuve, saigné par le canal de Pierrelatte qui le côtoie, file avec la rapidité d'une flèche[1], est comme une porte ouverte sur la Provence. Les collines et les montagnes s'écartent tout à coup, on découvre d'immenses horizons vers des coteaux et des monts d'un aspect nouveau. Le sol est plus brûlé, l'air plus transparent. On devine une région différente de celle jusqu'alors parcourue. La vue de Donzère est pour beaucoup dans cette impression. Cette bourgade grise, ceinte de remparts ruinés, dominée par un château aux

---

1. Pour le défilé de Donzère, voir 8e série, page 275.

tours croulantes, aux toits plats entourant un campanile surmontant un clocher carré, tout cela comme calciné frappe le voyageur descendu du Nord ; il y a bien des coins semblables sur les bords de la Drôme et du Roubion, mais le passant les ignore, Donzère est pour lui la révélation du Midi.

Les trappistes d'Aiguebelle ont choisi cette ville pour y construire une succursale de leur grande usine. Ces immenses bâtiments de pierre fauve, surmontés d'une haute cheminée de brique, couverts en tuiles d'un rouge vif, mais qui, sous l'ardent soleil, ne tarderont pas à prendre la teinte fanée des autres édifices, sembleraient fort étranges à l'abbé de Rancé, si l'austère réformateur de la Trappe revenait en ce monde. Au fond, se détachant sur le ciel rougi par l'aurore, se dresse, superbe dans son isolement, une haute montagne, blanche à la cime. Ce doit être le Ventoux.

La plaine s'est élargie, maigre et caillouteuse, malgré le canal qui lui apporte la fertilité ; de petites montagnes pures de lignes la bordent au loin à l'orient. Sur un de leurs éperons le village de la Garde-Adhémar est fièrement campé ; ses églises et sa tour ruinées, un beau clocher roman, donnent à ce paysage un grand caractère. Ce fut une des places fortes des Adhémar de Monteil

dont était issu le comte de Grignan, gendre de Mme de Sévigné. Ces puissants barons dauphinois ont donné leur nom à Montélimar — contraction de Monteil-Adhémar. Dans cette partie de la province, aux confins du Vivarais et du Comtat, c'est-à-dire exposée jadis aux luttes civiles, tous les villages ont ce type militaire ; bien peu le possèdent au même degré.

Ces bourgs féodaux ont beaucoup perdu avec l'ère de paix intérieure dans laquelle nous vivons ; ils ont vu la plus grande partie de leur population descendre dans les vallées et les plaines, au croisement des routes, près des stations de chemin de fer, où sont nées ou se sont accrues les villes.

Pierrelatte, la petite capitale de ce coin de la Drôme, n'a guère participé à cet accroissement, elle a plutôt perdu depuis le commencement du siècle ; il faut l'attribuer sans doute aux maladies du mûrier et de la vigne qui ont causé tant de désastres et à la dépréciation des huiles de colza dont elle faisait un grand commerce. Cependant sa situation est excellente, à proximité de la ville ardéchoise de Bourg-Saint-Andéol, à l'issue de plusieurs vallées drômoises. Le chemin de fer l'a dotée d'une gare desservant jusqu'à Nyons de nombreuses et industrieuses villes et bourgades.

Bientôt une ligne ferrée remplacera les omnibus et ouvrira aux touristes d'intéressantes contrées.

Pierrelatte s'affirme nettement méridionale par une de ces admirables avenues de platanes qui sont l'orgueil du Midi. Légèrement inclinés par le souffle fréquent du mistral, ces beaux arbres aux troncs droits et lisses, à la ramure puissante forment un berceau couvrant une chaussée unie comme un miroir. A l'extrémité de l'avenue d'autres platanes ombragent une place triangulaire ornée d'un élégant monument surmonté du buste du tribun Madier de Montjau. A côté, une bizarre réduction de tour féodale crénelée a été élevée pour servir de bureau au poids public. Çà et là des canaux dérivés du grand canal d'irrigation amènent l'eau dans les jardins. La ville, pavée de cailloux étêtés, est composée de maisons grises. De vieilles halles en charpente, soutenues par des piliers de pierre, ceintes, à l'intérieur, d'un mur bas, bordé de bancs, donnent pendant la chaleur un précieux abri aux marchands et aux acheteurs. L'église, dans le genre italien, est banale ; mais, près d'elle, quatre beaux platanes sur une placette, une vieille porte, un beffroi, composent un charmant coin de petite ville.

La grande curiosité de Pierrelatte est le rocher qui lui a donné son nom. Dans cette immense

plaine, caillouteuse et plate où rien n'arrête le regard, cette masse calcaire se dresse, haute et mince, d'où son nom de *Petra lata*. Par sa disposition c'est un véritable écran contre le mistral, aussi un centre de population est-il né en ce lieu, alors que les collines ou la rive du Rhône semblaient mieux se prêter à l'assiette d'une ville. Un château et des murailles le couvrirent, le transformant en forteresse. De nos jours les carriers s'en sont emparés ; si les habitants n'y prennent garde, la haute roche isolée finira par être rasée et rien ne préservera désormais la petite cité de l'âpre vent du nord.

Voici l'heure du départ de la voiture de Valréas, par laquelle je vais traverser le Tricastin. D'ordinaire elle emporte peu de voyageurs, mais c'est aujourd'hui Pâques et il y a affluence. La petite diligence est remplie ; le coupé et le siège du cocher sont envahis ; au-dessus, on entasse ballots sur ballots et nous devons encore nous jucher, moi cinquième, sur le branlant échafaudage. Ajoutez que le mistral s'accroît à mesure que le soleil monte à l'horizon et vous jugerez de l'agrément de cette situation. Enfin le départ a lieu. On traverse le chemin de fer et l'on s'engage dans la plaine jadis aride, transformée au-

jourd'hui par les irrigations ; la luzerne est superbe, si les blés assez clairsemés indiquent des procédés agricoles peu avancés. Au fond, surgissant au-dessus des petites collines basses du Tricastin, se dresse fièrement la montagne de la Lance.

Après avoir traversé le canal d'arrosage, on passe au milieu de vastes champs pierreux, en partie plantés d'amandiers ; ce sont de vieux arbres aux troncs noirs et ridés, déjà couverts de feuilles, des groupes de beaux chênes verts s'élèvent çà et là ; sur le rideau qu'ils forment s'enlèvent vigoureusement les fleurs roses des pêchers ; plus loin les mûriers commencent à bourgeonner[1]. Un petit chemin de fer à voie étroite parcourt la plaine ; il va jusqu'au pied des collines de Saint-Paul-Trois-Châteaux, où des funiculaires lui apportent les énormes blocs de pierre de taille extraits des puissantes carrières qui fournissent de si beaux matériaux aux villes de la vallée du Rhône[2].

La route pénètre dans un étroit vallon, très vert, grâce aux irrigations ; à l'abri du mistral

---

1. Le canton de Pierrelatte a vendu en 1890 pour 50,000 fr. de cocons et 235,000 fr. de graines de vers à soie.

2. Les carrières produisent en moyenne pour 300,000 fr. de pierre.

croissent de vigoureux oliviers. Les collines s'écartent, formant un joli bassin au milieu duquel apparaît une ville. Sur l'une des hauteurs, un rocher escarpé porte une chapelle, ailleurs les carrières ont formé des falaises régulières. Ce site sévère est celui d'une des plus antiques cités du Midi, l'*Augusta Tricastinorum* des Romains ; elle possédait jadis trois portes fortifiées ou, selon d'autres, trois tours, d'où son surnom de *Tricastrum,* trois châteaux, auquel on ajouta plus tard le nom du premier évêque : Saint-Paul. Cette grise et triste bourgade fut, en effet, jusqu'à la Révolution, une cité épiscopale ; c'est maintenant un pauvre chef-lieu de canton peuplé de moins de 2,500 âmes. Les murailles qui la ceignaient jadis, dues en grande partie aux Romains, sont debout sur bien des points, mais presque partout des maisons ont remplacé le rempart ; sur les fossés comblés un large boulevard s'est établi, bordé de maisons blanches. Lorsqu'on a pénétré sous la porte donnant accès dans Saint-Paul, on se trouve en d'étroites rues, pavées de cailloux.

Pendant que la voiture décharge ses colis, je puis traverser la ville. Rien n'attire l'attention, tout semble mort, le seul bruit est celui des fontaines pleurant dans les bassins. L'église qui fut la cathédrale est de dimensions modestes, mais

elle n'en est pas moins précieuse pour l'histoire de l'art dans le Midi. L'architecte s'est inspiré des débris romains, nombreux encore de son temps. Ceux qui ont de vagues notions d'archéologie, pourraient se croire en présence d'un édifice antique restauré au moyen âge. Çà et là, par les carrefours, des débris de murs en grand appareil sont les restes de la ville romaine. Les fouilles sont naturellement rares dans cette cité morte, où l'on ne construit pas de nouveaux édifices; celles qui ont été exécutées ont permis de deviner des richesses d'art sous le sol; les caves de beaucoup de maisons montrent encore des restes de mosaïque.

Je retrouve la voiture à l'autre extrémité de la ville, au pied de la colline de Saint-Just, où le travail des carrières a mis au jour des terres d'un rouge sanglant. Et aussitôt voici une campagne très provençale, par ses mamelons rocheux, ses cyprès, ses oliviers. Sur une des hauteurs, fièrement projetée, le village de Clansayes a des allures de forteresse antique avec son vieux château, sa tour surmontée d'une statue, ses maisons chaudement colorées par le soleil. Tout ce paysage offre des lignes sobres, pures et classiques. Au fond, blanc de neige, isolé, trônant dans toute sa gloire, apparaît le mont Ventoux, dominant de bien haut

la ligne dentelée des montagnes de Nyons. Désormais on a presque toujours la superbe montagne pour fond de tableau.

Le paysage immédiat se fait terne. Le sol, recélant de riches gisements de phosphates [1], est maigre, pierreux, couvert de jeunes chênes verts et de chênes blancs plantés en ligne. Ce n'est point un essai de reboisement, mais bien une culture. Ces plantations sont des truffières. Le chêne vert semble ici dans son habitat; il forme de superbes bosquets où l'on récolte des truffes succulentes. Le chêne blanc en donne davantage, de plus volumineuses aussi, mais leur arome est moins grand. Le chêne truffier permet donc de mettre en valeur ces maigres terrains de transport, où il serait difficile d'obtenir d'autres produits, depuis que la vigne est ravagée par le phylloxéra. A travers ces plaines à demi sauvages, des lits de torrents sans eau tracent des sillons, le chemin de fer dont nous côtoyons les travaux a ses tranchées creusées dans des bancs de calcaire fissuré se délitant à l'air. Dans ce pays déshérité, le mistral souffle avec une violence inouïe; il fait ballotter la voiture courant rapidement sur la route

1. Les carrières de Clansayes ont donné pour 70,000 fr. de phosphate en 1890.

complètement déblayée de sa poussière. Et cependant la lumière est si pure que les moindres détails ont de la beauté. Ainsi, superbe, vu de loin, le rocher sur lequel se dressent les ruines du château et de la ville de Montségur, pans de murailles tombés d'un bloc, ruines grises, trouées, effritées par le vent ; ce rocher paraît sordide, lorsqu'on en approche de près. L'antique forteresse est abandonnée, ses maisons sont vides, seuls deux ou trois habitants y restent encore. La population est descendue dans la plaine, où elle a bâti, à la croisée des chemins, un bourg neuf, appelé *la Bourgade.*

Au delà de Montségur, la plaine s'élargit et devient fertile. Elle étend jusqu'aux montagnes lointaines ses champs cultivés, ses vignes, ses amandiers, ses lignes de chênes. La culture se développe encore. Le mûrier étant détruit en grande partie, la vigne ayant péri, les céréales étant de médiocre rapport, on commence à faire un peu de betterave qui trouve son emploi dans les sucreries créées aux environs d'Orange. La cherté des transports enraie le développement de cette culture, il faut conduire les racines à grands frais à la gare de Bollène ; le chemin de fer aura pour effet de développer cette intéressante tentative.

Pendant que je me fais donner ces détails par un agriculteur de Montségur qui vient à Valréas, et s'est assis à côté de moi, nous voyons grandir un édifice singulier dressé sur un mamelon, le donjon de Chamaret ; nous l'atteignons après avoir traversé une zone de terres pauvres couvertes de chênes verts superbes. C'est une tour carrée, qui semble taillée en biseau. Au-dessus, tout neuf, est un campanile ; la cloche, mise en branle par de vigoureux sonneurs, rappelle que c'est aujourd'hui Pâques.

Le donjon est assis sur un banc de mollasse dans lequel on a creusé un fossé de défense. La base du monument est d'origine romane ; on ne peut guère juger de ses proportions tant on a modifié les abords. De la terrasse qui l'entoure et sur laquelle le mistral fait rage, la vue est fort étendue sur la plaine de Valréas, mais l'attention est surtout attirée par la masse majestueuse du château de Grignan.

Le village de Chamaret eut quelque importance jadis ; l'église offre de jolis détails : une gargouille, un cadran solaire, une fenêtre-meurtrière dont l'arceau est sculpté en forme de coquille de Saint-Jacques. A côté une maison est ornée de corbeaux.

Au delà du bourg, on retrouve les coteaux pierreux, toujours revêtus de chênes ; ces arbres for-

ment même une véritable forêt sur de lointaines collines. Çà et là, on a tenté de reconquérir le sol par la vigne : de beaux vignobles bien entretenus se montrent sur la route. Mais les planteurs ont une médiocre confiance dans le résultat, entre chaque rangée de ceps ils ont placé une ligne de chênes verts ; si la vigne finit par être détruite, les chênaies donneront en truffes un rendement assuré.

Dans cette campagne singulière apparaît et grandit à chaque tour de roue le château de Grignan, vraiment grandiose, grâce aux remparts formant terrasse qui soutiennent les jardins et les ruines.

J'avais formé le projet de déjeuner à Grignan, puis de gagner à pied Valréas, afin de pouvoir visiter le château ; hélas ! il n'est pas ouvert aujourd'hui aux étrangers et je n'ai pas songé à demander une autorisation spéciale. Je devrais donc me borner à une visite extérieure. Ce serait la payer cher que gagner Valréas en plein midi, par ce mistral soufflant en tempête ! Je profite seulement du quart d'heure d'arrêt de la voiture pour parcourir la ville. Elle est simple et tranquille, mais a conservé bien des vestiges de l'époque où les Adhémar de Monteil avaient fait du

château un des plus superbes du Midi. Un beffroi crénelé donne beaucoup de couleur à l'entrée de Grignan, de nombreuses maisons gothiques ont un caractère monumental assez rare dans ces contrées. Devant l'hôtel de ville se dresse la statue de Mme de Sévigné. La grande épistolière mérite cet hommage local, car elle a fait la célébrité de Grignan ; elle y vécut longtemps près de sa famille, elle y mourut le 18 avril 1696, il y a juste 200 ans. Son corps repose dans l'église, assez simple, de la paroisse ; une dalle de marbre porte son épitaphe. Le château, malgré sa destruction en 1795, a conservé la chambre où elle mourut ; on a pieusement recueilli les objets qui lui ont appartenu. J'aurais voulu voir tout cela, accomplir ce pèlerinage, ce sera pour une autre excursion.

Si je ne puis pénétrer dans la forteresse ruinée mais majestueuse encore, je puis au moins longer ses murailles, au pied desquelles l'église est construite et aller jusqu'à la porte d'entrée flanquée de deux tours. Cette rapide promenade à travers Grignan, les rues étroites, bordées d'anciennes maisons nobles, les plantations de platanes des promenades me laisseront un vif souvenir.

Des claquements de fouet soudain entendus me font comprendre que le cocher s'impatiente, il faut rejoindre la diligence et reprendre place sur

l'impériale. Contournant le château qui se présente sous tous ses aspects, nous pénétrons au milieu de beaux vignobles et franchissons le Lez aux eaux rares, mais claires. Nous venons de quitter temporairement la Drôme pour pénétrer en Vaucluse, dans le canton de Valréas, qui se montre au regard comme une vaste plaine où des lignes de cyprès rompent l'effort du vent.

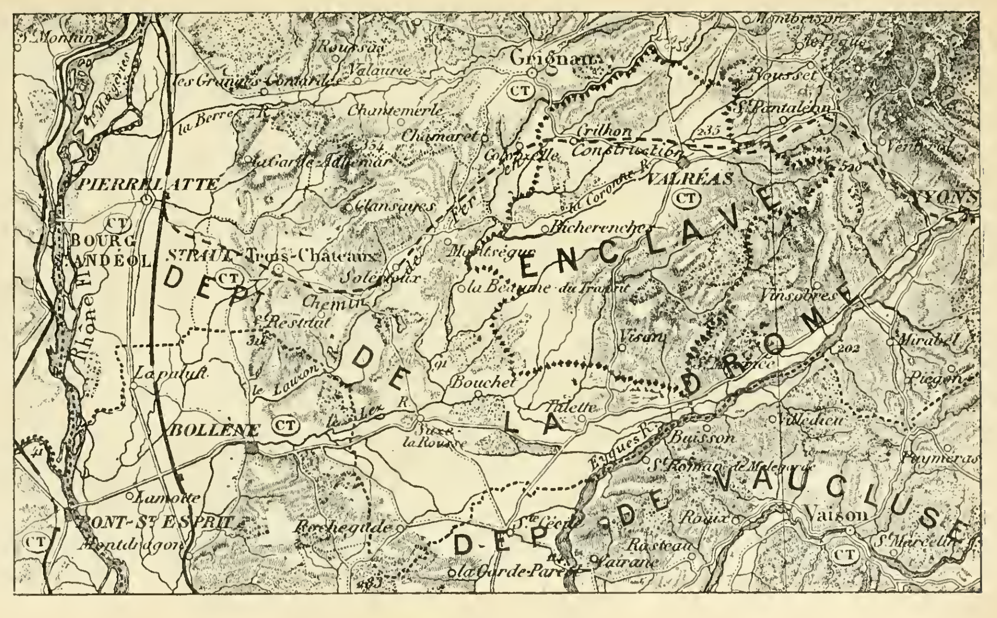
XV

L'ENCLAVE DE VALRÉAS ET LES BARONNIES

Enclaves administratives. — Comment le canton de Valréas fut enfermé dans la Drôme. — Valréas. — Aspect de la ville. — Les cartonniers. — La graine de ver à soie. — Les boîtes à pilules. — En route pour les Baronnies. — Contre le mistral. — A l'abri. — La forêt d'oliviers. — La vallée de l'Eygues. — Nyons. — Le quartier des Forts. — Les distilleries de lavande.

Nyons. Jour de Pâques.

Lorsque l'Assemblée constituante démembra ou débaptisa les anciennes provinces pour en faire des départements, elle fut assez mal inspirée pour conserver aux organismes nouveaux les terres enclavées jadis au sein d'une autre circonscription provinciale. Ainsi plusieurs communes des Hautes-Pyrénées sont enfermées dans les Basses-Pyrénées ; des paroisses de l'ancien Cambrésis, englobées dans l'Artois, sont devenues des communes du Nord circonscrites dans le Pas de-Calais. A Valréas on a fait mieux : un canton tout entier, quatre communes du Comtat, empri-



ENCLAVE DE VALRÉAS

D'après la carte de l'état-major au $\frac{1}{320,000}$. — (Le tracé du chemin de fer en construction est approximatif.)

sonnées dans le Dauphiné, restées au Vaucluse, sont entourées par la Drôme. Cependant Valréas fut jadis une ville dauphinoise ; elle était devenue terre de l'Église à la suite d'une cession faite au pape Jean XXII par le dauphin de Viennois.

Le maintien de Valréas dans la circonscription administrative formée par le Comtat et la région dauphinoise d'Orange était d'autant plus incompréhensible, que le chef-lieu d'arrondissement sud de la Drôme, Nyons, est à 14 kilomètres seulement de Valréas ; Orange, dont Valréas relevait désormais, est à 35 kilomètres! Bientôt, lorsque le chemin de fer sera achevé, on n'ira de Valréas à Orange qu'au prix d'un grand détour dans la Drôme.

Les créateurs des départements n'ont même pas songé à annexer au canton de Valréas le territoire d'une des communes, Tulette ou Saint-Maurice, séparant le canton de la rivière d'Eygues, c'est-à-dire du département de Vaucluse; cela aurait suffi pour détruire ce caractère d'enclave. Il est probable que l'on ne reviendra plus sur cette bizarre organisation, à moins que les habitants de l'enclave, mis en relations faciles avec Nyons, se lassant d'aller à Orange pour les affaires judiciaires et administratives, au prix de neuf lieues de route poussiéreuse, ne finissent par

obtenir leur rattachement à l'arrondissement drômois.

L'entrée dans l'enclave est marquée, ai-je dit, par de longues rangées de cyprès, rappelant les campagnes d'Avignon ; il ne faut pas l'attribuer à une conformité de coutume avec les autres populations du Comtat, mais à la violence du mistral. Jusqu'à Grignan nous avions été relativement abrités ; une fois le Lez franchi, on se trouve dans la grande plaine qui se prolonge vers Orange, Avignon et Tarascon, où le rideau des Alpilles la ferme. Ici le vent, descendu du nord, fait rage ; pour s'en préserver, il faut tourner de son côté les façades aveugles des maisons et multiplier les plantations d'abri : cyprès noirs dans les champs, platanes autour des habitations et des bourgs.

Le premier village dans l'enclave est Grillon. Comme la plupart des centres, en ce pays de luttes féodales, il est bâti sur un monticule isolé ; il a conservé des débris de rempart lui donnant encore un très fier aspect. Son campanile en fer forgé et ses toits gris complètent un ensemble pittoresque. La vie s'est portée au-dessous des murailles sur une « placette » ombragée de grands arbres et bordée de cafés ; l'eau d'un canal d'irrigation dérivé du Lez répand de la fraîcheur dans ce coin

de village où l'arrivée de la voiture est un petit événement. On ne fait que le traverser, aussitôt on aperçoit Valréas sous l'aspect d'un immense bosquet de platanes enserrant une masse de toits, au-dessus desquels se dressent une tour carrée et l'église.

La plaine est vite traversée ; voici la ville, à l'extrémité d'une avenue. Une enseigne de maison de commerce m'apprend que l'on tisse un peu de coton à la main pour la fabrication du coutil. C'est un îlot d'industrie textile assez inattendu. La voiture s'arrête dans une grande remise, au bord d'un boulevard planté de platanes hauts et vigoureux, à la ramure immense, aux troncs lisses et blancs. Ce boulevard fait le tour de la ville en décrivant un cercle presque parfait. Jadis il était bordé d'une admirable muraille flanquée de tours crénelées, qui faisait ressembler Valréas à Avignon. Il y a plusieurs années déjà, on signalait la destruction de ces remparts et leur remplacement par des maisons banales ; aujourd'hui il n'en reste rien ou fort peu de chose ; le prodigieux développement de l'industrie locale a amené le bien-être, on a construit des maisons nouvelles, chaque propriétaire a voulu s'installer sur le *Cours* ou *tour de ville,* promenade obligatoire des citadins méridionaux. Les derniers coins

de rempart tombent ainsi chaque jour, on en retrouve à peine de lamentables débris et, sur la partie la plus animée du Cours, sous de gigantesques platanes, une tour à mâchicoulis. Là sont les cafés et le *Cercle,* là se promènent les ouvrières, là s'assemblent les joueurs de boules. On se croirait dans une ville considérable et non dans un centre de 5,000 âmes seulement. Mais la moindre petite ville du Midi, par son « cours » ou sa place principale remplie de cafés, donne cette impression.

L'intérieur de Valréas ne répond guère à cet aspect animé du cours, c'est un dédale de rues montantes, étroites et tortueuses, trop souvent fort sales et se dirigeant vers le sommet du coteau où l'ancien château et l'église couronnent le rocher. En parcourant ces ruelles je rencontre l'hôtel de ville, ancien hôtel du marquis de Simiane, mari d'une petite-fille de Mme de Sévigné; il serait monumental s'il n'était si délabré; mais une partie des fenêtres n'ont pas de croisées; près de là un Hôtel-Dieu a été construit avec goût, sa façade blanche et neuve est la seule partie de la ville intérieure qui ne soit pas décrépite. Peu de détails curieux dans ces maisons banales, sauf autour de l'hôtel de France, où plusieurs maisons de la Renaissance montrent des fenêtres sculptées. La

ville est divisée en « îles » ; chaque groupe de maisons séparé par des rues porte ce nom et un numéro, c'est une coutume particulière aux Baronnies et au Comtat.

Par contre, l'église, voisine des débris du château Robert, mérite d'être signalée ; sa façade romane est une des plus pures et des plus belles de tout le Midi. Le vieil édifice avec ses portails sobrement sculptés produit un effet saisissant, sur la petite place ombragée de platanes. En cette journée de Pâques, il n'a pu recevoir tous les fidèles : ils débordent sur les degrés. Pas de costumes particuliers, mais les hommes arborent tous des cravates de couleurs claires, plastrons blancs ou nœuds blancs ornés de fleurs un peu criardes. Un vieillard aux cheveux d'argent a seul gardé la veste noire du vieux temps ; il y a placé la médaille coloniale qui vient de lui être accordée, à titre sans doute de vétéran de la conquête de l'Algérie. Dans les groupes glapit la voix criarde des petits cireurs de bottes, ils sont nuée. Ce détail seul révélerait le Midi !

Je redescends par la ville. Peu de magasins, peu d'enseignes, mais sur d'assez grands bâtiments à l'aspect d'usines, je relève fréquemment ces mots : *Fabrique de cartonnage*. C'est l'industrie de Valréas, celle qui a si fort accru la population de la ville et

l'augmente sans cesse. Ce n'est pas un des moins curieux phénomènes de génération industrielle spontanée constatés au cours de ce voyage en France, où j'ai trouvé cependant tant de choses curieuses.

Valréas ne doit pas au hasard la fabrication des boîtes en carton. Dans toute cette contrée, la culture du mûrier et l'élevage du ver à soie ont naturellement fait naître l'industrie du « grainage », c'est-à-dire la cueillette et le commerce des œufs ou *graines* de ver à soie. Jadis empirique, elle est devenue scientifique ; le choix des cocons, l'examen des graines, une sélection rigoureuse pour éliminer les graines malades ou mal venues, ont été le résultat des découvertes de Pasteur. Les graines recueillies ont une grande valeur : de dix à quinze francs *l'once ;* c'est un faible poids, mais on estime à 35,000 le nombre d'œufs contenus dans une once. Les graines ont besoin de grands soins pour être préservées, il faut leur éviter les chocs et les grands écarts de température. Pour assurer la conservation des œufs recueillis dans le pays, un coiffeur de Valréas, nommé Revoul, eut l'idée, vers 1844, de fabriquer des boîtes de carton pendant les loisirs que lui laissaient la barbe et la taille des cheveux. Il réussit à souhait,

puis il songea à faire les boîtes de pharmacien. Jusqu'alors des cornets de papier, des petits pots, des paquets étaient les seuls moyens d'emballage mis à la disposition des marchands de médicaments. Aussi l'innovation de M. Revoul eut-elle un succès énorme : il ne put suffire aux commandes et dut bientôt former des ouvriers et des ouvrières.

Naturellement ce changement dans les coutumes des pharmaciens attira l'attention ; un Allemand se mit à la piste du siège de cette industrie, vint à Valréas et, pour profiter de la réputation naissante de la ville, installa un atelier de cartonnage. Puis des petits bourgeois du pays commanditèrent des ouvriers dressés par M. Revoul. Les maisons se sont peu à peu accrues, elles sont nombreuses aujourd'hui et occupent 1,800 femmes et 200 hommes. Ceux-ci taillent et coupent le carton à l'emporte-pièce ; celles-là forment la boîte, la collent, y placent les étiquettes. Aux boîtes de grainiers-sériciculteurs et de pharmaciens se sont peu à peu ajoutées d'autres spécialités ; les voyageurs de commerce de la place, en visitant la France, l'Espagne, l'Italie, l'Algérie, etc., ont amené les bijoutiers, les photographes, les parfumeurs, les chocolatiers, les dentistes à s'approvisionner à Valréas. Seuls les confiseurs, ayant besoin d'articles de

luxe, restent fidèles aux fabriques spéciales de Paris et de Lyon.

Les machines se sont naturellement mises de la partie. Elles peuvent produire chacune 6,000 boîtes par jour. Pour s'assurer le marché de Paris, quelques-uns des fabricants ont été amenés à installer des ateliers dans la capitale, mais Valréas reste bien le centre de l'industrie.

Jusqu'en 1874, on devait aller chercher les étiquettes dans les grandes villes, à Lyon surtout, c'était une sujétion coûteuse. En 1874, une imprimerie typo-lithographique venait s'installer à Valréas, d'autres ont suivi l'exemple ; aujourd'hui l'imprimerie prend beaucoup d'extension dans la ville et commence même à fabriquer des étiquettes pour le dehors ; on imprime les tableaux-étiquettes, les tableaux-annonces pour gare de chemin de fer, etc. Le dernier mot n'est pas dit.

Valréas n'a pu fournir toute la main-d'œuvre, il a fallu faire appel aux ouvrières de la région ; elles sont venues en foule. Elles louent un logement en ville où elles s'installent par cinq ou six ensemble, chacune à tour de rôle fait le ménage et la cuisine. Beaucoup travaillent en des ateliers, les autres à domicile. Leurs salaires atteignent environ 2 francs par jour.

Pour utiliser tous les bras, les cartonniers ont créé des ateliers dans le reste du canton ; les trois autres communes : Grillon, Richerenches, Visan, sont devenues des succursales de Valréas. Au delà même de l'enclave, à Courthezon, une fabrique s'est créée ; il y en a trois sur la rive gauche du Rhône, à Bagnols-sur-Cèze ; et, dans la Drôme, près de Saint-Vallier, à Ponsas.

En somme, la ville de Valréas vit uniquement par le cartonnage, mais cette industrie est presque entièrement féminine, les hommes doivent s'expatrier. En dehors de la confection des boîtes on fait de l'huile d'olive, des chapeaux et des saucissons, toutes industries tranquilles, ne couvrant point le pays de fumée.

Une voiture partait le soir pour Nyons, j'en ai profité, seul voyageur jusqu'au bout de la course. Elle a fait en partie le tour de Valréas, traversant le flot des joueurs de boules en veston d'un gris blanc, couverts de chapeaux de feutres blancs, arborant fièrement les cravates aux teintes éclatantes. Les femmes ont des robes de vives couleurs. Sous l'air limpide du Midi la promenade, abritée du mistral, offre un air de gaîté qui fait envier un peu le sort des cartonniers de Valréas.

On sort de la ville par de belles campagnes,

petites maisons entourées de vignes, de luzernières, d'arbres fruitiers en pleine floraison. En face se dresse la longue arête de la Lance, de si fière allure vue de loin, mais ici montrant à nu ses flancs ravinés. La route se dirige droit vers elle.

— Voilà vingt-cinq ans que, tous les jours, je vois ainsi la Lance à la même heure, mais ça va finir! me dit joyeusement le vieux conducteur de la voiture.

— Vous prenez votre retraite ?

— Il le faut bien, le chemin de fer va s'ouvrir bientôt et, à mon âge, je me ferais difficilement conducteur d'hôtel. Je puis me reposer, heureusement. On a ramassé des économies à faire trente kilomètres par jour pendant si longtemps!

Nous causons. Le conducteur me montre une vigne admirablement entretenue.

— Celui-ci, me dit-il, est un *maître d'armes pour soigner les vignes,* aussi il a été médaillé !

Le mistral est violent encore, mais le soir s'approche et l'âpre vent tend à mollir ; il souffle depuis dix jours déjà. Le soleil à l'horizon darde des rayons obliques donnant plus de douceur aux choses. Mais il est encore pénible de se tenir sur le siège d'un omnibus, dans cette plaine si furieusement battue par le fléau de la Provence, qu'on a

dû planter des cyprès pour préserver la route dont le mistral désagrège le macadam. Bientôt nous abordons les collines, elles abritent du vent ; là finit l'enclave, on est de nouveau dans la Drôme. Près de la route, le village de Saint-Pantaléon groupe autour d'un élégant clocher ses maisons ombragées par de grands arbres. Il y a quelques petites prairies, très vertes, mais sans fleurs, le printemps n'a pas ici l'exquise parure des pays du Nord et des grands monts arrosés, comme ceux du Graisivaudan.

L'olivier était rare dans la plaine battue par le mistral ; dans ce vallon abrité par la Lance et ses contreforts, il est bientôt l'ornement principal du paysage. Les jeunes plantations sont nombreuses entre les vieilles olivettes. La chapelle de N.-D. de Beauvoir, campée sur un mamelon aride, domine les vastes bois de ces arbres précieux. Au pied d'une immense olivette, vers Noveyzan, on tourne brusquement au sud, la route descend désormais sur Nyons, présentant comme fond du tableau la masse superbe du Ventoux, toute blanche de neige. A l'abri du mistral, la végétation arbustive est superbe, les pentes inférieures de la montagne sont un immense verger. Les oliviers forment une nappe continue ; bien taillés, très vigoureux, ils donnent une véritable impres-

sion d'opulence, surtout autour de Venterol, bourg semblable aux villages corses par ses hautes maisons grises. Le site est beau : des prairies irriguées, des vergers d'arbres fruitiers : poiriers, pommiers, pruniers, pêchers se mêlent aux oliviers ; la montagne a été boisée en chênes truffiers, les parties les plus arides se couvrent de pins. Sans l'horreur du torrent au lit raviné, aux berges d'argile, le paysage serait vraiment admirable. On y voit des chênes énormes, dignes des géants des forêts du Nord.

Bientôt apparaît la vallée de l'Eygues, large, profonde, lumineuse. Les montagnes ont des oliviers jusqu'à la moitié de leur hauteur ; parfois, les plus basses, jusqu'à la cime ; plus haut ce sont des bois de chênes formant de riches truffières. Mais l'attention est surtout attirée par les oliviers ; il y en a partout, formant aux collines un revêtement d'une grâce infinie. Cette partie du Dauphiné, une des « Baronnies » qui ont donné leur nom à cette petite province de la grande province, est une des plus vastes forêts d'oliviers de la France, une de celles où les huiles sont le plus réputées. Le canton de Nyons fournit à lui seul pour 550,000 francs d'huile par année ; la Drôme entière ne produit que pour 1,610,000 fr. d'olives et la production de la France est de 20 millions 500,000 fr.,

dont la moitié fournie par le Var et les Bouches-du-Rhône. La Drôme est le 4e département à ce point de vue, il vient aussitôt après le Gard. De même le canton de Nyons est le plus riche en truffes dans la Drôme : on évalue sa production annuelle à 300,000 fr. ; les fruits recueillis dans les beaux vergers qui entourent les villages ont un rendement de 810,000 fr.

Dans les olivettes et les vergers, de jolies maisons blanches rappellent les bastides de Marseille et les mazets de Nîmes, mais plus riantes et fleuries. Dans l'une d'elles vint se retirer un des quatre frères Tisseur, Clair, cet architecte et poète lyonnais dont l'œuvre entière est un véritable monument élevé à la grande ville ; les livres, signés du pseudonyme narquois de Nizier du Puitspelu, conserveront aux générations futures la saveur bien particulière du vieux Lyon disparu. La maison, presque une villa, est entourée d'oliviers et dominée par de grands bois de chênes verts et de chênes blancs.

Un peu au delà, on atteint Nyons. La ville semble au bout du monde. L'Eygues débouche d'une gorge si tortueuse et étroite que l'on pourrait croire la vallée close. Une tour gothique assez semblable à une pièce montée de confiseur domine les toits de la ville. Celle-ci, dès les premiers pas,

s'annonce riante, les maisons sont coquettes; une vaste promenade, le « Champ de Mars », est tracée à l'entrée, abritant sous ses platanes une fontaine jaillissante ; la vue s'étend au delà du torrent, vers les collines couvertes d'oliviers et de chênes. Sur le Champ de Mars s'ouvre la grande rue ; elle traverse une place où l'on achève de jeter bas deux petites *îles* de constructions qui furent les halles ; ces démolitions ont mis en vue des galeries voûtées, percées d'arcades supportées par des colonnes, donnant à ce coin de petite ville un fort curieux cachet. On doit y placer la statue de Philis de la Charce, la Jeanne d'Arc dauphinoise.

Près de là montent des rues ardues, longeant les remparts et les tours qui, longtemps, fermèrent la ville. Derrière ces murailles sont d'étroites ruelles parfois voûtées, bordées de maisons misérables mais pittoresques, ayant pour pavé le rocher de mollasse. Partout la roche surgit, beaucoup de masures s'appuient contre elle, formant plus d'une paroi à ces demeures rappelant assez celles des villages kabyles. Le dédale de ces rues a pour point de départ la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, ce pastiche gothique que je comparais tout à l'heure à une pièce montée.

Par d'autres rues obscures on retrouve la ville

neuve et la grande rue, dont les maisons sont hautes et propres ; elle aboutit au pont, d'une seule arche, dont la voûte en dos d'âne domine de 20 mètres le lit de l'Eygues. Un cabaret porte comme enseigne : « Bar du *Pontias* ». Le pontias à qui l'on fait cet honneur est un vent spécial à Nyons, descendu presque chaque soir du mont Pontias ; ce vent frais, mais salubre, se bifurque à Nyons, soufflant à la fois vers l'amont et l'aval de la vallée dans laquelle il est descendu ; toute la nuit il balaie les vapeurs, s'accroît le matin et cesse vers 9 ou 10 heures. Les habitants de Nyons lui attribuent la douceur et la pureté de leur climat ; peut-être l'absence de mistral y est-elle aussi pour quelque chose : le terrible vent du nord est arrêté par l'épais rideau des contreforts de la Lance, c'est ce qui vaut à Nyons et à toute une partie de la vallée de l'Eygues cette superbe végétation d'oliviers, la régularité de la température et fait de ce coin riant du Dauphiné une des zones les plus délicieuses du Midi. Quand le chemin de fer atteindra Nyons, cette ville et tout le pays, jusqu'à Vinsobres et Saint-Maurice, deviendront peut-être une station d'hiver rivale de celles de la côte de Provence. Nyons a tout ce qui peut attirer les hivernants : un beau ciel, des eaux abondantes et pures, les lignes heu-

reuses de ses monts boisés de chênes ou fleuris de lavande que l'on distille dans la ville et dans les villages voisins [1].

---

1. Dans le seul canton de Nyons l'essence de lavande, plus connue sous le nom d'huile d'aspic, donne lieu à un chiffre d'affaires de 255,000 fr.; le canton de Remuzat en fournit pour 8,000 fr., la Motte-Chalançon 6,000 fr., Dieulefit 4,000 fr., Châtillon-en-Diois 5,000 fr., Buis-les-Baronnies 3,000 fr.

XVI

LES DENTELLES DE GIGONDAS

Les bords de l'Eygues. — Mirabel-aux-Baronnies. — Arrivée à Vaison. — Belle réflexion d'un garçon d'hôtel. — Le vieux Vaison. — La cathédrale. — En suivant l'Ouvèze. — Villages féodaux. — Les dentelles de Gigondas. — Apparition du Ventoux. — En vue de Carpentras.

Carpentras. Avril.

La sortie de Nyons est charmante. La route, après avoir franchi l'Eygues sur le vieux pont, suit et domine la rive gauche de la rivière. Des plantations d'oliviers couvrent les flancs de la montagne et descendent jusqu'au torrent. Ces arbres, bientôt plus rares, font place à d'autres arbres fruitiers, ombrageant de petites prairies obtenues par l'irrigation dans le thalweg démesurément large pour le volume d'eau roulé par l'Eygues. Peu à peu la route s'éloigne du flanc des collines pour gravir la pente où Mirabel-aux-Baronnies groupe ses rues et trois enceintes concentriques autour d'un château ruiné couronnant

le mamelon. Ce château fut, avant celui du Buis, la capitale de la petite province dauphinoise des Baronnies; il domine de belles campagnes où l'olivier abonde. En dehors du bourg féodal, sur la route, le village moderne s'est bâti ; son unique monument est une construction immense présentant une salle vaste comme une cathédrale, encore un peu utilisée aujourd'hui. C'est la remise pour le roulage : là venaient s'enfermer, pour la nuit, diligences et voitures de rouliers.

La route monte au milieu de campagnes assez bien cultivées, mais ses bords sont déserts, les villages sont au loin, sur des sommets, entourés de bosquets d'oliviers. Piégon, Puyméras, Saint-Romain-en-Viennois, apparaissent confusément dans le crépuscule. Maintenant la nuit est venue, une nuit douce et parfumée par les exhalaisons aromatiques des collines. Brusquement on tourne à l'ouest et l'on voit étinceler les lumières électriques d'une ville dans laquelle ma voiture pénètre à toute allure. Nous sommes à Vaison. Ah ! c'est bien le Midi ici ! Voici la place et le *cours,* bordés de platanes superbes, des terrasses de cafés, couvertes de grandes tentes, et remplies de consommateurs bruyants et animés. Nous tournons dans une petite rue tranquille, et nous arrêtons devant l'hôtel. Mon premier soin est de

m'informer de l'heure des voitures pour Carpentras : c'est à six heures, je demande à être réveillé à quatre, afin de visiter la ville, et c'est, dans toute la maisonnée, de l'hôtesse aimable et empressée aux garçons somnolents, une stupéfaction profonde.

Au matin, je me réveille avant le moment marqué « au tableau » et m'habille. Quatre heures sonnent, nul ne vient m'appeler ; mes souliers ne sont pas là, impossible de sortir. A force de sonner, de frapper aux portes, je finis par attirer le garçon de chambre Marius ; il tient mes chaussures à la main et semble ahuri de me trouver debout :

— Mais c'est donc vrai que vous vouliez vous lever à quatre heures ?

Un peu énervé, je lui demande mes souliers, ils ne sont pas cirés, mais il me les tend et, d'un ton d'indicible commisération :

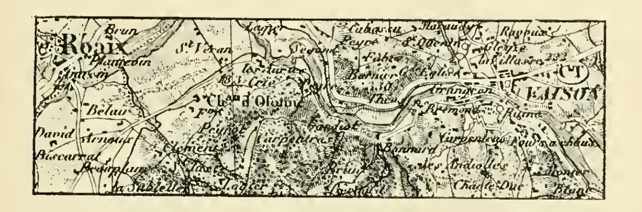
— Vous avez dû beaucoup marcher hier avec ça, alors je me suis dit : « Ce monsieur, il va à pied, il les salira encore, pas la peine de les nettoyer ».

Il n'est pas à moitié du Midi, ce Marius ! Désarmé, je chausse en hâte les lourds brodequins ferrés et sors de l'hôtel pour monter au

vieux Vaison. Marius me crie d'un air d'angoisse :

— Mais vous n'avez qu'une heure et demie pour visiter Vaison et c'est haut, là-haut ! Vous manquerez la diligence.

Non, mon brave Marius, je ne manquerai rien, mais ce ne sera pas votre faute ! Me voilà gagnant en hâte, par la grande rue banale, les bords de l'Ouvèze pour traverser le vieux pont jeté sur la



rivière il y a vingt siècles. L'arche vénérable, construite par les Romains, est encore aujourd'hui le seul passage entre la plaine et le vieux Vaison. La pierre s'est effritée, les lignes pures du cintre ont disparu, cet arc immense semble taillé d'une façon très fruste dans un pan de rocher sur lequel on aurait tracé une chaussée bordée de parapets. L'antique édifice s'harmonise à merveille avec les roches brûlées des deux rives et surtout le curieux amphithéâtre du vieux Vaison.

On pénètre dans la ville morte par une double porte dont une, de l'époque ogivale, supporte la tour de l'horloge. Et aussitôt on est transporté à plusieurs siècles en arrière. Rues étroites et sales, aux bâtiments vieillots, cuits par le soleil, rongés par le vent. Pas âme qui vive dans ces ruelles, pas un magasin, et pourtant l'électricité dispose ses fils pour l'éclairage parmi ces ruines. C'est d'une belle incohérence. De même l'eau coule partout dans les fontaines ; sur l'un des vieux hôtels une inscription apprend que la vie municipale s'est conservée sur ce rocher, l'hôtel de ville est maintenu dans la bastide que fit construire en 1195, autour de son château, le comte de Toulouse Raymond VI, pour remplacer la ville gallo-romaine ruinée par les guerres. Çà et là il reste encore de jolis détails du moyen âge et de la Renaissance, mais la plupart des maisons sont abandonnées, les vitres sont brisées ; celles qui ont conservé leurs habitants ont encore de petits carreaux verts. Il en débouche, silencieuses, d s femmes se rendant à l'église, édifice du style ogival primaire, dont la voûte basse se termine en cul-de-four aux nervures très saillantes. La façade a disparu, remplacée par un de ces placages de style jésuite dont tant d'églises du Comtat ont été déshonorées.

Une petite terrasse s'étend devant l'église, dominant la ville neuve, toute grise sous le soleil, l'Ouvèze bruyante, les vallons pierreux. Le site est grandiose, grâce au cadre formé par la Lance, les montagnes de Nyons et la masse imposante du Ventoux encore blanc de neige au sommet. Au bord de la rivière, une petite usine pour la trituration des graines de luzerne indique quelle est la culture importante dans cette contrée. La campagne paraît assez bien cultivée, mais l'aspect général est moins heureux que le paysage de Nyons.

Autour de l'église il y a encore des maisons habitées; plus haut, ce sont des ruines, même en approchant du château des comtes de Toulouse il n'y a plus que des décombres où croissent les orties. Le château est une énorme masse flanquée d'un donjon carré. La forteresse découronnée a grand caractère encore; elle domine de sa masse gigantesque les remparts croulants, de maigres enclos où croissent quelques oliviers souffreteux et, du haut de la roche à pic, la vallée verdoyante et la ville enfouie sous les platanes.

Par d'autres rues non moins silencieuses je gagne la place, retiens un coin d'impériale sur la diligence — personne ne me le disputera, car le mistral se lève — et me rends à la sortie de la

ville, sur la route d'Orange, où sont les monuments les plus curieux de Vaison, à l'écart du reste de la cité : la cathédrale et l'église Saint-Quenin. Là était sans doute la ville gallo-romaine, abandonnée pour le Vaison de la colline, ce qui explique l'isolement de l'antique cathédrale (quelques parties sont du IXe siècle). La basilique se dresse au milieu de champs transformés en square ; elle est petite, fort simple, les détails ornementaux sont très sobres et cependant, grâce à la pureté des lignes et aux proportions heureuses de la construction, elle donne l'impression de la grandeur. Malheureusement, les jeunes platanes du square vont grandir et masqueront ce monument, si beau dans la pleine lumière du Comtat. Il faudrait là des lauriers, des arbousiers et des myrtes et non la vaste ramure des grands arbres.

Autour de la cathédrale, un cloître du XIe siècle, très élégant, sert de musée, mais je n'ai pu y pénétrer, il est trop matin encore. Je suis plus heureux à Saint-Quenin, petit temple d'origine carlovingienne, que des transformations des XIIe et XVIIe siècles n'ont pu réussir à défigurer. J'ai à peine le temps d'y jeter un coup d'œil et de revenir sur la route, devant la cathédrale. La diligence de Carpentras n'est pas encore en vue

et je puis contempler longtemps le vieux Vaison sur son rocher ; la ville morte, aux abords si arides lorsqu'on la visite, m'apparaît d'ici comme plaquée sur une forêt d'oliviers ; ces arbres, dont l'absence m'avait frappé sur la rive droite de l'Ouvèze, forment de superbes groupes sur la rive gauche.

Face à la cathédrale on a construit de grandes écoles, l'architecte a voulu leur donner un caractère monumental en relevant les saillies par des tons de brique ; on a simplement passé un badigeon à l'ocre, la pluie l'a délavé et fait des traînées sales sur le blanc de la muraille. Cette pauvreté de matériaux et d'imagination s'affirme cruellement en face de la robuste élégance de la cathédrale, debout depuis dix siècles tantôt.

Un nuage de poussière et un grondement de voiture me ramènent à la route. Une première diligence passe, elle se rend à Orange ; derrière, voici celle de Carpentras, le conducteur m'a réservé une place auprès de lui. Je le ferai causer.

Le temps est frais et doux, pas de mistral, me semble-t-il. Et je félicite mon voisin d'échapper aux morsures du terrible vent.

— Attendez qu'on ait passé Roaix, me dit-il.

Je consulte la carte. En effet, de Vaison à Roaix nous sommes abrités du nord par les col-

lines, mais l'Ouvèze tourne brusquement au sud à partir de Roaix et le mistral trouve là un couloir pour s'exercer librement. Profitons donc de ce moment de répit pour étudier le paysage.

Grâce aux irrigations dérivées de l'Ouvèze, le pays est charmant ; çà et là, au bord de la route, d'énormes chênes se dressent, restes d'une forêt qui dut être merveilleuse. De belles prairies, de vigoureux oliviers contrastent avec les pentes où les pins et les chênes verts mettent des nappes sombres.

La culture du blé semble primitive encore, autour des fermes il y a beaucoup de ruches et l'on voit des essaims blonds s'élever au-dessus des jardins.

La vie dans la campagne est active. On irrigue les champs, chaque paysan est à son poste ; quand l'heure est venue où il a droit à prélever sa part des eaux, il retire une pelle et ouvre passage au liquide fertilisant sans lequel la petite plaine serait un désert, l'eau se répand dans les prés et les champs ; sous l'action du flot on voit les herbes s'incliner. La terre altérée boit aussitôt l'eau bienfaisante.

La vallée, très élargie au coude de l'Ouvèze, est entièrement irriguée, elle est verte et plantu-

reuse ; la colline de Roaix est grise, un vieux château la domine; ce fut une noble demeure, aujourd'hui ses hautes fenêtres sont aveuglées par des pierres ne laissant qu'une maigre lucarne.

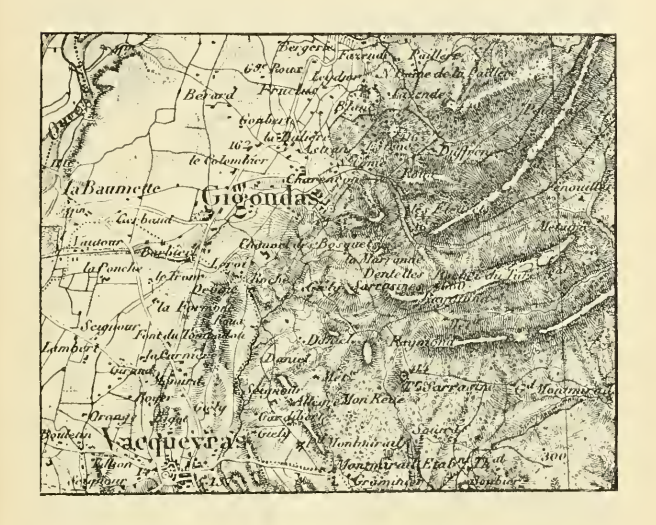
A Roaix, on quitte la route pour traverser l'Ouvèze et suivre un chemin tracé au pied des collines de la rive gauche, hauteurs aux formes tourmentées, couronnées d'une ligne de rochers découpés et festonnés. Cet aspect étrange et pittoresque de la chaîne lui a valu le nom de *dentelles*. De ce côté, on les appelle « dentelles de Gigondas », du nom d'un village ; sur l'autre versant, ce sont les « dentelles de Montmirail ». En avant de cette ligne de hauteurs, des mamelons isolés se détachent. L'un d'eux, arrondi et aigu, porte une chapelle. Vers le sud s'ouvre, prodigieusement étendue, la plaine du Comtat. La vallée finit ici entre le village amphithéâtral de Rasteau et une colline revêtue d'un noir manteau de pins, surmontée d'un pin parasol d'un grand effet dans le paysage.

De chaque côté de la route courent les eaux d'irrigation, fertilisant les parties basses, tandis qu'au flanc des collines les oliviers forment des bosquets contrastant, par leur pâleur, avec les pins sombres. Dans ce paysage heureux, les vil-

lages ont une allure héroïque, tous furent fortifiés; l'un d'eux, Séguret, est au pied d'un haut rocher couronné de remparts et d'une tour ; devant le village se dresse une croupe couverte d'oliviers, d'arbres fruitiers et de cultures. Plus loin, Sablet couvre entièrement un mamelon au sommet duquel l'église dresse sa masse grise. De Séguret, rue de vieilles demeures contre le rocher gris, jusqu'à Sablet, c'est la plus claire, la plus heureuse, la plus opulente campagne que l'on puisse voir. Les deux villages donnent à ce site une apparence grandiose. Il devait être plus pittoresque jadis quand les enceintes étaient intactes. A Sablet on les reconnaît à peine, les maisons ont débordé la muraille et la masquent. La vie est au bas du bourg, les cafés, même un « casino », se sont construits sur le passage des voitures. La population semble plus vive encore que dans le reste du Midi; sous de frêles apparences, les femmes sont robustes et ardentes au travail.

En sortant de Sablet la route s'élève au flanc des coteaux; ici, il n'y a plus d'irrigations, la culture est surtout arbustive : beaucoup de cerisiers, des oliviers, d'autres arbres fruitiers et surtout de la vigne ; on reconstitue les vignobles détruits, nombre de paysans rencontrés en chemin portent des fagots de sarments pour les

plantations. Parmi ces vergers et ces vignes, beaucoup de petites cultures m'étaient inconnues, je vois des carrés de fenouil, destinés à produire la graine dite d'anis employée dans le Midi pour tant de friandises. Sarrians, bourg voisin, en fait un grand commerce.



D'un petit col on jouit d'une vue immense sur les plaines du Comtat et de la Drôme, elles donnent la sensation de l'infini. Si beaux sont les horizons qu'un officier, capitaine en retraite, originaire de Sablet et habitant Paris, a voulu préparer sa tombe ici. Elle l'attend depuis dix années ; les

pins plantés alors grandissent, entourés d'oliviers qui font un manteau aux collines et donnent à la route, jusqu'aux abords de Gigondas, l'apparence d'une avenue.

Gigondas répond à ce nom truculent. Le bourg apparaît à un quart de lieue, sur sa butte ; il a conservé presque entière son enceinte féodale. Au-dessus apparaît, dans toute son étrange beauté, la chaîne des Dentelles. De Gigondas on domine l'énorme plaine traversée par l'Eygues et l'Ouvèze, coupée par les lignes rigides des cyprès, semée de hameaux sans nombre et de villages semblables à de petites villes fortes ; au loin on reconnaît Orange à sa colline couverte de ruines, à ses toits gris surmontés par la masse gigantesque du théâtre, puis ce sont les lointaines et confuses lignes des Cévennes. Combien le paysage me semblerait plus admirable encore sans le mistral de nouveau déchaîné ! Un détour montre d'autres horizons, voici le rocher des Doms qui m'annonce Avignon, la chaîne bleue des Alpilles. De ce côté la plaine est plus fraîche, toute la gamme des verts semble étalée sur une palette : prairies, moissons, jardins, grands platanes cachant les fermes.

On doit cette splendeur à la Durance dont les eaux viennent ici par le canal de Carpentras, une

des plus belles œuvres de l'hydraulique agricole. On le rencontre au delà de Vacqueyras, près d'une curieuse chapelle romane édifiée au pied de grands rochers aux strates presque verticales. Le paysage a repris de la grandeur : des ruines sur les rochers, de belles collines bien découpées, au fond le Ventoux se présentant sous son aspect le plus majestueux. Au pied d'un coteau se dresse un rocher isolé semblable à celui de Pierrelatte, mais plus élevé et élancé. A ses flancs s'accroche la petite ville de Beaumes de si fière allure, que l'on commence à visiter pour ses eaux minérales, voisines des fameuses sources purgatives de Montmirail.

Arrosé par le canal, le pays se fait plus riche et plus vivant. Cependant, le bourg d'Aubignan paraît misérable à cause de ses maisons de pisé gris qui jurent avec cette richesse. Une large rue bordée de beaux platanes, un beffroi surmonté d'un campanile en fer forgé, une porte féodale, relèvent heureusement la vulgarité des constructions. Nous sommes ici en pleine banlieue de Carpentras ; la route, large, animée, est couverte de voitures, voire même de bicyclettes. La culture se fait maraîchère ; à l'abri des haies vertes de cyprès et des paravents de roseaux fleurissent les petits pois ; les pommes de terre ont des tiges

déjà hautes ; les fraisiers montrent leurs corolles blanches.

Et le Ventoux grandit encore ; au pied d'un de ses éperons apparaît le village de Barroux, masse carrée semblable à quelque forteresse cyclopéenne. D'ici la grande montagne du Comtat, encore neigeuse au sommet, est une pyramide aux flancs creusés de vallées et de vallons innombrables.

On traverse une plaine caillouteuse, que les irrigations n'ont pu fertiliser encore, et tout à coup on aperçoit une ville sur une colline : une haute flèche d'église, un dôme, une tour crénelée, lui donnent grande allure. C'est Carpentras.

XVII

LE PONT SAINT-ESPRIT

De Pierrelatte au Rhône. — Bourg-Saint-Andéol. — La fontaine de Tournes. — Campagnes ardéchoises. — Traversée de l'Ardèche. — Pont-Saint-Esprit. — Le pont et la ville. — Bagnols-sur-Cèze. — La culture des tomates. — Pépiniéristes et cartonniers. — La fabrication des balais.

Bagnols-sur-Cèze. Juillet.

Ce matin, par la première voiture, j'ai quitté la gare de Pierrelatte pour Bourg-Saint-Andéol; malgré le chemin de fer de la rive droite, cette dernière ville a des relations incessantes par la grande voie maîtresse : elle la relie directement à Valence, à Orange, à Avignon, centres commerciaux de cette partie de la vallée. De Pierrelatte au Rhône, la route traverse une plaine d'alluvions et de galets fertilisée par les eaux du canal d'irrigation. Les cultures sont belles, mais les procédés d'exploitation sont restés primitifs. Ainsi le dépiquage des blés a lieu encore au moyen de mules piétinant les gerbes et tournant autour d'un

pivot auquel les relie une corde ; une femme conduit l'attelage, pendant que les hommes soulèvent la paille avec une fourche pour faire tomber le grain.

Le Rhône traversé sur un pont suspendu, on atteint Bourg-Saint-Andéol par un quai bordé de platanes, mais où s'ouvrent de rares maisons ; la ville semble bouder le fleuve, ses rues s'ouvrent au sommet et sur les pentes du coteau. Rues étroites, tortueuses, pavées de cailloux aigus, ayant conservé de belles demeures de la Renaissance, aujourd'hui transformées en appartements d'ouvriers et de petits commerçants. Un de ces hôtels montre encore de hautes fenêtres et de superbes gargouilles, malheureusement décapitées ; une tourelle fort élégante orne un des angles. Tout autour de cette noble demeure, des rues montueuses, souvent revêtues de voûtes, insuffisamment larges pour le passage d'une voiture, forment un inextricable dédale ; à chaque pas on découvre des maisons d'un style très fleuri. Dans ces passages où le soleil ardent du Midi pénètre rarement, la lumière électrique est partout installée.

L'église est au milieu de la vieille cité ; son clocher roman, d'un goût très sobre et pur, dépasse à peine les toits voisins. A l'extrémité nord

de la ville sont de grandes constructions, d'aspect monumental : le couvent des Sœurs de la Présentation. Vues du Rhône, elles donnent à Bourg-Saint-Andéol l'apparence d'une cité considérable, mais elle n'a pas 4,500 âmes.

Une ville neuve naît à l'ouest, dans la direction du chemin de fer, au bord d'un boulevard tracé sur l'emplacement des remparts de la cité féodale. Elle possède une vaste place entourée de platanes sur lesquels chantent des milliers de cigales. Au milieu de ce « champ de Mars » placé dans une situation superbe, en vue des horizons du Rhône, est une fontaine de marbre surmontée d'une statue de femme, Dona Vierna, qui consacra une partie de sa fortune à sa ville natale. La chose se passait au XIIIe siècle, la statue est moderne, la population de Bourg-Saint-Andéol eut donc la reconnaissance tenace.

La fontaine monumentale est-elle l'œuvre de praticiens locaux ? Peut-être. Bourg-Saint-Andéol est une des villes du pays où l'on travaille la pierre. Une usine, installée sur le quai et utilisant une partie de la force motrice hydraulique dérivée pour la production de la lumière électrique, est consacrée à la taille de la belle pierre blanche d'Arles. Elle y est sculptée et tournée pour faire des balustres et des pilastres d'un usage si cou-

rant dans l'architecture du Midi. La même usine fabrique des carreaux mosaïques et des dallages.

Bourg-Saint-Andéol, malgré son apparence de vieille bourgade endormie, est d'ailleurs un centre fort actif. Son port sur le Rhône donne lieu à un mouvement de 10,000 tonnes, c'est-à-dire équivalent à celui des ports d'Arles et de Valence. Dans les « placettes » et les carrefours, des ateliers d'ameublement où l'on sculpte et tourne le bois pour les chaises indiquent une industrie assez prospère et bien inattendue en un tel milieu. Le commerce des soies est considérable ; on file les cocons ; les produits du pays, amandes et olives, y sont l'objet d'actives transactions. Enfin, il y a de nombreuses tanneries.

Les horizons des lointaines montagnes du bas Dauphiné et du Ventoux majestueux, le Rhône rapide et puissant, les collines riveraines plantées de vignes, d'oliviers et de mûriers; à la sortie de la ville l'abondante et claire fontaine de Tournes, objet du culte des Celtes et des Gallo-Romains qui y élevèrent un monument, font de Bourg-Saint-Andéol une des villes les plus aimables du rivage rhodanien.

La route de Pont-Saint-Esprit, que j'ai suivie en quittant Bourg-Saint-Andéol, franchit la Sar-

dagne, ruisseau alimenté par la fontaine de Tournes et devenu, grâce à elle, un cours d'eau industriel; elle s'engage dans une campagne bien cultivée, où le Nord et le Midi se confondent. Les oliviers et les figuiers croissent à côté des amandiers, des peupliers et des chênes ; entre les lignes de mûriers, le maïs au feuillage rubanné dresse sa hampe régulière surmontée de pani-



cules. Un instant, la campagne plate est barrée par les collines de Saint-Marcel baignées par le Rhône; mais, aussitôt s'ouvre la vaste plaine de Saint-Just, prolongement, sur la rive droite, des immenses espaces horizontaux du Dauphiné et du Comtat. Les cultures et les mûriers donnent un grand aspect d'opulence à cette presqu'île plane entourée par le Rhône et l'Ardèche, où je rencontre les premières plantations de sorgho ou millet à balai, si communes dans ces régions.

La route franchit sur un remblai élevé la zone

basse des alluvions et traverse l'Ardèche entre le pont à treillis du chemin de fer et les deux arches d'un pont rompu par la terrible rivière. Aujourd'hui, celle-ci est calme, ses eaux, d'un vert moiré, coulent limpides et lentes et décrivent une courbe gracieuse pour aller atteindre le Rhône à Pont-Saint-Esprit. On longe ensuite de petites collines couvertes d'oliviers, semées de *mas,* jusqu'à l'entrée de la ville fameuse par son pont, auquel elle doit son nom actuel, car elle s'appela successivement Ville-Claire et Saint-Saturnin.

Le pont eut naturellement ma première visite; on le gagne après avoir contourné les hauts remparts d'une citadelle désormais pacifique, démantelée, aux fossés comblés qui maîtrisait ce passage du fleuve. Cette longue rangée d'arches irrégulières, aux piles armées d'éperons pour résister au courant et aux remous, est un des monuments les plus imposants du Midi. Il n'a pas le grand aspect architectural du pont du Gard, mais il impose davantage l'admiration par la violence et la largeur du puissant cours d'eau qu'il a fallu dompter.

Cette œuvre date cependant d'une époque réputée barbare, à laquelle cette construction énorme parut d'ailleurs merveilleuse, la légende s'en est emparée; longtemps on a cru, et bien des âmes

naïves croient encore à une entreprise surnaturelle ordonnée et dirigée par des anges. L'histoire de ce pont de 840 mètres de longueur sur le courant formidable du Rhône est déjà merveilleuse. Les habitants de Saint-Saturnin avaient construit au bord du fleuve un oratoire où les mariniers et les voyageurs étaient invités à déposer leur obole en vue de la construction du pont ; les missionnaires parcouraient le pays promettant des indulgences en échange d'une contribution. Les dangers de ce passage étaient énormes, aussi les dons affluèrent ; on put acheter des carrières à Bourg-Saint-Andéol. Le 13 septembre 1265, la première pierre était posée et, en 1307, le pont était ouvert. Il avait fallu 43 ans pour mener à bien la colossale entreprise, baptisée du nom du Saint-Esprit.

Rien d'irrégulier et de puissant comme ce monument gigantesque ; il a deux alignements. Au milieu de sa longueur il semble se replier vers le sud. Ses arches, au nombre de 22, dont 19 grandes, sont de dimensions très variées, il en est de 25 mètres, il en est de 35 et de portées intermédiaires. La largeur était de $4^{m},35$ seulement et l'on craignait tant pour la solidité que les voitures n'y pouvaient passer, on mettait les marchandises sur des traîneaux. Avec le temps on put enfin cir-

culer en chars ou en carosses. Au commencement de ce siècle on élargit le tablier au moyen d'encorbellement ; de nos jours, on a supprimé une pile près de la ville pour jeter une arche de fonte permettant aux bateaux de passer sans danger[1].

Malgré ces transformations, l'œuvre des habitants de Saint-Saturnin-du-Port n'en garde pas moins une silhouette singulière et archaïque, avec ses piles massives, ses éperons aigus entre lesquels le flot furieux passe rapide comme une flèche. On voit le Rhône accourir, dévorant l'Ardèche, faisant mouvoir les roues d'une prise de force hydraulique, frôlant les remparts à échauguettes de la citadelle et fuir entre des îles basses plantées de peupliers et de saules.

La ville n'est pas en façade du fleuve. Il y a bien un quai, le « quai du drapeau tricolore », bordé par une belle maison de la Renaissance et le perron monumental donnant accès dans la cité, mais celle-ci ne regarde pas le fleuve ; par crainte du mistral, sans doute, elle couvre le coteau de ses rues étroites et se montre active vers la campagne, sur le « cours » planté de trois rangées de grands platanes où les cafés, les auberges et les hôtels

1. Voir 8e série du *Voyace en France*, pages 277 et suivantes.

s'alignent, où les omnibus et les diligences stationnent.

Pont-Saint-Esprit ne serait pas une ville du Midi sans ses fontaines jaillissantes ; elle en a placé sur divers points, assez bizarres avec leurs cygnes de fonte et leurs candélabres. L'une d'elles orne le boulevard Gambetta, en face d'une caserne portant la date de 1719 et servant à la portion centrale d'un régiment du 15e corps.

Les rues n'ont aucun caractère, la seule partie de la ville intérieure méritant une visite est la place Saint-Pierre, située en terrasse sur le Rhône, ornée de parterres et de jets d'eau. L'église paroissiale est sur un des côtés, son beau porche trop délabré ouvrant sur une ruelle. En face, une ancienne église du XVIIIe siècle, aux voûtes de pierre d'une élégance singulière, est abandonnée; elle a servi de théâtre, on lit encore l'inscription : *premières, secondes*. Sur les murailles sont peintes des cartes représentant les quatre parties du monde.

Un murmure incessant d'eaux agitées se fait entendre ici, le Rhône, échappé aux obstacles opposés par le pont, accourt à grand bruit ; ses eaux furieuses se heurtent en hautes vagues. Le spectacle est sublime du grand fleuve mugissant, de la plaine verdoyante, des collines hérissées en

falaises et des monts lointains en avant desquels s'isole la fière pyramide du Ventoux. Mais le port est désert, à peine quelques sacs ou barils près du ponton, le mouvement de ces quais, jadis animés, atteint à peine 1,350 tonnes par an.

Le Rhône, à partir d'ici, est en quelque sorte un fleuve solitaire. Les chemins de fer et les routes ne suivent plus aussi étroitement ses bords. La route de Beaucaire monte sur les collines pour aller traverser Bagnols-sur-Cèze. Du sommet de ces hauteurs rocheuses on a une vue superbe vers l'immense plaine du Rhône comme fermée de toutes parts, car les lèvres du pertuis de Donzère et du pertuis de Mornas sont d'ici invisibles. Les oliviers, les mûriers, les maïs, les sorghos, la luzerne fleurie se succèdent en damiers dans l'immense territoire. Sur l'autre versant s'ouvre le vallon de Saint-Nazaire et, plus loin, dans une campagne verdoyante, apparaît Bagnols-sur-Cèze.

Oh ! l'exquise impression de fraîcheur ressentie en arrivant sous les grands arbres ! J'ai fait la route à pied, en plein soleil ; malgré mon ombrelle, malgré la précaution de mettre mon veston sur le bras, je suis comme suffoqué par l'air embrasé respiré dans le vallon de Saint-Nazaire. Sur le « cours » obligatoire s'ouvrent heureusement

les cafés, avec leurs terrasses couvertes où l'on m'apporte un café et de la glace pendant que les indigènes, stupéfaits de voir un touriste à pied en cette journée torride, sirotent leur absinthe. Je les ai compris aujourd'hui, ces méridionaux recherchant la fraîcheur sous les arbres des promenades, pendant que le macadam semble se calciner sous l'ardeur du soleil.

Contre lui, la ville s'est construite : de hautes maisons bordant d'étroites rues en atténuent les ardeurs. Ces rues sont plus régulières, ont un aspect plus animé que celles de Pont-Saint-Esprit. La voie principale possède de nombreux magasins. Il y a beaucoup de vieux hôtels de noble apparence, avec des parties sculptées et des porches ouvragés. Sur la place principale, l'hôtel de ville est un édifice ancien, entouré de maisons à arcades. Il renferme un petit musée et un buste de la République érigé en 1883 par la « démocratie en l'honneur de la suppression de l'octroi ».

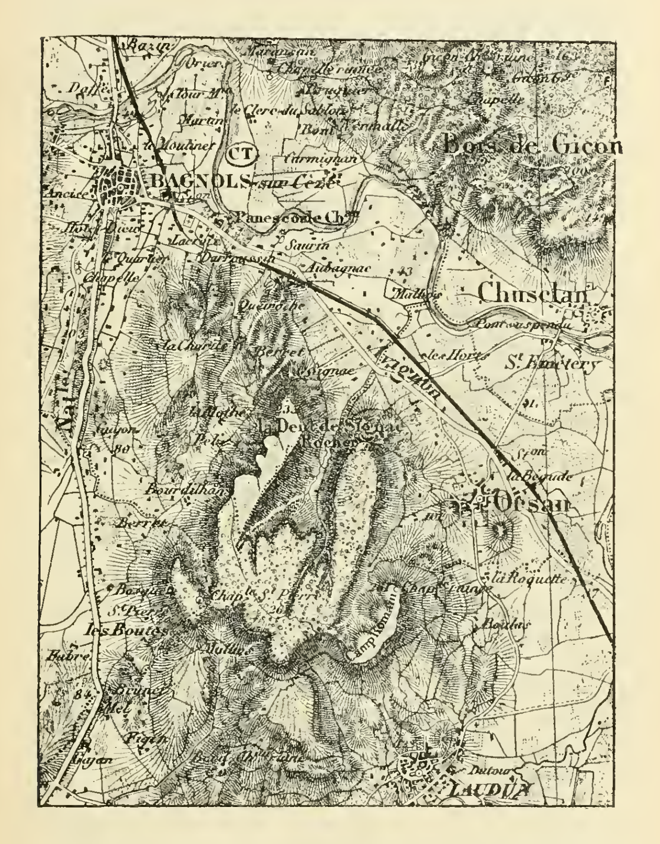
L'activité de Bagnols est due à sa riche banlieue, arrosée par la Cèze et la fontaine qui a donné son nom à la ville. Cette source s'échappait au pied de l'abside de l'église, au cœur géométrique de la cité. Très abondante, elle dut être vénérée jadis, mais son bassin et le ruisseau étaient de-

venus un cloaque, on y jetait toutes sortes de détritus ; elle a été recouverte, les eaux captées alimentent les fontaines et vont irriguer les jardins. Sur la voûte un joli square vient d'être planté, contre l'église un édicule en marbre est dressé en l'honneur de ce travail.

Les jardins de Bagnols doivent leur fertilité à ces eaux pures. Grâce à elles, tous les environs de la petite ville sont des champs de primeurs. La tomate est ici le grand élément d'activité. On la récolte de très bonne heure, au printemps, avant sa maturité ; elle s'en va, verte encore, en Angleterre où elle mûrit sur des rayons ; la tomate mûre est expédiée à Lyon, Saint-Étienne et Paris.

Cette culture à laquelle se livrent 150 jardiniers est en décadence, le prix de vente s'est beaucoup abaissé, la tomate s'est vendue jusqu'à 55 et 60 fr. les 100 kilogr., l'année dernière elle valait 35 fr., cette année elle est descendue à 3 fr. puis à 2 fr. Et cependant ce beau légume coûte encore assez cher à Paris, mais il supporte 20 fr. de transport, 10 fois la valeur ! Les jardiniers sont désolés, ils accusent tout le monde de cette dépréciation et ne paraissent pas se douter de la cause du mal dont ils souffrent, ils ignorent que Jersey, Guernesey et, en France, Roubaix, produisent la tomate en serre chaude à une époque où le

soleil de Bagnols ne peut encore faire croître la plante.



Les maraîchers de Bagnols ne se bornent pas à la tomate : dès juin, ils expédient dans le Nord

les haricots verts ; les choux-fleurs et les petits pois viennent ensuite ; en septembre on commence une seconde récolte de haricots. Les autres produits des jardins ont un débouché purement local, ainsi les aubergines vendues sur place 10 centimes la douzaine : à Paris on les paie en moyenne 25 centimes pièce, soit trente fois plus cher.

L'industrie maraichère ne s'est pas étendue au delà de Bagnols ; cependant, lorsqu'on visite la jolie vallée de la Cèze, où la rivière forme la belle cascade du Sautadet, on trouve autour de Goudargues et de Saint-André-de-Roquepertuis d'autres champs de tomates, irrigués par d'abondantes sources dont une, celle de Goudargues, est une des plus belles de ce pays riche en grandes fontaines.

A côté de ses jardins de petites cultures où les plants de tomates s'alignent en longues files sur des tuteurs de roseau, de belles pépinières revêtent les parties un peu élevées. Quatre principaux établissements et plusieurs petits fournissent une grande partie des arbres fruitiers d'alignement et d'ornement plantés dans le Midi, les mûriers surtout. Les jardins environnants sont couverts de pêchers et de cerisiers dont les fruits sont expédiés en Angleterre et à Paris.

Le sol donne d'autres éléments d'activité au

commerce de Bagnols, les collines sont couvertes de chênes produisant en quantité des truffes excellentes, plusieurs maisons vendent ces cryptogames ou les préparent en conserves. Le commerce des cocons et des soies, la filature et le moulinage sont encore des causes de grande activité, mais le nombre des filatures, qui était de 22 en 1870, a beaucoup décru. Une usine est en même temps un orphelinat où l'on garde les jeunes filles jusqu'à l'âge de vingt ans. Plusieurs industriels font la sélection de la graine de ver à soie et fournissent ces œufs à toute la contrée. Cette industrie a dû contribuer à attirer à Bagnols la fabrication des cartonnages. Celle-ci est moins importante qu'à Valréas, mais elle occupe encore de 800 à 900 ouvriers et ouvrières. La plus importante des trois fabriques en emploie près de 500.

Une autre branche de commerce est le millet ou sorgho. La panicule sert à fabriquer le balai commun, en forme d'éventail et vendu à Paris sous le nom de balai de paille de riz. La préparation de ces ustensiles de ménage est cantonnée, ou à peu près, dans la partie de la vallée du Rhône s'étendant sur chaque rive, d'Orange à Avignon. Bagnols ne fabrique pas le balai, mais centralise la production des matières premières ; plusieurs villages des environs, notamment Connaux et

Orsan, se livrent à la fabrication. Une usine d'Orsan emploie une centaine d'ouvriers des deux sexes à fabriquer les manches à balai.

Ces diverses industries et l'exploitation de quatre mines de lignite aux environs, ayant produit en moyenne 20,000 tonnes chaque année, expliquent l'animation de Bagnols et son aspect de prospérité. Si notre pays était plus visité, cette ville deviendrait aussi un centre d'excursions, les gorges et les chutes de la Cèze, la superbe colline isolée de Laudun aux formes géométriques, assiette d'un camp romain, méritent mieux que cet oubli.

XVIII

LA PRINCIPAUTÉ D'ORANGE

La Cèze. — Récolte de la lavande. — L'île Saint-Georges. — Traversée du Rhône. — Une île déserte. — Mornas et Mondragon. — La Croisière. — Bollène et ses usines. — Suze-la-Rousse. — Les sables de Piolenc. — L'arc d'Orange. — La ville d'Orange. — Le théâtre romain. — Campagne d'Orange. — Courthezon et Bédarrides.

Avignon. Juillet.

Pour aller de Bagnols aux villes de la rive gauche du Rhône, il faut entreprendre une véritable expédition ; en dehors des ponts de Pont-Saint-Esprit et de Roquemaure, séparés par plus de 20 kilomètres, il n'est pas un passage fixe, les bacs eux-mêmes sont rares. Aussi pour gagner Bollène sans employer la voie trop facile du chemin de fer et de l'omnibus de Pierrelatte, ai-je dû faire une course pénible à travers les îles et les bras morts du Rhône.

Le seul bac à proximité de Bagnols est celui de Saint-Étienne-des-Sorts. Entre la ville et le fleuve s'étend un massif de collines boisées, très acci-

denté, où les chemins sont peu nombreux et difficiles à reconnaître. Aussi ai-je préféré suivre la route par Vénéjean en frétant un équipage qui m'a rapidement conduit au Rhône.

On suit un instant la grande route pour franchir avec elle la Cèze sur un vieux pont aux piles à éperon. La rivière, assez abondante, coule entre une luxuriante végétation de saules et de peupliers. La route, bordée d'arbres, traverse des vignes d'une belle venue ; plus haut des olivettes tapissent le flanc des coteaux. Le chemin vicinal se détache pour monter sur des collines stériles, où le rocher est couvert de lavande. Cette plante est assez abondante ici pour être récoltée et alimenter les distilleries. Un de ces établissements est au bord du chemin, il ne fonctionne pas en ce moment. La variété de lavande cueillie dans cette région est de qualité inférieure, on l'appelle l'aspic.

Dans ce site de coteaux parfumés, dominant une petite plaine cultivée, se dresse le pittoresque village de Vénéjean, dont les maisons, groupées autour d'un beffroi de briques rouges, sont couronnées par l'église et les ruines puissantes du château. On traverse des champs de maïs, de betteraves et de sorgho à balai avant de gravir une dernière colline. Du sommet, on découvre

soudain un admirable panorama. Au premier plan, l'île vaste et verdoyante de Saint-Georges, le Rhône, les falaises tragiques de Mornas. Plus loin, les dentelles de Gigondas et la masse imposante du Ventoux.

Le chemin descend pour suivre un bras mort du Rhône ; au delà s'étend, très plate, l'île de Saint-Georges, une des plus belles zones agricoles de la vallée, luxuriante par ses vignes et ses cultures. La colline se dresse à droite, en falaise drapée de lierre. Elle s'avance en promontoire vers la pointe de l'île ; ici le courant est terrible, on a dû supprimer le bac et fixer la traversée en aval, au-dessous du joli village de Saint-Étienne, resserré entre le fleuve et le rocher.

Je suis seul passager sur le bac à traille ; il quitte le bord aussitôt, la poulie grince sur le câble de fer, en quelques minutes me voici sur l'autre rive, dans une île absolument déserte, aucun chemin régulier n'est tracé. Le passeur me donne de longues explications sur la direction à suivre pour traverser la lône et atteindre Mornas. Mais à peine ai-je fait quelques pas et, intéressé par l'étrange paysage, j'ai oublié ces indications. L'île est faite d'alluvions très fines dont la culture s'est emparée. Les champs ont été délimités

d'une façon assez bizarre ; ici on a créé des prés, là des vignes aux pampres énormes croissent sur des sortes de dunes, entre des plantations de mûriers, des vergers de cerisiers, de pêchers et de cognassiers, des carrés de maïs ; tout cela séparé par des fourrés épais d'arbustes aquatiques ou de haies de roseaux. La flore naturelle des îles rhodaniennes a disparu, sauf des énothères au parfum suave, des saponaires et des verges d'or croissant dans les fourrés.

Au delà de cette zone fertile, on trouve une région de sables mêlés de graviers, sans cultures, puis une bordure de saules et peupliers nains formant un inextricable labyrinthe de souches où je cherche en vain mon chemin. Voici bien la lône, claire mais bordée de sables vaseux, je la remonte à distance et finis enfin par trouver le passage, gravir la haute digue qui préserve la plaine de Piolenc des inondations et aborder le hameau du Paty. Dans une maison où les femmes travaillent à trier des cocons, on m'indique le chemin sinueux conduisant à la gare.

La plaine est fort riche, des champs de sorgho et de tabac, irrigués par les eaux du canal de Pierrelatte et du Lez, s'étendent jusqu'au pied de l'étonnante colline de Mornas, abrupte, coupée

par un ravin aux parois presque verticales, couronnée par des tours et des remparts, constituant un des refuges féodaux les plus complets[1], un des sites les plus saisissants de ces rivages, où les tableaux majestueux se suivent sans cesse.

Ces ruines dominent le chemin de fer et le bourg de Mornas. La voie passe sur le terrain même où vinrent s'entasser les corps des 300 catholiques que le baron des Adrets obligea à sauter du haut des murailles couronnant la falaise : 40 mètres d'une chute horrible, sur cette masse humaine d'où montaient les gémissements de douleur.

D'autres ruines surmontent d'autres rochers, au-dessus de Mondragon, bourg d'allure féodale, bâti entre le Lez et la falaise, à l'entrée de la plaine immense de Pierrelatte. Le chemin de fer court entre les mûriers, les vignes et les champs de maïs arrosés par les dérivations du canal.

A la Croisière, la plupart des trains s'arrêtent, il n'y a là aucun village, mais au point de rencontre — *croisière* — des routes de Paris à Marseille et de Pont-Saint-Esprit à Briançon, quelques auberges de rouliers se sont bâties. Le chemin de fer a placé une gare sur cette dernière

---

1. Voir, 3e série du *Voyage en France*, page 278.

route à une égale distance, une lieue, de Bollène et de Pont-Saint-Esprit, villes dont la population réunie atteint 10,000 âmes.

Des voitures attendent les voyageurs à la Croisière pour les conduire aux deux cités voisines ; ils sont plus nombreux pour Bollène, Pont-Saint-Esprit étant desservi par une autre ligne. L'omnibus de Bollène suivant une route défoncée par d'incessants charrois, traverse la plaine fertilisée par les eaux du canal. Un talus élevé, semblable à une fortification, coupe la plaine et masque la ville, signalée seulement par son château, son église et les cheminées d'usines. Ce rempart est une défense contre le torrent du Lez, il empêche les eaux des crues de se déverser dans les campagnes et de les ravager. Il faut traverser ce talus pour pénétrer dans la ville.

Un faubourg assez étendu borde le torrent dont, aujourd'hui, les eaux sont rares : quartier des grandes usines céramiques qui font la prospérité de Bollène et dont la réputation s'étend au loin. Elles alimentent même beaucoup de fonderies et de fours en Italie, Espagne et Portugal.

Les environs renferment de nombreux gisements de phosphates et de terre réfractaire activement exploités. La terre se vend au loin pour les usages industriels, les usines locales la trans-

forment en briques, cornues, tuyaux, plaques pour fours et calorifères.

La ville a perdu ses murailles crénelées ; il y a quelques années encore, ce mur d'enceinte donnait à la cité une apparence des plus pittoresques ; mais, comme à Valréas, le rempart a été remplacé peu à peu par une ceinture continue de maisons ; les portes, cependant, sont restées et donnent accès à d'étroites rues bordées de demeures nobles, mais sévères. Le fossé a fait place à une large chaussée, le *cours,* plantée de platanes d'une superbe venue et bordée de cafés ; cela ressemble donc à toutes les petites cités du Midi. A l'entrée de la ville, près du Lez, est une belle statue de l'Assomption.

L'intérieur, contrairement aux autres centres de la région, se transforme ; entre les maisons des XVIIe et XVIIIe siècles, sculptées, rappelant par maints détails une splendeur féodale, nombreuses sont les maisons neuves. L'hôtel de ville, moderne, serait digne d'une cité considérable.

La céramique et l'exportation des terres et sables réfractaires ne sont pas les seules causes de ce bien-être. Le massif de collines à l'angle duquel la petite ville s'est assise renferme de belles carrières de pierre blanche d'un grain très fin. Ces mêmes collines sont couvertes d'oliviers, les

campagnes sont plantées de mûriers, les innombrables mas des environs se livrent à l'élevage des vers à soie, de nombreux ateliers filent les cocons et moulinent la soie.

Les bords du Lez, malgré le caractère torrentiel de la rivière, sont la partie la plus active de la contrée. La route de Suze-la-Rousse est comme un faubourg bordé d'usines et d'habitations. Les principales carrières de terre réfractaire sont au-dessus de cette route, dans le massif de collines complètement isolé, d'aspect insulaire, compris entre le Lez, le Rhône et l'Eygues et dont les falaises de Mornas font partie. A l'extrémité du massif, couronnant un mamelon isolé, la chapelle de Saint-Blaise commande un immense horizon sur la Drôme et le Vaucluse jusqu'au mont Ventoux. Les deux départements ont leurs limites un peu plus loin.

Sur un monticule élevé d'une vingtaine de mètres au-dessus de la plaine, apparaissent les toits en amphithéâtre de Suze-la-Rousse, une des plus curieuses parmi ces bourgades féodales dont, en cette contrée, chaque monticule est coiffé.

Je n'ai pu visiter Suze, préférant traverser le massif des collines pour atteindre Piolenc. En passant hier à cette station, j'avais remarqué dans

des wagons un sable d'un blanc de neige ; sur les collines voisines, couvertes de chênes verts, des parois blanches, des anfractuosités découpent géométriquement les pentes et leur donnent l'aspect de fortifications cyclopéennes. Évidemment ce sont des carrières et cette matière blanche en provient ; j'ai voulu les visiter. Le massif des collines n'a pas grand caractère, les bois de chênes verts, les landes parfumées, les petits plateaux de culture ne mériteraient guère une course s'ils n'étaient des plus intéressants par les formations géologiques ; outre les terres réfractaires et les phosphates fossiles, il y a presque partout d'autres fossiles qui feraient la joie des géologues ; c'est, paraît-il, un terrain classique : la commune d'Uchaux est célèbre par son grès vert, riche en *Trigonia*.

Un bourrelet rocheux borde ces collines vers le sud. De cette crête on a un panorama superbe sur Orange, les plaines du Comtat et les montagnes du Ventoux et du Luberon. Au-dessous, le massif s'abaisse par des pentes profondément ravinées jusqu'aux abords de Piolenc. Là se trouvent ces carrières qui ont attiré mon attention. On y extrait seulement du sable pour les verriers.

Le massif fournit aussi de belles pierres de

taille, le centre d'exploitation est au gros bourg de Sérignan, non loin du Lez.

J'avais longtemps à attendre à Piolenc pour trouver un train, j'ai essayé de patienter en visitant ce bourg de forme régulière, puis je suis allé faire un tour dans la campagne, sur la route d'Orange ; un boucher qui passait m'a demandé si je me rendais à la ville ; sur ma réponse, il m'a offert une place à côté de lui. Nous sommes partis à fond de train comme il convient à une voiture de boucher ; en peu de temps, nous avions atteint le Lez et pénétré dans la campagne d'Orange dont les irrigations font une terre plantureuse, verte de prés et d'arbres. Au fond, une masse robuste se dresse, percée d'une immense arcade : c'est l'arc de triomphe dont la carte d'état-major fait un *Arc de Marius*. Nos officiers, savants topographes, mais antiquaires peu ferrés, ont traduit par Marius le mot Mario ; les archéologues ont conclu à Marion, du nom d'un chef battu par les armes romaines et inscrit sur un bouclier sculpté. Mon conducteur a arrêté sur ma demande, puis m'a laissé, reprenant sa course effrénée.

Peu d'entrées de ville, en France, sont plus somptueuses et majestueuses. Mais rares sont les voyageurs venus à l'arc d'Orange par la direction

du nord : on arrive aujourd'hui par le chemin de fer, on suit des voies poussiéreuses, et si l'on va rendre visite à l'arc de triomphe, on l'aperçoit sans perspective, au bout d'une allée d'arbres bordée de bâtisses moroses. De ce côté le vent du sud l'a rongé, les sculptures sont presque effacées. Au nord, malgré les siècles, le monument a conservé la pureté de ses lignes. La grande arcade s'ouvre très nettement dans l'immense muraille haute de 22 mètres, large de 21, épaisse de 8, toute couverte d'attributs guerriers et navals.

L'aspect de l'édifice laisse une impression profonde ; peu de monuments de l'époque romaine présentent autant de grâce mêlée à autant de majesté. Peut-être, lorsqu'on approche, trouve-t-on un peu trop d'ornements ; les artistes ont mis une profusion excessive de trophées et de boucliers, la figure humaine, c'est-à-dire les captifs et les combattants, est un peu noyée.

Aucun édifice ne montre mieux la puissance du peuple romain. Les seigneurs d'Orange, devenus ces princes dont les héritiers sont aujourd'hui rois des Pays-Bas, avaient dressé un donjon sur la plate-forme et noyé l'édifice entier dans une forteresse. La grande voûte, si élégante et imposante, fut divisée ; elle reçut des planchers et des

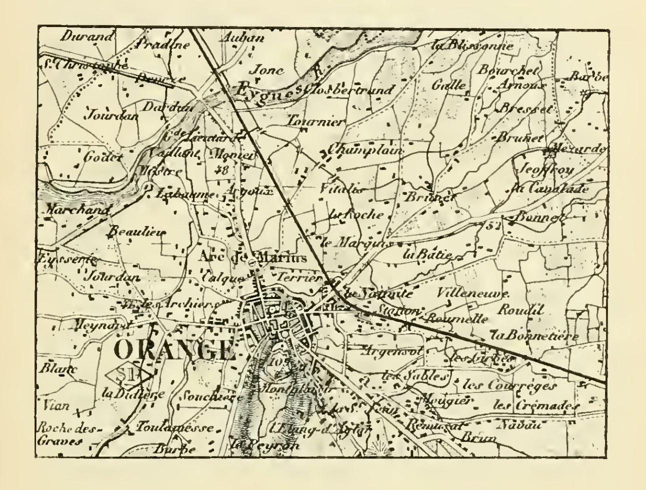
cloisons et se transforma en habitation. Cette citadelle a disparu pierre à pierre, les créneaux ont été abattus, les meurtrières aveuglées, les restes en ont été nivelés et l'antique trophée des victoires romaines a revu le jour, sans avoir trop souffert de cette greffe féodale.

La route ne passe plus sous la grande porte ; on a entouré le monument d'une pelouse circulaire, mais le piéton peut franchir l'arc triomphal et, sous les grands arbres, pénétrer dans l'humble ville qui a succédé à l'opulente Arausio Cavarum, assez grande pour avoir été dotée de monuments aussi considérables.

Orange est une cité morne, ses rues étroites n'ont aucun caractère, on n'y trouve pas, comme à Bollène, des demeures seigneuriales. Les princes d'Orange n'ont pas embelli leur capitale comme les légats pontificaux le firent pour les villes du Comtat. Rien n'attire le regard, les églises sont d'un pauvre style, une statue du comte Rambaud II, dans le genre troubadour, orne une placette devant l'hôtel de ville. Le *cours* lui-même, ce cours si vivant des villes méridionales, est un large mail abandonné, au milieu duquel la statue du comte de Gasparin semble gémir sur le malheur des temps.

Au sortir de cette ville oubliée, au pied d'une

colline couronnée par les ruines superbes du château des princes d'Orange détruit par Louis XIV, se dresse la façade formidable du théâtre antique, le plus vaste qui nous ait été conservé. En débouchant sur la petite place d'armes, devant cette muraille massive, haute de près de 37 mètres,



large de plus de 100, on éprouve une émotion inexprimable. Cette grande paroi fauve, nue, à peine animée par une rangée d'arcades aveugles surmontée par une corniche, est d'un effet saisissant.

La façade constitue en quelque sorte le monument tout entier ; la salle, comme nous dirions

aujourd'hui, c'est-à-dire les gradins, avait été excavée dans la montagne, les degrés étaient de marbre blanc et faisaient face à la scène à laquelle on accédait par trois portes carrées. Cet édifice rude, sans ornementation, est cependant un de ceux que l'on ne saurait oublier quand on les a vus une fois. On comprend l'engoûment dont il est l'objet de la part des félibres et même de la part des poètes du Nord, qui rêvent de restaurer ici le drame antique. Devant ces murailles toujours puissantes, sur ces gradins descellés, privés de leur revêtement de marbre, des auteurs modernes sont venus traduire Sophocle et Euripide.

Ces fêtes littéraires ont tiré Orange de l'oubli, elles ramènent de temps à autre la foule dans cette cité presque sans industrie, que la présence de l'escadron du train du 15e corps d'armée ne saurait animer. Mais Orange n'en est pas moins un centre pour d'opulentes campagnes fertilisées par les eaux de l'Eygues, de la Meyne et de l'Ouvèze. Autour de son rocher s'étendent de belles cultures et des champs de mûriers. Les prairies dans les parties basses, les oliviers et les vignes sur les pentes font de certaines parties du pays une zone comparable aux huertas de l'Andalousie. Dans ces paysages luxuriants, où l'on commence à cultiver la betterave pour une sucrerie, les bourgs

et les villes surgissent, pittoresques avec leurs campaniles de fer forgé, leurs remparts croulants, leurs toits de tuiles calcinées par le soleil. Courthezon, où l'on fabrique des balais par milliers, Courthezon, rapidement entrevu, est un de ces coins dont le souvenir reste vivant. Un château moderne de grandiose aspect, un parc clos de murs et rempli de pelouses comparables aux parterres du Nord, ont modifié ce site de ville. Tout autour, des platanes géants enserrent la bourgade, ombragent les mas, bordent les rigoles d'irrigation. Puis on retrouve les collines couvertes d'oliviers et d'arbres fruitiers, complantées de vignes. Entre ces coteaux et l'Ouvèze, jusqu'à Bédarrides, la plaine entière est couverte de jardins consacrés à la culture des primeurs. Bédarrides dépassé, on franchit la Sorgues au-dessous de son confluent avec l'Ouvèze. De petites collines couvertes de vignes, une ville enfouie sous des platanes : Sorgues, où la rivière anime tant de fabriques, puis les grandes et fumeuses usines du Pontet, le bras principal du Rhône, une ville féerique avec ses édifices immenses, ses remparts crénelés : c'est Avignon.

XIX

CARPENTRAS

Sorgues. — Les usines de Védènes : le Paradou. — Une fête de village. — De Saint-Saturnin à Entraigues. — La plaine des Sorgues. — Althen-les-Paluds et Monteux. — La culture des fraises. — Carpentras et ses berlingots. — Propos de cafés et galéjades. — La culture des chardons. — Arrivée à Bédoin.

Bédoin. Juillet.

J'étais attendu hier matin à Sorgues. Avant même d'avoir pu revoir Avignon, j'étais à la gare, dès 4 heures du matin et me mettais en route pour la petite ville. Nous avons parcouru les avenues ombragées de platanes, les rues étroites et suivi un instant la Sorgues aux transparentes eaux. C'était l'heure de la rentrée des usines, nombreuses ici, où la rivière possède encore assez de chute pour faire mouvoir roues et turbines. Papeteries, moulinages, filatures font un centre ouvrier fort intéressant, complété par des usines installées sur tous les canaux dérivés de la Sorgues. Ces établissements sont la fortune de cette

ville de 4,000 à 5,000 âmes, dont la prospérité s'affirme par un bel hôtel de ville aux proportions monumentales.

Je devais visiter l'usine du Paradou. Grâce à l'heure matinale je pus, malgré la saison, entreprendre cette course à pied. D'ailleurs, la campagne est fort ombragée, de merveilleuses allées de platanes bordent les chemins et entourent les *mas*, dont les abords sont déjà garantis du mistral par les cyprès. L'irrigation a permis de créer ici des prairies superbes, d'un vert profond. Sans les platanes, sans les roseaux géants bordant les rigoles, sans le ciel d'un azur implacable, on pourrait se croire en Normandie.

Une de ces avenues, digne d'orner un parc princier, conduit jusqu'à la route de Carpentras à Avignon, au pied du mamelon isolé de Védènes. Une dérivation de la Sorgues est utilisée sur ce point par les usines métallurgiques de Beauport et d'Aiguilles, dont l'une est une importante fonderie de cuivre.

Un kilomètre plus loin, sur la route d'Avignon, de grands bâtiments noirs bordent une autre dérivation du canal, c'est l'usine du Paradou, où l'on traite la bauxite de Rougier, dans le Var. Ce minéral, qui contient de 60 à 70 p. 100 d'alumine,

est moulu ; par un mélange d'acide sulfurique on en obtient du sulfate d'alumine liquide sous forme de cristaux d'alun. Jadis l'usine fabriquait beaucoup de garancine, au moyen des racines de garance du pays, mais la concurrence des garances artificielles, extraites du goudron de houille, a fait disparaître cette culture. Aujourd'hui, le Paradou traite seulement les garances du Caucase, suffisamment riches pour lutter contre les couleurs d'aniline.

Je comptais voir le Paradou en pleine activité ; par malchance je suis arrivé au jour de la fête de Védènes. Les ouvriers ont obtenu congé et les ateliers chôment. Pour oublier un peu ma déconvenue, je suis allé à Védènes, dans l'espoir de trouver à cette fête patronale des mœurs locales particulières. Hélas ! cela ressemble à toutes les *vogues* des environs de Lyon, à toutes les fêtes des environs de Paris. Les costumes n'ont rien de particulier, mais les paysans venus des mas arborent tous des plastrons et des cols de chemise de couleurs vives et claires, parfois compliquées de dessins comparables à ceux des vieilles étoffes. Les chevaux de bois, les tirs au pistolet, les loteries sont envahis. Naturellement, beaucoup de bruit et de cris, mais on parle autant français que

provençal. J'y saisis cette expression d'un indigène expliquant pourquoi il n'est pas allé à un rendez-vous :

— Il aurait fallu embrasser la bise !

La bise, c'est le nom lyonnais du mistral. Le parler du Nord ferait-il la conquête du Midi ?

Je voulais louer une voiture pour visiter la plaine ; après bien des recherches, on m'a indiqué un commissionnaire d'Entraigues, qui va à la gare de Saint-Saturnin et retourne dans son village ; nous avons fait prix et il m'a conduit avec lui. Le chemin court au pied des collines couvertes d'oliviers, puis traverse la partie basse de Saint-Saturnin, gros bourg très banal assis au pied d'un village féodal. La gare est presque au débouché d'un grand tunnel. Mon conducteur y dépose une dizaine de paniers remplis de lapins ; la salle des bagages, le quai sont encombrés de semblables colis. Toute la contrée se livre à l'élevage du lapin à destination de Marseille, de Toulon et des autres villes du Midi. La seule gare de Saint-Saturnin charge de 20 à 30 paniers par jour.

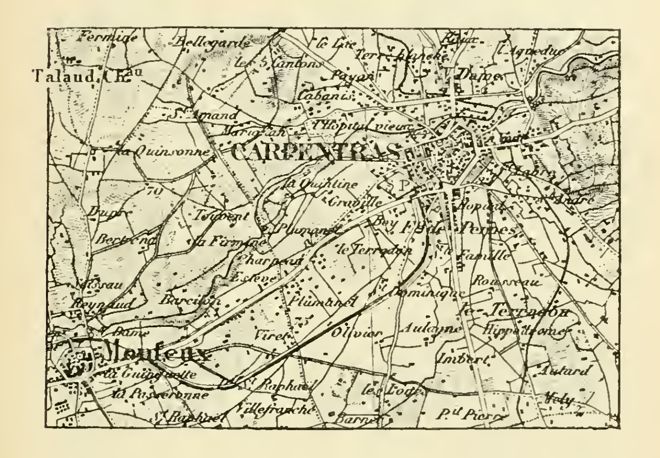
L'expédition de ces victimes du civet une fois faite, nous sommes repartis. A l'un des bras de la Sorgues, nous avons quitté la grande route pour suivre la rivière bordée d'arbres, puis traverser la

plaine dont les prés, les champs de maïs, les luzernes sont d'une extrême richesse. Les platanes énormes entourent les fermes, les grands roseaux et les saules bordent les canaux jusqu'à Entraigues, village de maraîchers et de cultivateurs, où la rivière, très large et claire, forme d'heureux paysages.

Entraigues est sur le chemin de fer de Carpentras ; j'ai pu trouver un train et continuer ainsi ma route. La voie traverse toujours ces mêmes campagnes fertilisées par la Sorgues. Partout où l'eau peut arriver, c'est une végétation d'une inexprimable splendeur. Quand le niveau du sol est trop élevé, de petit bois de chênes ont été plantés; ils produisent des truffes. Dans ces vastes espaces aucun village, les mas sont isolés dans les champs, entre les canaux, sous les platanes touffus. Une commune, Althen-les-Paluds, dont le nom est celui du Persan Althen, qui importa la garance dans le Comtat, est entièrement composée de ces fermes isolées.

Par contre, Monteux a conservé l'aspect d'une cité féodale; son enceinte circulaire est encore en partie debout, les ruines d'un château sont dominées par de vieilles tours fort pittoresques. La plaine est ici particulièrement riche. Nous restons fort longtemps en gare par suite d'une longue

opération des hommes d'équipe ; ils emplissent deux fourgons de sacs, à travers les mailles lâches on aperçoit des teintes roses et jaunes, ce sont des haricots-beurre. La curiosité me vient de compter ce qui reste de sacs sur le quai : il y en a 72 encore, tous à destination de Lyon.



Enfin le train se remet en marche : jusqu'à Carpentras, sur 5 kilomètres, on traverse sans cesse des jardins ; les paysans arrosent d'une façon primitive : ils puisent l'eau avec une pelle et la jettent sur les planches. Entre les carrés de culture, des haies d'aubépine et des cyprès brisent le vent ; les maisons grises s'abritent du mistral par des platanes. La récolte principale dans

toute cette partie du Comtat est la fraise ; Carpentras a envoyé 800,000 kilogr. de ces fruits à Paris en 1892, Monteux 300,000, Avignon 300,000.

Aux abords de Carpentras, la végétation est moins belle, de grandes excavations, faites sans doute pour tirer du ballast, sont pleines d'efflorescences blanchâtres. Mes compagnons de route, à qui je demande la nature de ces sels, avouent leur ignorance ; ils n'avaient jamais remarqué ce phénomène. D'ailleurs, on passe rapidement, on aperçoit là-haut, sur sa colline, la capitale judiciaire du Comtat et la gare où le train tout entier se vide.

Voici donc une des quatre villes sur lesquelles s'est exercée si longtemps la malice des conteurs et des beaux parleurs de table d'hôte. Vais-je avoir ici encore une déception comme à Landerneau et à Quimper-Corentin, où rien n'explique le ridicule jeté sur ces aimables cités[1] ? Un voyageur qui se trouvait dans mon compartiment et est monté près de moi sur l'omnibus d'hôtel me dit d'un air finaud :

— Carpentras a son avenue de la gare.

---

1. Voir *Voyage en France*, 5e série, chapitres XII et XIII.

C'est prodigieusement drôle, paraît-il, et je devrais rire. Mais cette avenue de la gare ressemble à tant d'autres avenues de la gare! Elle a sur les autres l'avantage de déboucher sur une place digne d'une grande ville, bordée sur un de ses côtés par un vaste Hôtel-Dieu, d'aspect monumental. Devant l'édifice est la statue d'un moine fondateur du charitable établissement, l'évêque Malachie d'Inguimbert.

Sur la place s'ouvre une promenade magnifique, le boulevard des Platanes, ombragé de grands arbres, dominant par une terrasse de riantes campagnes, au-dessus desquelles se détachent les âpres montagnes de Vaucluse. C'est, avec plus d'ampleur, le paysage offert par les remparts d'Angoulême, mais il manque ici le flot large et clair de la Charente. Ce boulevard se continue autour de la ville par des chemins de ronde plantés d'arbres.

Il est bien temps de déjeuner! depuis 4 heures du matin je suis en route, il est plus d'une heure et le soleil est terrible sur les promenades de Carpentras. Je suis donc allé à l'hôtel pour constater le bien-fondé d'une des réputations de la ville. On y sert des repas de Gamache, bien soignés, où n'est pas ménagée la truffe du Comtat. Mais le berlingot, autre gloire locale, n'est point présenté au dessert.

Allons donc à la recherche des berlingots, par les rues étroites et tortueuses, où le soleil ne peut percer ; la fraîcheur est exquise ici. Carpentras ressemble fort à Montélimar, mais elle a des monuments plus nombreux, dus à son ancien rang de capitale. Le Palais 'de Justice, jadis évêché, évoque, par sa masse puissante, l'idée d'un palais florentin. Il renferme des salles fort belles et donne accès à un arc de triomphe romain, aujourd'hui simple ornement d'une cour. Près du Palais de Justice est l'ancienne cathédrale de Saint-Siffrein, assez intéressante, mais elle ne saurait faire oublier les belles églises romanes de la contrée.

Tout autour, de petites rues bizarrement contournées, sont bordées de magasins. Au milieu de ce décor vieillot s'ouvre un passage vitré comme « il n'en ont pas en Avignon ». C'est le passage Boyer, rempli de boutiques. Non loin de là, sur une rue bordée de maisons à galeries, est l'hôtel de ville, peu digne de Carpentras, et une jolie fontaine surmontée d'un ange en plomb doré.

Et les berlingots? On les fabrique dans une rue écartée, le magasin n'a pas d'apparence, mais nous nous trouvons, nombre de clients, achetant berlingots et fruits confits pour expédier au dehors. Dans une arrière-boutique on emplit les boîtes et il y a, me dit-on, une véritable usine

pour alimenter au loin les confiseurs et surtout les buffets des gares.

Voici l'heure du départ de la voiture de Bédoin ; le bureau est dans un café sur le chemin de ronde, face à la porte d'Orange, tour crénelée, haute de 37 mètres, dont une face seule subsiste, mais de bien fière mine encore. La diligence n'est pas arrivée, elle attend un train à la gare. Pour échapper au soleil, je m'installe à la vérandah du café. Il y a plusieurs clients attablés à boire de la bière ; ils se content des histoires dont la saveur est bien méridionale. Un gros monsieur, haut en couleur, orné de belles moustaches, tient à la main un bâton fort simple et un couteau :

— Vous le voyez, le couteau ? eh bien quand ze le lance tout ouvert, rien ze ne manque. Un zour ze vois un moineau sur une épine (aubépine), ze lui zette le couteau. Savez-vous ce qui est arrivé ?

— Oui, dit un autre, l'oiseau, il est mort.

— Non, il était parti, mais le couteau il avait traversé la branche. Ze l'ai retiré, le couteau ; avec z'ai coupé la branche, les voilà !

Les voilà, en effet. Ce n'est pas fini, d'autres histoires ont suivi, j'en ai noté deux :

— Z'étais à la sasse (chasse), il y avait des per-

dreaux. Z'en tire un, ça fait peur à un autre qui le croise, ils ont été tués tous les deux. D'ailleurs ze fais souvent coup double. Un zour, ayant rien tué, z'entends le rossignol. Il çantait, le rossignol, ze lui ai laissé finir sa chanson, au povre, puis ze l'ai visé. Savez-vous ce qui est arrivé ?

— Le rossignol, il est mort.

— Non, z'ai tué un étourneau qui passait.

Je ne donne pas ces historiettes pour des anecdotes très amusantes, mais elles peignent bien une population. Le conteur était très sérieux, très convaincu dans son exubérance zézayante et ses auditeurs l'écoutaient avec une surprenante attention, prodigieusement intéressés par ces aventures qu'ils connaissaient depuis longtemps sans doute.

J'en aurais entendu bien d'autres, mais la voiture est arrivée ; les voyageurs, peu nombreux, sont montés dans l'intérieur pour échapper au soleil. Je me suis hissé sur l'impériale et nous sommes partis à grand bruit, sous les beaux platanes de la route de Malaucène, bientôt quittée pour nous engager dans le vallon de l'Alozn, si riant avec ses arbres et les arcades blanches de l'aqueduc du canal.

On sort du vallon pour déboucher sur un pla-

teau sec, où les irrigations n'ont pu parvenir; on a remplacé les cultures par des bois. Des chênes verts ont été plantés; soigneusement entretenus, on passe la charrue entre chaque rangée, ils sont destinés à produire des truffes. Entre les chênaies il y a encore des chaumes, indices d'une moisson récente; mais, peu à peu, les chênes remplaceront toute autre culture.

De cette plaine, on jouit d'une vue immense sur le Ventoux, sur la chaîne fantastique des Dentelles de Gigondas et de petites collines surmontées de bourgades féodales groupant leurs maisons grises entre des murailles, au pied de châteaux ruinés. Le Barroux, Caromb, Crillon, sont d'un grand effet décoratif dans ce paysage.

Le sol reprend quelque verdure, grâce aux eaux précieusement captées de la Mède. Autour du village de Saint-Pierre-de-Vassols, on rencontre les premiers champs de cardères à foulons. Ces chardons seront bientôt à point, à peine gardent-ils une petite couronne de fleurs d'un blanc violacé. Dans la cour d'une ferme sèchent des têtes mûries, prêtes à être vendues à Carpentras, d'où elles seront dirigées sur les fabriques de draps.

Le vallon de la Mède est accidenté; des prés au bord des ruisseaux, des champs sur les pentes, plus haut des plantations de chênes. Mais on re-

garde peu ce pli de terrain, commandé par le site fier de Crillon, on n'a d'yeux que pour le Ventoux puissant, immense, appuyé sur d'énormes contreforts revêtus d'un manteau clair de chênes et de taches plus sombres de pins. Au pied de la montagne, parmi les oliviers, apparaît enfin Bédoin, d'où je ferai ce soir l'ascension.

XX

AU MONT VENTOUX

Bédoin la Neuve. — Bédoin l'Infâme. — Une exécution en masse. — Le Ventoux et ses richesses. — Cueillette de la lavande. — Les chênes truffiers. — 60,000 fr. de revenus. — La découverte du chêne truffier. — Plantation et récolte. — En route pour le Ventoux. — La campagne de Bédoin. — Dans le Ventoux. — Les jas. — Les bergers. — Les glacières. — Un lever de soleil.

Observatoire du mont Ventoux. Juillet.

Ce gros bourg de Bédoin, assis sur la Mède naissante, entre les oliviers d'un vert pâle, dans un site fait à souhait pour une de ces villes fortes du Comtat et du Tricastin, si fièrement campées sur leur mamelon, ne ressemble cependant en rien à ses voisins : les maisons sont neuves, les rues droites et, sur le cours, les platanes abritent des demeures fort banales. L'histoire de Bédoin explique cette anomalie.

Comme toutes les villes du Comtat, Bédoin avait acclamé la Révolution française et la réunion de la province à la France. Pour manifester

leur civisme, les habitants avaient planté un arbre de la liberté. Or, pendant une nuit d'orage, en 1794, un fanatique eut l'idée d'abattre le baliveau. Cet acte de stupide vandalisme produisit un effet énorme dans ce pays où l'on s'exalte facilement. Les comités de Carpentras et d'Avignon demandèrent vengeance à la Convention. Celle-ci ordonna le destruction par le feu de « Bédoin l'Infâme » et le supplice des individus soupçonnés. Le futur duc d'Albuféra, Suchet, alors chef de bataillon, eut la mission d'exécuter le décret ; il le fit avec une rigueur implacable. L'incendie dévora les maisons, on fusilla 82 habitants, sans que le ou les coupables aient été découverts. Même en ce temps, le châtiment fut trouvé excessif ; l'année suivante, la Convention accordait 300,000 fr. pour relever le bourg et faisait élever un monument commémoratif, sorte d'expiation pour sa terrible sentence.

L'église et quelques maisons, situées à l'écart sur le monticule, ont échappé en partie à la ruine, on a pu les réparer. Le reste du bourg est d'origine moderne, l'aspect général est riant; peu de centres du Midi paraissent plus prospères, il est même peu de communes plus favorisées dans la France entière.

Bédoin doit sa fortune au Ventoux. Cette mon-

tagne d'aspect aride appartient presque en entier à la commune. Celle-ci afferme le pâturage aux propriétaires de moutons et possède dans les bois communaux et domaniaux du Ventoux, plantés en chênes truffiers, une richesse considérable.

La lavande, dont j'ai plusieurs fois signalé l'exploitation, surtout en Tricastin et dans les Baronnies, est une autre source de revenus. Elle abonde sur les flancs du Ventoux, mais afin d'empêcher la dilapidation de cette part de la fortune publique, on fixe chaque année, d'accord avec le service des forêts, la date à laquelle la récolte peut être commencée. C'est généralement vers le 14 juillet. Aussitôt cette décision prise, tous les habitants de la commune ont le droit d'aller récolter la plante aromatique.

On coupe seulement les épis, en commençant naturellement au bas de la montagne, où la floraison a lieu bien avant que les plantes situées sur les parties froides du mont aient même des boutons. Mais, en haut, si les tiges sont plus courtes et la floraison tardive, les fleurs sont plus belles et plus odorantes.

Les thyrses sont apportés à pleins sacs dans les hameaux et au bourg ; on les fait sécher au soleil et fouler par des animaux de somme pour détacher la fleur. Un criblage permet de recueillir

celle-ci détachée de la tige; on obtient alors cette sorte de grosse graine violette vendue dans Paris à pleines charretées. Le produit de cette opération représente 25 à 30 fr. par 100 kilogr.

Pour la distillation, il n'est pas nécessaire de dépouiller les sommités, on met les thyrses entiers dans l'alambic. La lavande est ensuite séchée, la fleur privée de parfum est séparée par le criblage ; elle vaut encore 3 fr. les 100 kilogr. Elle sert uniquement, m'a-t-on assuré, à être mélangée avec la lavande non distillée. Cette falsification se fait sur le taux de 20 à 25 p. 100. On n'a pu me dire si elle est générale.

Les truffes elles-mêmes n'échappent pas à la fraude, mais ce cryptogame a trop de valeur, on a pu chercher et trouver les moyens de reconnaître les falsifications. A malins, malin et demi, pourrait-on dire à propos de truffes.

Je viens de traverser landes à lavande et plantations de chênes truffiers, mais avant de raconter mon excursion, il n'est pas sans intérêt de rappeler les origines de cette industrie agricole devenue si considérable et représentant aujourd'hui, dans Vaucluse seulement, une récolte de plus de 400,000 kilogr., valant, au bas mot, 4 millions de francs. De tout temps on a recueilli des truffes

dans le Comtat, mais la culture raisonnée remonte seulement au commencement du siècle. Un certain Joseph Talon, se livrant à la cueillette des truffes à Croagnes, près de Saint-Saturnin-d'Apt, découvrit que des chênes verts ou des chênes rouvres provenant de glands semés par lui avaient produit des truffes ; cette remarque encouragea un autre Vauclusien, Rousseau, de Carpentras, à faire des plantations de chênes ; le résultat fut tel que, bientôt, la semaille du gland devint une branche de l'agriculture dans le Dauphiné et le Comtat. Le phylloxéra, en détruisant les vignobles plantés sur les côtes arides, a donné un nouvel essor à la plantation des chênes truffiers. Partout on a créé ces bois réguliers : l'État sur ses domaines, les communes sur leurs communaux, les particuliers dans leurs propriétés ont reboisé et continuent à reboiser, le mouvement est continu ; ces régions de la Drôme, du Gard, de Vaucluse, des Basses-Alpes et du Var ont donc reconstitué des bois qui atténuent les ardeurs du climat et créé une source de revenus considérables.

Apt et Carpentras sont maintenant de grands marchés aux truffes, où se centralisent les récoltes de marchés moins considérables tenus à Roussillon, Gordes, Saint-Saturnin, Lioux, Saumane,

Rustrel, Vaucluse et Villars dans l'arrondissement d'Apt; Venasque, Jonquières, Mazan, Villes, Mormoiron et Méthamis dans celui de Carpentras.

La recherche des truffes se fait de diverses manières, signalées par M. de Barral dans une étude sur cette intéressante industrie : on devine la présence du cryptogame par une fente ou *escarto,* par des vols de mouches ou *musco,* par la sonde, *braco.* Enfin, on fait exécuter des fouilles par le chien, le porc et surtout par la truie.

La commune de Bédoin, grâce à l'étendue de son territoire, produit le plus de truffes. Les bois communaux ont 1,600 hectares de superficie; ils sont divisés, ainsi que toutes les autres chênaies du Ventoux, en *places à truffes,* affermées aux habitants des environs. En 1875, le produit des *places à truffes* avait atteint 26,000 fr.; en 1887, ces places, au nombre de 25,463, étaient adjugées moyennant un prix total de 38,405 fr.; actuellement le revenu de la commune est de 60,000 fr.

Aussi cette heureuse collectivité ignore l'octroi, les livres sont donnés gratuitement dans les écoles, les inhumations sont aux frais de la commune. Chaque ménage reçoit par an 1,000 kilogr. de bois de chauffage, hêtre ou chêne. En outre, chacun a le droit de ramasser le bois mort, les feuilles et le crottin de moutons pour engrais.

L'adjudication des truffières se fait à Carpentras ; on divise les places en 12 ou 16 lots ; tous les cinq ans, l'adjudication est renouvelée. Les adjudicataires rétrocèdent ensuite les places ou les exploitent eux-mêmes. Les petits exploitants sont parvenus à rendre leur marchandise plus lourde, en vue du marché de Carpentras, qui a lieu le jeudi : On met les truffes tremper dans l'eau. Quelques-uns, plus habiles, avaient imaginé d'augmenter le poids, en remplissant toutes les cavités des truffes avec une terre noire recueillie dans certaines parties du Ventoux. Les « fabricants », assis devant une table chargée de 15 à 20 kilogr. de truffes, bouchent les trous avec cette terre finement criblée, puis on met les truffes sur un drap, on tamise de la terre humide au-dessus et la truffe semble fraîchement cueillie.

La fraude a été découverte, les commerçants de Carpentras ont un moyen bien amusant de la prévenir : ils jettent les truffes sur un crible armé de pointes de fer qui les grattent et font tomber l'argile ; on paie donc seulement le cryptogame à son poids naturel, sauf pour la terre recélée par les cavités trop profondes.

Bédoin a d'autres produits encore. Les oliviers sont nombreux ; la vigne, grâce aux eaux coulant des flancs du Ventoux, a réussi à échapper en

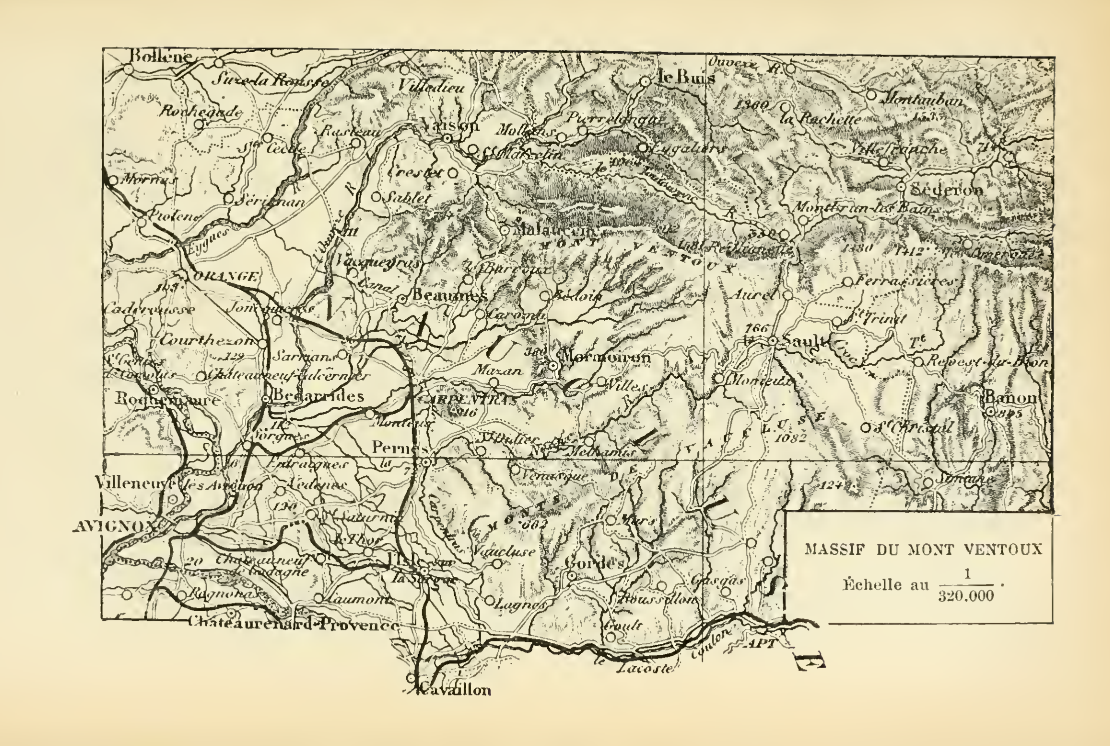
grande partie au fléau; les parties dévastées sont replantées en vignes américaines, greffées à Caromb, où s'est créé un groupe de praticiens. Une grande source sortant à bouillons permet d'irriguer la vallée; ses eaux font mouvoir trois moulins.

J'ai pu recueillir tous ces détails en dînant et pendant une promenade dans le bourg, en attendant la carriole qui doit me conduire au sommet du Ventoux. Malgré l'altitude de cette montagne, une belle route accède au sommet et permet de franchir sans fatigue les 22 kilomètres de pente continue entre Bédoin et l'Observatoire. Mais il faut six heures pour l'ascension.

A 7 heures et demie seulement nous nous mettons en chemin. La soirée est douce, le crépuscule vient lentement. On gravit de jolies campagnes, très fraîches grâce à l'abondance des eaux. Les oliviers touffus forment de véritables bois.

Au-dessus du bourg est la chapelle Notre-Dame; de là on découvre Bédoin sur son rocher entouré de verdure; au pied, la petite chapelle où sont enterrées les victimes du massacre de 1794.

Un plateau en pente douce, couvert d'oliviers et de vignes, s'étend jusqu'aux abords du village des Beaux, enrichi par la récolte des truffes, com-


MASSIF DU MONT VENTOUX
Échelle au 1/320,000.
Bollène
Suze-la-Rousse
Rochegude
Villedieu
Vaison
Le Buis
Montauban
la Rochette
Mollans
Pierrelongue
Rasteau
Ste Cécile
Mornas
Sérignan
Piolenc
Eygues
ORANGE
Crestet
Sablet
Malaucène
MONT VENTOUX
Séderon
Montbrun-les-Bains
Villefranche
Vacqueyras
Beaumes
le Barroux
Bedoin
Caromb
Ferrassières
Aurel
St Trinit
Sault
Revest-du-Bion
Banon
Caderousse
Jonquières
Courthezon
Sarrians
Mormoiron
Mazan
Villes
Châteauneuf-Calcernier
Bédarrides
Roquemaure
CARPENTRAS
Monteux
Monieux
St Christol
Sorgues
Pernes
St Didier
Methamis
Entraigues
Venasque
Villeneuve-lès-Avignon
AVIGNON
Vedènes
Simiane
Murs
Châteauneuf-de-Gadagne
Vaucluse
Gordes
Gargas
Roussillon
Le Thor
La Sorgue
Cavaillon
Lagnes
Goult
Caumont
Rognonas
Châteaurenard-Provence
Lacoste
Coulon
APT
VAUCLUSE

posé de maisons bien bâties, bien couvertes. Ici et autour des Constants, il y a des chênes verts énormes, entourés par de jeunes plantations de ces arbres. Un hameau, Sainte-Colombe, a une petite église. Il est fort prospère, lui aussi ; les Bruns et Saint-Estèphe, derniers lieux habités, ont le même air d'aisance. L'olivier croît jusqu'aux Bruns, à 523 mètres, partageant avec le chêne les faveurs des planteurs. Cet arbre est précieux quand l'eau fait défaut pour l'irrigation. Il croît sur des rochers et des pentes où d'autres cultures ne sauraient être rémunératrices et donne une huile indispensable à la préparation des aliments dans ces pays où la graisse est rare et le beurre inconnu.

Aux Bruns et à Saint-Estève, il y a d'immenses tas de lavande sur la route, longs parfois de 10 ou 15 mètres, les granges en sont remplies, la plante odorante sèche sur des aires. Dans les rochers, aux bords de la route, des ruches nombreuses sont disposées ; il y en a dans toute la montagne, produisant un miel estimé. Comme en Sologne[1], les essaims sont portés au moment de la floraison des plantes parfumées.

La nuit vient au moment où nous quittons

---

1. Voir 1re série du *Voyage en France*, page 146.

Saint-Estève ; la vue, jusque-là très belle, ne montre plus qu'un ravin rocheux, bordé de chênaies et complanté de rares noyers. Pendant de longues heures, maintenant, il faut suivre le chemin monotone. Il fait assez clair malgré l'absence de lune et la gorge en paraît plus fantastique. Sur la route, quelques caravanes de mulets portant de la lavande laissent un parfum puissant. Puis ce sont des sons de trompette dominant des bruits de clochettes et lancés par des bergers passant près de nous avec leurs troupeaux et rejoignant les grandes masures de pierre sèche ou jas, où s'abritent les moutons. Ces bergers sont fils de la montagne, ils ne l'ont jamais quittée et se montrent rarement ; ils ont honte de leurs haillons. L'un d'eux, âgé de 73 ans, fut berger dès qu'il put marcher ; depuis 45 ans, il porte la même veste. Ce vieillard ne parle pas le français, il est de vie farouche ; il préfère au toit des jas l'ombre des hêtres et un creux de rocher. Les propriétaires de bétail font porter du pain et du lard aux gardeurs de troupeaux, qui ont encore le lait de leurs brebis et l'eau des rares fontaines du Ventoux.

Lentement nous montons. L'air, tout à l'heure brûlant, a fraîchi. Aux chênes-taillis succèdent peu à peu les hêtres. A un détour du chemin, le

conducteur me montre un toit très bas, très long une glacière, me dit-il. La glace fut, en effet, une grande industrie dans le Ventoux. Non de la glace d'eau congelée, mais une sorte de glace artificielle. On mettait en adjudication le droit de ramasser la neige et, au mois d'avril, 30 ou 40 hommes l'amoncelaient dans de grandes fosses ou sous des bâtiments recouvrant des fosses plus grandes encore. On la foulait avec les pieds. Quand le trou était comblé, on le couvrait de feuilles et de terre; l'été arrivé, on venait chercher cette neige tassée, on en faisait des ballots de 100 kilogr. que des mulets transportaient au bas de la montagne. De là, elle était envoyée dans tout le Midi. Le prix était de 10 à 20 fr. les 100 kilogr. La congélation artificielle et les facilités de transport de la glace pure des pays où l'hiver est rude, ont fait disparaître ce curieux commerce.

Entre les hêtres sombres, longtemps continue l'ascension, dans le grand silence troublé seulement par les aboiements des chiens. Vers minuit, nous sortons des bois pour pénétrer dans la partie nue de la montagne, éboulis et roches désagrégées d'un blanc terne qui, d'en bas, des environs d'Avignon surtout, donnent à la région haute du Ventoux l'apparence de la neige. Ces vastes pentes sont le domaine des moutons; entre ces pierres

en apparence infertiles, ils trouvent une herbe courte et savoureuse. La route monte sans cesse, en lacets énervants. Oh! la longue, longue course, où l'on ne rencontre qu'une maison cantonnière déserte, près de la petite fontaine de Grave!

Il fait froid, car bientôt nous sommes à 1,600, puis 1,700 mètres. A une profondeur prodigieuse on voit briller quelques lueurs dans des villes ou des bourgs. Derrière nous, bien loin, des lumières suivent la route, annonçant des voitures de touristes venant, comme nous, assister au lever du soleil. Pour se distraire, ils lancent des fusées dont l'effet est fantastique.

Il est une heure du matin quand, au sommet d'un rocher en partie couvert d'éboulis, le conducteur me montre une masse se détachant à peine, c'est l'Observatoire. Un brusque lacet nous amène en face de l'entrée, un chien aboie, une lumière apparaît. M. Provane, l'observateur, vient à ma rencontre; ma visite a été annoncée par l'ingénieur des ponts et chaussées et je suis attendu. Un grog bien chaud m'est servi et je vais me mettre au lit dans une couchette peu moelleuse, mais défoncée, où j'attendrai le jour; il ne saurait tarder.

Il serait difficile de dormir : ce reste de nuit

est particulièrement bruyant. Les touristes montés derrière moi n'ont pas été accueillis à l'Observatoire. Jadis, celui-ci servait d'hôtel, mais les bonnes gens de Carpentras, d'Orange, de Cavaillon ont agi comme dans un restaurant champêtre, ils ont fait tant de bruit, organisé tant de parties fines que la science s'est fâchée ; elle devait faire des observations météorologiques au milieu de gens qui, sous prétexte d'attendre le lever du soleil, font du bruit pour ne pas s'endormir ! Il a donc été décidé qu'on ne passerait plus la nuit à l'Observatoire sans une autorisation en règle du service des ponts et chaussées. Cela a l'air d'une *galéjade,* comme on dit en Provence, mais le fait est vrai. Tartarin ne perd pas ses droits pour cela ; on fait du bruit sur la terrasse, voilà tout.

Donc, un peu après 3 heures, le jour apparut ; je me levai pour aller sur la terrasse ; à peine ai-je mis le pied au dehors et je crois être renversé par le vent. Rien ne saurait donner l'idée de la force de la bourrasque à cette altitude de 1,912 mètres. Ah ! la montagne a bien mérités on nom ! Devant l'Observatoire, deux omnibus et un landau stationnent, ils sont arrivés cette nuit ; les omnibus renferment des fonctionnaires de Carpentras, on leur doit le lancement des fusées et

le tapage nocturne. Les pauvres gens n'ont trouvé que ce moyen de résister au froid devenu plus terrible avec le vent, malgré l'abri offert par les murs de l'Observatoire. Dans le landau, pelotonnées sous des couvertures, sont des dames appartenant à la grande aristocratie de Provence. Tous attendent le lever du soleil.

Peu à peu, le jour se fait plus précis; malheureusement, une brume pèse sur les lointains, on n'a que l'entourage immédiat de la montagne à l'ouest et au sud. On distingue toute la vallée de Bédoin, d'ici semblable à une plaine, les reliefs de faible amplitude disparaissent aux yeux ; au delà de cette horizontalité fauve, on voit les maisons de Carpentras ; la ville, très lointaine, se reconnaît à son aqueduc. La chaîne des Dentelles de Gigondas se déploie bien au-dessous de nous, semblable à des vagues solidifiées.

Peu à peu, la brume s'éloigne ; bravant le vent terrible, le groupe des touristes de Carpentras est sur la terrasse suprême. Étonnant ce groupe ! il rend hommage par sa présence à l'exactitude du portrait de Tartarin. Ne s'étant pas douté du froid qui règne ici, les visiteurs portent des costumes de canicule, vestons et pantalons de coutil. Ils ont acheté des manches à balai à Bédoin et s'en servent comme alpenstocks. L'un d'eux a un

appareil photographique, il s'efforce de fixer pour la postérité cette compagnie exubérante.

Pendant ce temps on voit, lentement, au nord, s'accuser les détails du paysage. A d'énormes profondeurs, voici la vieille ville de Vaison sur son rocher; plus loin c'est tout le pays des Baronnies, se détachant comme un plan en relief. On distingue nettement ce système de croupes amoncelées, de chaînes grises et ravinées, enfermant des vallons verts. La brume, poussée par le vent furieux, se troue, s'envole et laisse bientôt apercevoir le paysage immense, des Alpes aux Cévennes et à la mer. Parmi les villes : Nîmes, Beaucaire, Pont-Saint-Esprit, Avignon, Orange, Bourg-Saint-Andéol, puis une foule de bourgs et de villages, juchés sur leurs collines ou étalés dans les plaines.

Les montagnes sont innombrables. Le mont Ventoux, jeté ainsi comme une sentinelle dans la vallée du Rhône, à 1,900 mètres au-dessus du fleuve, n'a de rival, comme altitude au-dessus de la mer, qu'à une distance de 100 kilomètres. Aussi a-t-on le plus prodigieux cirque de pics, de dômes, de glaciers et de neiges que l'on puisse rêver. C'est le Dévoluy presque entier, le Pelvoux, le Parpaillon et d'autres cimes des Alpes ; en face, sur la rive gauche du Rhône, le Mézenc et le Ger-

bier-des-Joncs. Par les temps bien clairs, me dit M. Provane, le Mont-Blanc, les monts d'Auvergne et les Pyrénées apparaissent aussi.

Aujourd'hui, le paysage est moins vaste, mais il est bien beau cependant; cette fière enceinte de montagnes, le ruban bleu du Rhône, les plaines vertes de la Sorgues et de l'Ouvèze, les vallées des Baronnies et du Sault forment un inoubliable tableau.

Vers le nord, la pente de la montagne est plus roide qu'au sud; on plonge, semble-t-il, sur le vallon du Toulourenc. Ici, pas d'herbe, le reboisement n'a pas encore atteint le sommet; dans les cailloux blancs issus de la roche brisée par les gelées, le soleil et les tempêtes, des gentianes bleues et d'autres fleurs aux nuances vives poussent cependant. Nous traversons ces éboulis pour aller à Font-Fafiole, une fontaine célèbre par sa fraîcheur. Le sentier est vertigineux, il domine la vallée de plus de 1,000 mètres; du sein des éboulis montent des aiguilles isolées, des *demoiselles* ayant résisté à l'érosion. Il semble que l'on va tomber sur elles et s'embrocher. Effrayés, les touristes se sont assis, n'osant aller plus loin; guidé par M. Provane, je poursuis, dans l'espoir de contempler la source et sa cascade, mais l'éclat du soleil sur ces cailloux pleins de cristaux m'é-

blouit, le vertige me saisit à mon tour et je demande à rentrer. Au passage, les touristes me gouaillent :

— Vous n'avez pas osé aller à Font-Fafiole! me disent-ils.

— Oui, mais j'ose revenir!

Le mot les a fait taire; en effet, plusieurs n'osaient faire un pas pour rejoindre l'Observatoire!

XXI

EN AVIGNON

L'Observatoire du Ventoux. — Descente à Bédoin. — Arrivée à Avignon. — Le cours de la République. — La porte Limbert. — La rue des Teinturiers. — Le palais des Papes. — Notre-Dame des Doms. — Le pont d'Avignon. — La langue provençale et les félibres. — Les fabriques de réglisse et de fruits confits.

Avignon. Juillet.

On s'arracherait difficilement au panorama merveilleux offert par le sommet du Ventoux sans le vent terrible qui le balaie. La bourrasque y est fréquente, aujourd'hui elle est terrible, on peut à peine marcher en se tenant à la barrière, aussi cherche-t-on un asile à l'abri de la chapelle où les habitants de la plaine et des vallées viennent chaque année en pèlerinage, le 14 septembre, puis dans les bâtiments de l'Observatoire dont les murs épais, d'ailleurs en contre-bas, sont à l'abri du plus terrible des vents, le mistral. De vastes pièces très claires servent de bureaux aux observateurs qui relèvent, pour les transmettre à Paris,

les indications des appareils enregistreurs. A certains jours, lorsque le vent atteint d'effrayantes vitesses de plus de quinze lieues à l'heure, vent glacé, chassant la neige, il est très difficile et pénible d'atteindre la terrasse du Nord où divers appareils doivent être consultés. Cependant, soit de jour, soit de nuit, les observateurs sont à leur poste pour transmettre aux observatoires de la région et de Paris la température, l'état barométrique et hydrométrique et la puissance des vents.

L'Observatoire, comme ceux du pic du Midi et du Puy-de-Dôme, est une œuvre locale : on le doit à la commission météorologique de Vaucluse ; elle s'est inspirée des travaux effectués sur d'autres points. Il est remarquable surtout par le réseau d'appareils destinés à le préserver de la foudre, car ce sommet isolé est exposé à d'effrayants orages.

L'été, les observateurs ont des visiteurs et ne souffrent pas trop de l'isolement, mais l'hiver, quand la température descend parfois à 24 et même 27 degrés au-dessous de zéro, ils restent souvent plusieurs jours sans voir âme qui vive; le facteur, chargé de l'ascension trois fois par semaine moyennant 3 fr. 50 c. par course, ne peut pas monter si les neiges sont abondantes. Les

vivres ont failli manquer. Les gardiens ont, il est vrai, le télégraphe — en partie souterrain — avec Carpentras, mais ils ne peuvent en user que pour les communications officielles de météorologie : lorsqu'ils demandent des vivres ou du secours, leurs communications sont taxées. L'équilibre du budget est à ce prix.

L'Observatoire a son registre, où les visiteurs autorisés à pénétrer dans l'établissement sont priés de s'inscrire. En parcourant ce livre je relève, à la date du 2 juillet 1896, le passage du « premier détachement de troupes en tenue de campagne qui y soit jamais monté » : il comprenait deux télégraphistes et deux sapeurs conducteurs sous les ordres du lieutenant Beck.

L'horizon ne se dégageant pas assez pour permettre de découvrir de nouvelles cimes, je me décide au retour. Nous faisons en deux heures à peine cette course si pénible à la montée. Jusqu'à la fontaine de Grave on a sans cesse une vue superbe sur les pentes boisées du Ventoux, le plateau de Bédoin, Mormoiron si étroitement serrée dans son enceinte, semblable aux vieilles petites villes fortes des plans-reliefs des Invalides, et la sauvage chaîne de Lure. On pénètre ensuite dans les bois de hêtres, d'abord taillis, puis futaies. Dans une maison cantonnière, des ouvriers assis

sur le lit de camp déjeunent de quelques olives ; devant la porte, des voitures stationnent, un berger passe avec son troupeau venant d'un jas éloigné [1].

Les bois de hêtres disparaissent ; on traverse maintenant des bouquets de chênes entourés par les nappes d'un bleu profond de la lavande, croissant ici sur toutes les pentes. Çà et là des buissons d'églantiers encore fleuris, d'un rose délicat ou d'un blanc pur. Sauf la glacière, sauf une misérable bergerie en pierres sèches, couverte de tuiles et entourée de ruches, la solitude est complète jusqu'à Saint-Estève, où l'on retrouve la campagne cultivée. Quelques minutes après, nous arrivons à Bédoin ; à temps pour prendre l'omnibus et débarquer à Carpentras à l'heure d'un train pour Sorgues et Avignon.

L'arrivée à Avignon par la plaine du Comtat n'offre pas la splendeur florentine des approches par le Rhône [2]. Cependant le panorama de la ville ceinte de remparts crénelés, couronnée par la masse du palais des Papes et du rocher des Doms

---

1. Ce mot *jas*, écrit *jasse* dans la Camargue, se retrouve sous la forme jasserie à Pierre-sur-Haute et au Pilat. C'est le buron des Auvergnats, la marcairerie des Vosgiens.

2. Voir 8e série du *Voyage en France*, page 28).

couvert d'édifices, est encore un des plus beaux que l'on puisse admirer dans cette merveilleuse vallée du Rhône. Aux abords de la gare on trouve une ville bruyante, exubérante, bordée de grands cafés, de brasseries où la foule ne cesse guère d'affluer. Ce cours de la République est toute la vie d'Avignon : en dehors de cette artère et de la place de l'Hôtel-de-Ville, la cité aux rues tortueuses est d'une tranquillité monacale.

La ville est vaste, beaucoup trop pour sa population de 45,000 âmes ; d'ailleurs elle ne remplit pas toute son enceinte et suffirait amplement à un nombre d'habitants bien plus considérable et près de 10,000 Avignonnais habitent en dehors des murs. Aussi est-ce une des grandes joyeusetés du Midi, cette décision municipale de jeter bas une porte sous prétexte qu'elle gêne la circulation ! On fait encore beaucoup de bruit autour de cet incident, ma première visite a donc été pour la porte Limbert. Elle donne accès dans une rue étroite à laquelle accède la route de Marseille. La destruction s'est bornée à abattre la voûte, les piliers sont restés debout et la circulation ne paraît guère gênée.

D'ailleurs, la rue percée dans le prolongement de la porte se continue en ville par de véritables et sinueuses ruelles. La destruction de la porte

ne saurait donc faciliter la circulation si l'on ne crée pas une voie nouvelle allant à l'hôtel de ville.

La visite à la porte Limbert m'a montré des coins d'Avignon que je ne soupçonnais pas. Une dérivation de la Sorgues borde une rue dite des Teinturiers, vraiment pittoresque. De vieux hôtels sculptés et armoriés sont transformés en tanneries, les roues à aubes tournent sous le flot rapide, projettent des gouttelettes irisées par le soleil et emplissent de bruit cette voie habitée jadis par des prélats. Partout des rumeurs de fabrique : tanneurs, minotiers, teinturiers utilisent la puissance du canal. Dans le même quartier une fonderie fabrique des grelots pour mules, d'un usage si général dans tout le Midi et en Espagne. Avignon est donc une ville assez industrielle, malgré son apparence tranquille ; elle fait surtout un important commerce de produits du pays, c'est un des grands marchés des soies, la plupart des cocons récoltés dans le département s'y vendent, s'y transforment ou bien fournissent les soies grèges au commerce local. Vaucluse est au quatrième rang en France pour le nombre des sériciculteurs (20,004) et le produit des cocons frais (1,128,424 kilogr.). Une condition des soies facilite la loyauté des transactions.



Ile
la Chartreuse
la Grange-Neuve
Sauveterre
d'Oiselet
Chau d'Oiselet
la Bastide-Neuve
Simonette
la Sorgue
de Fontvard
la Traille
I. de la Motte
Argenton
la Durette
Monplaisir
Ile de la Barthelasse
Chau de la Barthelasse
Fort St André
Château Sablier
la Bruyère
VILLENEUVE
-lez Avignon
la Reboul
Duplessis
AVIGNON
Vaucluse
Fargues
Falot
la Triado

Dès l'arrivée, la première visite du touriste est pour le palais des Papes. Ce séjour de la papauté au bord du Rhône a frappé les esprits des contemporains à tel point que l'impression a subsisté jusqu'à nous. La première vue est une déception. On rêve d'un monument féerique, digne de ce grand nom de papauté et l'on aperçoit une forteresse de proportions fabuleuses, dont les murailles gigantesques et les tours énormes sont à peine percés de quelques fenêtres. C'est le monument féodal le plus puissant du Midi, mais le mot « palais » ne répond guère à cet aspect militaire.

On finit cependant par se ressaisir et admirer les grands arceaux ogivaux, les murailles énormes, les mâchicoulis, les créneaux des tours. On est frappé par l'ensemble, par la puissance de la construction et non par la délicatesse de l'exécution ; on chercherait en vain ici les ornements fleuris et les détails heureux de l'architecture gothique dans le Nord : tout a été sacrifié à l'idée de défense. Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir un corps de garde à l'entrée et, aux fenêtres, des képis de soldats. Cette transformation en caserne n'en fut pas moins du vandalisme, le génie militaire a débité, en quelque sorte, les vastes salles pour en faire des chambrées.

L'église Notre-Dame des Doms, voisine du palais, offre peu d'intérêt malgré l'aspect grandiose qu'on lui reconnaît à distance ; à peine éclairée par de rares fenêtres, elle donne l'impression d'une crypte. Aussi, combien le soleil paraît-il éclatant quand, au sortir de la cathédrale, on monte sur le rocher au flanc duquel l'église est bâtie ! Ce rocher de calcaire blanc supporte le réservoir des eaux d'Avignon ; on a pu l'arroser, y créer un petit lac, des pelouses et faire de ce monticule brûlé une des plus belles promenades de France. La vue dont on y jouit est incomparable. On découvre une grande partie du cours du Rhône, ses îles immenses et vertes. Sur la rive languedocienne de belles collines sont couronnées par les ruines admirables de Villeneuve ; au delà se dressent les Cévennes. Puis, au levant, c'est la plaine opulente du Comtat, étalée jusqu'au pied du Ventoux superbe et des monts de Lure et de Lubéron.

Un escalier descend au Rhône près du pont. C'est la partie la plus calme de la ville. Ici les remparts n'ont pas été restaurés, ils sont de pierre fruste, rongée par le mistral et le brouillard ; des maisons se sont construites à leurs flancs, dépassant parfois les créneaux. Le vieux pont Saint-Bénézet, rompu, projette ses quatre arcades énor-

mes, restes d'un monument célèbre jadis et demeuré populaire par la ronde enfantine :

Sur le pont
D'Avignon,
On y danse,
On y danse ;
Sur le pont
D'Avignon,
On y danse
Tous en rond.

On ne danse plus sur le pont d'Avignon, les belles dames qui « font comme ça » s'en sont allées. Le fleuve a détruit l'œuvre de saint Bénézet, la traversée se fait par un pont suspendu, une chaussée dans la Barthelasse et un pont de bois ; le tout sans caractère et insuffisant pour le mouvement entre Avignon et la rive droite, où se trouve une gare très fréquentée.

J'aime ce coin tranquille d'Avignon, ses remparts effrités par le temps et son calme profond ; là seulement et dans quelques rues tortueuses courant autour du palais des Papes, on retrouve l'Avignon classique. Le provençal y est sonore mais doux ; il est brutal et bruyant dans les cafés étincelants du cours. Dans ces rues tranquilles

ont vécu Gras, Roumanille, Aubanel, ces disciples de Mistral qui ont tenté avec lui l'œuvre de la restauration de la langue provençale. A Paris, nous croyons volontiers au succès de cette entreprise; *en* Avignon, comme l'on dit ici, on devient sceptique. Quelques personnes ont voulu m'entraîner au café, on y a causé politique. J'ai tenté de parler des félibres et ce fut autour de moi un éclat de rire. Le félibrige serait-il en Avignon et en Arles la forme locale du *folklore,* faudrait-il voir dans les adeptes un petit groupe d'hommes épris des choses du clocher, comme il y en a tant en d'autres points de France? A en juger par le milieu dans lequel je passai un instant, on serait moins Provençal à Avignon — littérairement — que l'on n'est Normand à Caen ou Breton à Quimper. Mais le Méridional est plus en dehors, sa personnalité s'affirme davantage. A Paris, nous avons peut-être pris pour un mouvement national les rêves généreux d'une élite.

Si la Provence, même en Avignon, possède quelques poètes dont les vers sont d'un grand souffle, le reste de sa littérature est une littérature d'almanach. Les journaux y sont tous écrits en français. De même toutes les enseignes de la rue. Le félibrige fait donc assez l'effet d'un article d'exportation. Peut-être me trompé-je, mais il

faut regretter que le courant ne soit pas plus vif ; si la Provence s'adonnait davantage à l'étude de son passé, peut-être y ferait-on moins de politique générale. Il ne faudrait pas exagérer d'ailleurs : Avignon a conservé un noyau d'hommes épris des choses de l'art; elle a élevé des monuments à ses poètes provençaux, ses vieux hôtels, notamment celui de Crillon, ont été respectés ; elle possède, dans le musée Calvet, une des belles collections de province.

En somme, on peut passer à Avignon quelques journées intéressantes. Sa campagne est d'ailleurs admirable ; grâce à l'eau des Sorgues, la végétation atteint une puissance extraordinaire. Les canaux répandent partout la vie sous forme d'irrigation ou de chutes faisant mouvoir des machines. Dans cette banlieue riante, Avignon dissimule de nombreuses industries. J'ai pu visiter la fabrique de réglisse et de fruits confits de M. Roch. Le « jus noir » cher aux enfants abandonne aujourd'hui la forme classique du bâtonnet, on le coule en vermicelle, on en fait des pastilles, des perles, des chevrotines, des pâtes. Certes, on prépare encore l'antique réglisse, faite avec le jus concentré et desséché du bois venu des Calabres et de Sicile par Marseille, mais cette réglisse mêlée à la vanille, à la gomme et au sucre fournit les

pastilles d'un jaune pâle employées contre le rhume. La fabrication est simple : de grandes chaudières pour la décoction ou les mélanges, des chambres chaudes pour sécher la pâte, un appareil pour la glacer à la vapeur, de grands ciseaux pour la découper, des boîtes pour l'enfermer, voilà tout le travail. Une seule chaudière fait 120 kilogr. par jour.

Plus compliquée est la fabrication des fruits confits. Les noix, les abricots, les prunes, les pêches, apportés chaque jour à grandes panerées, sont cuits dans le sirop et placés dans des terrines, désormais ils ne peuvent fermenter ; au fur et à mesure des besoins on va chercher ces fruits déjà cuits ; si l'on veut les confire, on les soumet de nouveau à la cuisson ; si l'on veut les cristalliser, la cuisson est suivie d'un séchage à l'étuve. En France, on préfère le fruit simplement glacé, sauf la cerise ; mais l'Angleterre et l'Amérique demandent le fruit cristallisé. Peu importante encore à Avignon, cette industrie semble appelée à prendre de l'extension, la campagne avignonnaise pouvant alimenter des confiseries nombreuses.

Les fabriques de confiserie contrastent fort par l'élégance et la simplicité des procédés et le parfum qui flotte autour d'elles avec les autres établissements de la grande banlieue d'Avignon, ces

usines puissantes de l'Oseraie et du Pontet, où la compagnie de Saint-Gobain prépare les acides corrosifs et les couleurs, et dont les détritus mettent de si laides taches au milieu des vertes campagnes de la Sorgues et du Rhône.

XXII

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Campagne avignonaise. — La colline de Gadagne. — Au bord de la Sorgues. — La culture des haricots verts. — Thor et ses usines. — L'Isle-sur-Sorgues. — En route pour Vaucluse. — Le canal de Carpentras. — Vaucluse et ses fabriques. — Le *lac* et ses bateaux à vapeur. — Les rochers de la cascade. — La fontaine est endormie. — Inscriptions pour la postérité.

Vaucluse. Juillet.

Le chemin de fer d'Avignon à Pertuis traverse la région la plus riche du Comtat, celle où l'irrigation a produit le plus de merveilles. Il faut avoir parcouru cette plaine pour comprendre l'influence de l'eau répandue sur le sol et l'incalculable richesse réservée à notre pays par la captation des torrents aujourd'hui négligés.

Dès la sortie d'Avignon on est en pleine campagne, les arbres hauts et touffus masquent les maisons faubouriennes, d'ordinaire si laides dans les environs des grandes villes. Nulle part on ne trouverait prairies plus belles. De grands arbres

les entourent, parfois elles font place à des champs de céréales bordés de haies d'aubépine hautes et touffues. Et l'on se croirait en plein Bocage, sans les cyprès, les roseaux gigantesques et le ciel d'un bleu flamboyant.

Du milieu de la plaine surgit un petit massif de collines, véritable île couverte de vignes et d'oliviers ; c'est l'un des anneaux d'une sorte d'archipel aligné dans la plaine, du nord au sud, et dont les massifs de Châteauneuf-Calcernier, de Sorgues, de Védène et de la petite crau de Châteaurenard font partie. La Sorgues, la Durance, le canal des Alpilles, séparent chacun des îlots.

Le chemin de fer aurait pu éviter de traverser le massif de Morières et atteindre Cavaillon par une route plus courte en suivant la Durance, mais il n'eût point desservi la riche plaine de Sorgues. Le tracé conduit donc à Morières, où la voie ferrée, décrivant un grand contour, vient trouer la colline sous son point culminant (120 mètres). On sort du tunnel à Saint-Saturnin et l'on a l'éblouissante vision de la plaine, du Ventoux et des monts de Vaucluse. Jusqu'aux abords de Châteauneuf-de-Gadagne, on court entre la colline plantée d'oliviers vigoureux et les cultures de la plaine. J'ai quitté ici le train pour achever à pied la route

jusqu'à l'Isle-sur-Sorgues et visiter les cultures de cette plaine merveilleuse.

Gadagne, ou Châteauneuf, est assis sur le coteau, bourg fièrement entouré de ses remparts et commandé par un château en ruines. Du coteau où je suis monté, on voit s'étaler la plaine entière, si remplie de platanes et de cyprès, de villages et de mas, que l'on aperçoit à peine quelques toits. Les bras de la Sorgues se devinent à des lignes d'arbres plus touffus encore et aux cheminées d'usines dépassant le feuillage.

Après avoir longé une des « Sorgues », la route pénètre franchement dans la plaine. La plupart des cultures de primeurs ont pris fin, mais le paysan se prépare aux récoltes d'arrière-saison. Entre les prairies naturelles récemment fauchées et les luzernes hautes et drues, des champs très étendus de haricots montrent de jeunes plants vigoureux, disposés en lignes au bord de petites rigoles où, chaque jour, on amène l'eau de la Sorgues.

Un maraîcher vient de fermer la vanne d'arrivée de l'eau, je l'aborde. Il m'apprend que les derniers haricots se récoltent en ce moment. Ils avaient été semés en avril et on avait commencé à cueillir les gousses vertes dès le mois de mai. Ceux que je vois en ce moment sortir de terre ont été

plantés après la moisson ; les terres à blé, aussitôt labourées, puis irriguées pendant trois jours, ont été ensemencées immédiatement. La récolte commencera en août et s'achèvera en octobre ; elle aura produit 130 décalitres à l'hectare, valant 2 fr. l'un, soit 260 fr. Au printemps, la production est double : elle atteint 260 décalitres et produit 435 fr. net. Cavaillon produit beaucoup plus tôt, on commence à semer le 10 mars ; M. J.-A. Barral, qui a fait sur les cultures en Vaucluse de remarquables rapports, fixe au 1er juin la première récolte ; elle vaut de 80 à 150 fr. les 100 kilogr., la moyenne est de 50 fr., soit 1,500 fr. par hectare. Les haricots égrenés, ramassés après maturité, rapportent 70 fr. à l'hectare. Les frais de culture atteignent 690 fr., la cueillette par des femmes à gages 500 fr., le battage des haricots secs, 30 fr. ; il reste 350 fr. de bénéfice net par hectare. Cette culture se développera, elle a simplement doublé depuis le commencement du siècle et bien des villes ne reçoivent pas encore ce légume de primeur.

La plaine se prolonge ainsi, couverte de belles cultures, sans autre accident qu'une butte de rochers isolée, haute de 60 mètres et portant à son sommet les ruines pittoresques du château de Thouzon. Presque à ses pieds, sur la Sorgues, la

petite ville de Thor se serre étroitement autour d'une des plus vieilles églises du Midi. La rivière y fait mouvoir de nombreuses usines résumant en quelque sorte toutes les industries éparses au bord de ce cours d'eau : on y file et mouline la soie, on y broie les écorces de chêne du Vaucluse et du Lubéron, on réduit le sumac en poudre ; l'ocre y est préparée, le gypse est transformé en plâtre, on y tisse des tapis ; à côté des minoteries, d'autres moulins enlèvent, par la trituration, les aspérités des graines de luzerne et de trèfle. Toute la banlieue de cette ville de 3,000 âmes présente ainsi la plus grande activité. En outre, la gare expédie en quantité les légumes et les fruits.

Plus industrielle, plus considérable aussi est la ville de l'Isle-sur-Sorgues, située au point où la Sorgues se divise en plusieurs bras pour aller féconder la grande plaine comtadine. La cité, peuplée de 6,000 âmes, est un dédale de petites rues étroites, mal pavées, mais dont les extérieurs sont parmi les plus riants du monde. Des platanes immenses empêchant tout accès aux rayons du soleil, des hôtels, des cafés bordent la rivière limpide sur laquelle pendent les grandes roues des moulins et des fabriques. C'est un site exquis ; il avait déjà frappé Arthur Young, il y a cent ans : « Je trouvai de belles allées d'arbres entourées de

cours d'eaux murmurant sur des cailloux ; des personnes parfaitement mises étaient réunies pour jouir de la fraîcheur du soir, dans un endroit que je croyais être un village de montagnes. Ce fut pour moi comme une féerie : « Allons, disais-je, « quel ennui de quitter ces beaux bois et ces eaux « courantes pour m'enterrer dans quelque ville « pauvre, puante, étouffant entre ses murs, l'un « des contrastes les plus pénibles à mes senti- « ments ! » Quelle agréable surprise ! l'auberge était hors de la ville, au milieu de ce paysage que j'avais admiré. »

Le tableau n'a pas changé, mais les jeunes ombrages sont devenus des avenues immenses, la lumière électrique est répandue à flots. Les petites fabriques sont des établissements assez considérables ; l'Isle est aujourd'hui un centre lainier important, nombreuses sont les manufactures : draps et cabans, couvertures, filatures de laine, feutres pour papeteries, filatures de soie. Ses commissionnaires en légumes et fruits ont leurs affaires facilitées par un grand marché aux pommes de terre.

La gare de l'Isle, dans laquelle l'embranchement d'Orange atteint la ligne de Cavaillon, est le point de départ pour la fontaine de Vaucluse. Breaks, diligences, fiacres, omnibus remplissent

la cour, attendant les touristes. Pour ce luxe de moyens de transport, je suis le seul voyageur aujourd'hui ; j'ai pris place dans un grand break, on me signifie qu'il ne partira pas ; je dois monter sur la guimbarde des postes, dont le cheval efflanqué me promet une course bien lente. Mais le conducteur connaît le pays à fond, je pourrai le faire causer.

Une avenue solennelle, plantée de quatre rangées d'énormes platanes, longue de plus de 1,000 mètres ouvre la route de Vaucluse. C'est le cours Salviati, promenade dont les habitants de l'Isle sont justement fiers ; une pyramide érigée à l'endroit où la route franchit le bras septentrional de la Sorgues, ou Sorgues de Velleron, célèbre la création du cours. La route, maintenant, remonte la rivière à distance, dans une campagne d'une fraîcheur inexprimable. Les prairies et la luzerne dominent, leurs champs sont coupés de petits enclos plantés de haricots. Prés et champs sont irrigués, et pourtant la Sorgues coule bien au-dessous de ces campagnes. Il a fallu chercher ailleurs les eaux d'arrosage. Si l'on regarde plus haut, au flanc des collines, on aperçoit une ligne régulière suivant tous les contours du sol, franchissant les ravins sur des arceaux. C'est le canal

de Carpentras dont les eaux viennent de la Durance. La surprise est grande de trouver les eaux grises du torrent des Alpes au-dessus de ce flot cristallin de Vaucluse.

Le canal de Carpentras a pu puiser les eaux à une altitude supérieure à celle de la fontaine. Elles sont prises à 108 mètres au-dessus de la mer, près de Mérindol, et gagnent la vallée du Coulon, en longeant les pentes inférieures du Lubéron. Jusqu'à la Tour de Sabran, le canal irrigue les campagnes de Cavaillon ; là il envoie un embranchement sur l'Isle, va franchir la Sorgues et se dirige vers Carpentras et la vallée de l'Ouvèze, où je l'ai déjà signalé[1]. Le canal a amené dans la banlieue de Carpentras une transformation immense. D'après M. J.-A. Barral, telle terre valant jadis de 300 à 900 fr. l'hectare en vaut plus de 4,000. La surface irrigable atteint 16,639 hectares, dont 6,450 étaient des sols infertiles, des « garrigues ». La branche principale du canal a 88 kilomètres, les dérivations et les rigoles portent à plus de 458,000 mètres la longueur des travaux. Sans lui, toute la région à l'est des Sorgues serait infertile ou dévolue aux chênes truffiers.

---

1. Chapitre XVI.

Ce canal est le complément d'œuvres fort anciennes, il prolonge le canal de Cabedan-Vieux (construit en 1780). Si l'on veut se rendre compte de l'énorme valeur qu'il donnera un jour aux terres des communes dont il arrose les territoires, il suffit de savoir l'étendue des surfaces arrosées par la Sorgues : 4,000 hectares seulement.

Ici même, les eaux de la Durance ne sont pas toujours utilisées, il y a encore beaucoup de garrigues couvertes d'une herbe rare ; aux abords du torrent de Saumane, ces parties arides sont assez nombreuses.

La vue est grandiose sur le Lubéron, robuste, fortement plissé par des failles et des ravins. Mais brusquement le Lubéron disparaît, on entre dans une vallée dont les premières pentes sont couvertes de chênes truffiers. En arrière, apparaissent les hautes parois de la montagne de Vaucluse ; la vallée a grande allure, grâce aux lignes d'une élégance antique de l'aqueduc de Calas, où passe le canal de Carpentras, dont les 13 arches, hautes de 24^{m},50, ont un développement de 160 mètres. Le fond de la vallée a beaucoup de cultures de haricots, des moulins s'échelonnent. L'un d'eux me révèle, par une affiche, le prix de la mouture : « On change au 5 p. 100. »

A partir de l'aqueduc, la route monte rapide-

ment, car la Sorgues a ici les caractères d'un torrent et arrive par chutes successives en faisant mouvoir les roues des fabriques. Des collines aux énormes roches arrondies, taillées en terrasses, plantées d'oliviers, bordent la rivière ; brusquement elles s'écartent et l'on aperçoit le grandiose hémicycle de Vaucluse, dont les parois abruptes et arides contrastent avec la verdure puissante des bords de la Sorgues.

On atteint le village, d'un caractère si particuliers avec ses hôtels où le nom de Pétrarque et de Laure sert d'enseigne. De grands platanes ombragent une place ornée d'une colonne érigée par l'Athénée de Vaucluse en 1804; le style du monument et l'inscription sont bien Empire. La Sorgues coule avec rapidité sous un pont et fait mouvoir des roues de papeteries, de tissages et de filatures. Ces bâtisses industrielles enlaidissent un peu ce paysage que l'énorme paroi de la fontaine, les roches trouées, les ruines d'un prétendu château de Pétrarque, des fourrés de lentisques rendent si beau. Il ne faut pas le reprocher à notre siècle : de bonne heure des fabriques sont venues s'intaller ici ; j'ai lu dans l'humble église de Vaucluse une dédicace de la confrérie des papetiers, datée de 1694.

La fontaine est à près d'un kilomètre du vil-

lage. On s'y rend par un chemin longeant la rive droite, au pied d'éboulis revêtus de plantes odoriférantes, de lentisques et de chênes verts. La rivière est ici assez étroite, le volume d'eau est considérable, et cependant, j'ai la malechance de venir à Vaucluse pendant une des sécheresses les plus grandes dont l'histoire de la fontaine fasse mention. J'y gagne d'y voir surgir sur les rives et parmi les rochers un grand nombre de sources ordinairement couvertes par les eaux. La rive gauche, au pied de la montagne du château de Pétrarque, est abrupte ; sur la rive droite on a gagné d'étroites terrasses plantées de grands arbres, sous lesquels s'abritent des tables de guinguettes et des baraques où l'on vend des photographies et les mille bibelots des villes d'eaux. On est aussitôt la proie d'un cicerone, un marchand me force à accepter un petit prospectus de quatre pages en me disant :

— Je vais vous donner un petit guide, ça vous instruira !

Ça m'instruit en effet. « Dans ce lieu pittoresque, Pétrarque a connu et rencontré la belle « Laure, son immortelle amante. » J'apprends encore que « Vaucluse est le rendez-vous de toutes les sociétés du monde où l'on s'amuse. » On peut se promener « sur le lac des cascades, non seule-

« ment dans une frêle barque comme Pétrarque›
« mais dans un superbe bateau à vapeur appelé *la*
« *Belle-Laure.* »

La *Belle-Laure* n'est pas seule, il y a un autre vapeur. L'imagination méridionale seule peut appeler ces canots « superbes » et traiter de *lac* la partie de la Sorgues dont l'eau, retenue par un barrage, permet à une petite embarcation de flotter.

Le « lac » est bordé, du côté de la fontaine, par un amoncellement d'énormes blocs moussus, entre lesquels l'eau jaillit à gros bouillons; en temps ordinaire, ces rochers sont couverts par l'eau venant de la fontaine, c'est la cascade dont le bruit, l'écume et la limpidité font la grande beauté du site. Échappant aux marchands de *souvenirs,* j'ai pu aller parmi ces rochers pour voir de près sortir l'onde d'un vert si doux : « Vert tendre à la surface et jusqu'au fond de son lit, semblable à une plante qui se serait fondue en eau, c'est comme une herbe liquide qui court à travers les prés », a dit M. Mézières dans une page célèbre. Des rochers, dont la mousse si verte est devenue rousse sous le soleil, on monte par un sentier rocailleux, où, d'ordinaire, le torrent s'abîme avec fracas; on atteint ainsi l'énorme paroi calcaire, haute, à pic, de 200 mètres et repliée à droite et à gauche en hémicycle titanique. Brusquement, à

l'endroit où il semble que le rocher va toucher le sol, on voit s'ouvrir une caverne dans laquelle on descend par une pente argileuse très inclinée. Au fond dort une eau d'un bleu sombre et sinistre ;



cette nappe, après les pluies, montera sur le bord de la caverne et se déversera en cataractes sur les rochers.

Rarement la fontaine fut plus basse. L'étiage adopté est à 24 mètres au-dessous du déversoir et l'échelle est de 2^{m},75 seulement au-dessus des

plus basses eaux. En somme, ce n'est qu'un trou plein d'une eau immobile.

Si le paysage environnant est merveilleux, il faut se préparer à perdre quelques illusions. Le paysage est vu par beaucoup de visiteurs à travers un prisme littéraire : Pétrarque, ses sonnets, la belle Laure de Noves sont pour beaucoup dans l'admiration dont Vaucluse est l'objet. Young a bien rendu ce sentiment lorsqu'il a dit : « Ce tableau est sublime, mais ce qui le rend intéressant pour notre cœur, c'est la célébrité qu'il doit au génie. » Lorsqu'on a beaucoup voyagé, vu bien des sites vantés ou ignorés, l'arrivée dans un lieu célèbre cause parfois une déception. Ainsi Vaucluse ne répond pas complètement à l'idée que je m'en étais faite, ses murailles de rochers sont bien hautes, bien belles : il en est de plus grandioses encore. Mais le pan de ciel bleu, la couleur éclatante de la falaise et la végétation lui donnent une splendeur sans rivale.

Il est vrai que je vois la source en ce juillet 1896, célèbre par sa sécheresse[1], et je suis trop énervé par les offres des cicerones. Puis ces belles parois de roches contre lesquelles croît le figuier

1. Deux jours après, commençaient de violentes pluies qui causaient de grands désastres dans la région et faisaient de nouveau déborder la fontaine. Mais je n'étais plus à Vaucluse.

célèbre, que la légende dit être contemporain de Pétarque, sont déshonorées par les inscriptions. La plupart des visiteurs veulent apprendre leur passage à la postérité ; armés de pinceaux placés au bout de perches, ils couvrent les roches éparses et la falaise de leurs noms indifférents. Les gens du pays sont naturellement les plus ardents à cet exercice, on en juge par les prénoms : Les hommes s'appellent Calixte, Marius, Arion..., les femmes Amédine, Baptistine, etc.

Je redescends la rivière ; maintenant que la roche perpendiculaire ne semble plus écraser le site, le vallon de Vaucluse devient souriant. Entre ses arbres et ses monts vêtus d'une végétation très maigre, la Sorgues s'en va à la plaine devinée là-bas, lui apportant la vie, la fertilité, la richesse, faisant mouvoir les innombrables roues des usines. Si merveilleux soit le paysage dans lequel naît la rivière, plus merveilleux encore est ce rôle bienfaisant des eaux limpides, tamisées par les roches fissurées de la montagne de Lure, bues par les avens et réunies dans le lac souterrain où s'alimentent les sources.

XXIII

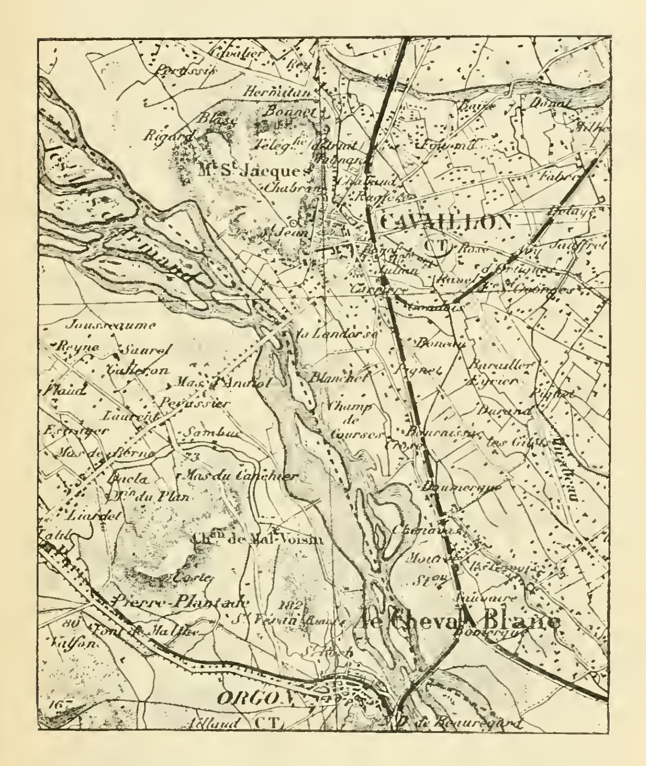
LES MELONS DE CAVAILLON

La campagne de Cavaillon. — Un jour de marché. — A travers les légumes. — Le triomphe du melon. — Que d'aulx ! que d'aulx ! — Artichauts, céleris et tomates. — Cavaillon. — Le chardon à carder. — Une richesse évanouie : la garance. — Les luzernières. — Culture des pommes de terre de primeur. — Le millet à balai. — Statistique des irrigations. — Au pied du Lubéron. — La vallée du Coulon. — Oppède, Gordes, Ménerbes. — Bonuieux, le pont Julien et les carrières d'ocre. — Apt pendant l'orage.

Apt. Juillet.

Si la région de Thor et de l'Isle renferme de nombreuses fermes isolées, ces *bastides* sont plus serrées encore autour de Cavaillon. A juger par le seul aspect d'une carte topographique, on se croirait en Flandre, aux environs d'Hazebrouck ou de Courtrai : l'horizontalité du terrain, les canaux, la butte isolée du mont Saint-Jean dressée dans la plaine comtadine comme le mont Cassel ou le Katsberg dans la plaine flamingante, rendent l'illusion plus grande ; même, en un wagon rapidement entraîné, on se croirait volontiers autour de

Bailleul ou de Poperinghe, si le ciel n'était si éclatant et le soleil si chaud, si les grands roseaux ne remplaçaient pas les thyrses du houblon.



A regarder de près, entre ces haies de cannes de Provence, on reconnaît vite son erreur. Ces haricots arrosés par les eaux troubles du torrent

ne mûriraient jamais dans le Nord, ces melons couvrant des champs entiers seraient précieusement mis sous verre dans les serres chauffées à la houille. Nous sommes bien ici en plein pays du soleil.

Si l'on en doutait, l'arrivée dans la gare bruyante, encombrée, enfiévrée de Cavaillon aurait vite détrompé. La langue est éclatante et sonore. Le costume ravissant des Arlésiennes, les grands chapeaux des hommes, leur ceinture rouge leur donnant un aspect de forban bonasse, mettent beaucoup de couleur dans le site banal de la gare. C'est jour de marché, la foule est particulièrement nombreuse, l'avenue reliant la station à la ville est remplie de gens se hâtant pour aller prendre le train. La plupart d'entre eux ont sous le bras un melon choisi avec soin, porté avec des attentions infinies. Sur le boulevard, très large, tracé sur l'emplacement des anciens remparts, des bandes d'animaux couvrent les trottoirs en ciment, des outils et des instruments d'agriculture disputent la place au bétail. Des cafés, vastes et profonds comme ils le sont tous dans le Midi, remplis de consommateurs exubérants, prolongent leurs tables et leurs chaises jusque sur la chaussée, sous de grandes tentes. Cette entrée de Cavaillon, en ce jour de trafic, est pleine de vie.

Peu à peu la tranquillité se fait. A l'endroit où le boulevard se replie pour aller longer le bas de la colline escarpée du mont Saint-Jean, près d'une ancienne porte surmontée d'une statue de la Vierge, le calme devient profond. A certaines heures, cependant, l'activité est énorme sur ce boulevard bordé de grands magasins et de hangars dans lesquels viennent s'entasser, pour être mis en caisses, en sacs ou en paniers, les produits de la campagne voisine. Ce sont des amas d'amandes, d'oignons, d'artichauts, de piments, de tomates, etc. Sur les trottoirs l'ail forme souvent des tas de plusieurs mètres cubes. Que d'aulx! que d'aulx! pourrait-on dire, en paraphrasant une exclamation célèbre.

Puis ce sont des magasins de tourteau, appelé *trouille*. Mais le roi, c'est encore le melon : il trône, superbe ; il embaume le boulevard, il déborde partout, on en voit sur de la paille, à terre, dans des paniers ; on l'emballe avec soin ; à chaque instant on le voit partir sur des charrettes allant à la gare de Cavaillon : à destination de Marseille, de Nîmes, de Saint-Étienne, de Grenoble, de Lyon, d'où il se répandra partout. Même il donne un élément de trafic aux bateaux à vapeur du Rhône, la navigation lui évitant des secousses dangereuses.

Il y a trois variétés de melons dans la plaine de Cavaillon ; les plus connues, celles qui portent orgueilleusement le nom de la ville, sont un melon à écorce blanche et un cantaloup rouge. Ils abondent en ce moment et abonderont jusqu'au milieu d'août. Puis viendra le melon blanc brodé, suivi par le melon d'hiver conservé sur la paille. Ces melons poussent presque sans soins, sinon l'irrigation ; un hectare peut en produire 2,000 et chacun se vend cinq centimes.

D'autres cucurbitacées sont cultivées autour de la ville, courges et potirons alimentent les marchés du Midi. D'ailleurs, tous les légumes prospèrent dans cette plaine ensoleillée où l'eau de la Durance accomplit des merveilles. L'artichaut y couvre de grands espaces et produit pendant dix mois. D'après l'enquête de M. J.-A. Barral, source la plus précieuse d'informations sur ce pays, un hectare d'artichauts renferme 5,800 plantes, chacune donne douze têtes à 75 centimes la douzaine. L'artichaut est en rapport pendant dix mois. Le céleri est plus rémunérateur encore : on a compté 50,000 pieds à l'hectare, valant 10 centimes l'un ; avec le déchet, on évalue le prix à 4,450 fr.; les frais de culture s'élevant à 2,550 fr., le revenu a été de 1,900 fr. Ces chiffres sont exceptionnels : en réalité, la moyenne du bénéfice

pour ce légume est de 740 fr. à l'hectare. C'est encore bien beau. Les tomates ne sont pas d'un revenu moindre.

En l'année 1895, Cavaillon a expédié 6,700 tonnes de marchandises, presque uniquement des primeurs.

Entre ces amoncellements de légumes, j'atteins une ruelle donnant accès à la cathédrale. Cavaillon, comme tant de villes de cette partie de la France, fut en effet, jusqu'à la Révolution, le siège d'un évêché. Cet édifice a été bien défiguré, mais à l'extérieur l'abside, d'un pur style roman, est digne d'être admirée : une belle tour à huit pans se dresse au-dessus de l'église, contrastant avec l'aspect misérable du reste du monument. On entre par un cloître dont l'aspect fruste aurait une certaine grandeur sans une statue peinte de la Vierge placée sur un édicule baroque. L'intérieur a des chapelles somptueusement décorées, ornées de cuivres, mais le jour lui est trop avarement mesuré.

Toute cette partie de la ville, formée de ruelles étroites et mornes, est au pied du rocher du mont Saint-Jean, dont les parois doivent réverbérer une chaleur terrible. Le boulevard aboutit à une place assez vaste, sur laquelle on a rétabli quatre piliers reliés entre eux par des arceaux en plein

cintre ; ce sont les restes d'un édifice encastré jadis au milieu du palais épiscopal. On a voulu y voir un arc de triomphe.

Là s'ouvre le cours Bournissac, avenue plantée de platanes, conduisant vers la gare. C'est encore une voie commerçante, mais on y vend surtout des pommes de terre pour semences, du varech et autres articles d'emballage. Les rues aboutissant au cours sont étroites ; partout où les carrefours sont un peu larges, l'ombrage d'un platane égaie ces voies sinueuses. Sur une place on a érigé un buste à Castil Blaze. Le socle porte cette inscription :

Li Cigalié, li felibre di Paris, li gent de Cavailloun.

Tout ce quartier est très commerçant, il le fut toujours ; il possède encore une rue *Hébraïque*.

En dehors des légumes, Cavaillon est un marché pour les cocons et les soies ; on y fabrique des conserves alimentaires. Les chardons à carde sont l'objet de transactions importantes. La confiserie, la confiture et la cristallisation des fruits occupent beaucoup de bras.

En somme, les 10,000 habitants de Cavaillon vivent surtout des produits de leur riche terroir, l'exploitation du sol est leur unique industrie ; elle est assez rémunératrice pour faire la fortune du pays. Il faut avoir visité ces champs clos de

roseaux pour s'expliquer la prodigieuse activité des transactions.

Je viens de parler des chardons à carde. C'est une des cultures principales, je l'ai déjà signalée[1]. Autour de Cavaillon elle est particulièrement importante. Vaucluse lui consacre 1,000 à 1,500 hectares. On sème la graine avec le blé, le chardon produit l'année après la moisson. Malgré la concurrence des cardes métalliques, le produit est encore important ; on récolte de 600 à 1,000 kilogr. de têtes desséchées à l'hectare, et les têtes valent de 80 à 100 fr. le quintal. Cependant on a vu le prix s'abaisser de 50 à 15 fr.

Par contre, une autre culture a complètement disparu, celle de la garance, jadis principale source de richesse du Comtat. J'ai vainement cherché un pied de garance dans ce pays qui, en 1862 encore, produisait pour 25 millions[2] de cette racine, cultivée sur 13,000 hectares. L'extraction, le séchage et la trituration de la garance faisaient vivre des milliers d'ouvriers. Lorsque la découverte des couleurs dérivés de la houille vint restreindre puis annuler le marché de l'alizari (racine sèche de garance), la garance subissait déjà une

1. Voir chapitre XIX, page 287.
2. Tous ces chiffres sont empruntés à M. Barral.

crise. Une culture trop intensive avait épuisé le sol, le rendement, qui avait atteint dans les paluds, ou terres humides, 7,000 à 9,000 kilogr. par hectare, était descendu à 4,000 kilogr. Les terrains dits rosés avaient produit de 4,800 à 5,400 kilogr. et étaient tombés à une production de 1,000 ou 1,500 kilogr. Le produit avait valu jusqu'à 110 fr. les 100 kilogr., on le vit descendre à 25. Il semble donc que la mine d'or apportée en 1763 par le Persan Althen était près de s'épuiser. Pour aider à cette culture, on conserva le pantalon rouge aux soldats ; la garance n'est plus, mais le rouge est encore la couleur voyante de nos uniformes.

D'autres cultures ont permis de remédier à la crise, la luzerne surtout couvre aujourd'hui de vastes espaces. Elle est d'un excellent revenu, le nombre des coupes étant de cinq par an et donnant jusqu'à 14,500 kilogr. à l'hectare et une moyenne de 8,000 à 10,000 kilogr. ; le sainfoin produit de 3,500 à 4,500 kilogr. La luzerne est le plus répandu de ces fourrages artificiels. A Cavaillon on la sème sur un terrain ayant porté des melons ou des légumes. Tous les sept jours, elle est arrosée. Autour d'Avignon, on irrigue tous les 10 à 12 jours ; dans certaines communes, on se borne à 5 ou 6 arrosages pendant la saison.

Une autre culture très importante, surtout

comme primeur, est celle de la pomme de terre, très répandue dans tout le Comtat. A Cavaillon, où elle est l'objet de soins particuliers, le rendement atteint 25,000 kilogr. à l'hectare.

A côté de ces fourrages, de ces champs de pommes de terre, de melons, de haricots, d'artichauts, on rencontre encore le chanvre, les betteraves, les choux, le maïs, le millet à balai. Celui-ci est moins répandu que dans la région d'Orange. C'est une culture intéressante ; un hectare produit de 1,000 à 1,200 balais à l'hectare, soit 600 à 700 kilogr. de panicules. En outre, la tige, inutilisable pour les balais, est excellente pour les abris et les palissades indispensables dans ces plaines où siffle le mistral ; chaque hectare en produit de 1,500 à 3,000 kilogr.

A chaque instant on découvre une culture nouvelle, le paysan du Comtat se prête à tous les essais. Dans beaucoup de communes, les pays du Nord sont venus demander des graines à fleurs, on s'est mis à les recueillir. Dans les parties abritées du mistral, on cultive les fruits : abricots, pêches, cerises, figues. M. Barral cite un abricotier des bords du Rhône dont la production, en 1870, a atteint 300 fr. Les vergers d'abricotiers renferment 200 arbres à l'hectare. Les premiers abricots se vendent sur place 1 fr. le kilogramme.

Les arbres demandent peu d'eau, quelques-uns, cerisiers, oliviers, amandiers, ne veulent pas être arrosés ; ils sont donc précieux pour les terrains élevés, même l'amandier, pour les terres de qualités inférieures. Toutefois, la fortune du pays est due à l'irrigation ; sur les 150 communes de Vaucluse, 21 seulement ne peuvent être arrosées ; 69 ont plus de 50 hectares irrigués ; 19 ont de 50 à 100 hectares, 18 ont de 100 à 200 ; 17 arrosent de 200 à 500, enfin 6 communes irriguent plus de 500 hectares ; ce sont : Entraigues, Avignon, Caumont, Cavaillon, Cheval-Blanc et Pertuis. Grâce aux prises d'eau des rivières et des torrents, des domaines de 2 à 3 hectares soumis à la culture des primeurs suffisent à faire vivre une famille.

J'ai passé mon après-midi dans ces belles cultures, sous un soleil brûlant, faisant présager un orage. Ce matin l'ouragan s'est déchaîné au moment où je prenais le train pour Apt. De grosses gouttes se sont mises à tomber, des nuages accourus du sud sont venus se mettre en écharpe au flanc du Lubéron. Cependant la vue s'étend assez loin encore.

Le train court dans l'opulente campagne, si singulière avec son hérissement de tue-vents en

roseaux. De ce côté, les plantations de cannes de Provence sont nombreuses, la moindre rigole en est bordée.

A droite s'étend la chaîne du Lubéron, si âpre et décharnée au sommet, malgré ses plantations de chênes truffiers, si riante à sa base, grâce à ses beaux villages épars dans la verdure. Elle borde admirablement l'ample vallée du Coulon. Celle-ci, à l'entrée, ne le cède pas en richesse à la vallée de la Sorgues. En ce moment, c'est un vaste champ de haricots obtenu après un labour superficiel, même un simple hersage effectué après la moisson.

Sur le Lubéron on distingue de grandes taches régulières, ce sont des carrières de pierre blanche. La montagne est inépuisable, là vient s'alimenter Marseille, dans les carrières de Ménerbes, de Lacoste, de Buoux et des autres communes. La gare de Maubec est un des lieux d'expédition.

L'orage s'approche, le tonnerre, répercuté par les échos de la montagne, se fait incessamment entendre à travers le voile grisâtre qui pèse sur le paysage, le Lubéron prend une allure tragique; le site d'Oppède, amphithéâtre de maisons couronné par un château en ruines et comme suspendu au flanc de la chaîne, rappelle, sous cette lumière blafarde, les rêves romantiques. En face,

de l'autre côté de la vallée, sur une colline très haute, escarpée, allongée, un bourg plus saisissant encore apparaît, groupe de toits gris entassés au-dessous d'un château : le bourg de Gordes, superbe d'allures ; il évoque l'idée de quelque citadelle antique dressée au sommet d'une montagne du Péloponèse.

Le paysage se fait plus sévère, les collines se rapprochent. La voie ferrée passe au pied de grands rochers en encorbellement sous lesquels des maisons se sont construites. Le rocher surplombant leur sert de toit. Dans la falaise, des habitations se sont creusées, ce sont des grottes ou *baumes*, d'où le nom de Baumettes, petites baumes, donné à ce village. En face, dans la buée livide, la pittoresque bourgade de Ménerbes se dresse sur son rocher.

La vallée se rétrécit encore : elle devient une gorge dont le fond verdoyant est assombri par les pentes rocheuses couvertes de broussailles, mais elle s'élargit aussitôt vers le hameau de Notre-Dame-de-Lumière, lieu de pèlerinage situé dans un beau site à la jonction de l'Imergue et du Coulon, sous le village de Goult, assis sur sa colline en vue d'une fertile plaine bien cultivée en céréales et en vignes. Ce large bassin est dominé par la petite ville de Bonnieux, assise dans une

situation charmante au flanc du Lubéron, à l'entrée de gorges profondes où passe une route allant à la Durance. De Bonnieux un joli chemin, sinueux, descend au Coulon, à l'endroit où le chemin de fer traverse la rivière près de l'antique pont Julien construit par César et encore utilisé aujourd'hui. Ce bel ouvrage est bien en vue de la voie ferrée, on admire la sobre élégance de ses piles évidées et de ses trois arches dont la plus grande, au milieu, couvre tout le lit du torrent. Sur le précieux édifice passe un char à bancs conduit par une femme, équipage dont la silhouette, en ce paysage antique, est un bel anachronisme. La route qui l'utilise conduit à Roussillon, gros village assis sur des collines aux colorations étranges : Dans le vert des bois on distingue de grandes taches rouges et jaunes ; aux abords mêmes du chemin de fer, les terres sont d'un rouge vif. Sous le ciel gris et la pluie, ces pentes prennent l'aspect d'écorchures et de plaies. On est ici dans le pays de l'ocre ; la vallée du Coulon est pour cette argile colorée le plus grand centre d'exploitation de la France entière. Une station isolée, loin de tout village, appelée le Chêne, sert d'entrepôt et de lieu d'expédition pour les ocres. Une usine, où la terre est préparée, est voisine de la gare.

La voie ferrée a quitté les bords du Coulon, maintenant enfermé au fond de gorges profondes; le massif central du Lubéron s'est éloigné ; près du chemin de fer, de belles collines s'élèvent couvertes d'arbres et de cultures ; la pluie qui tombe à flots a éteint les couleurs trop vives de ce paysage méridional, on pourrait se croire dans une belle vallée de la Bourgogne. Sous cet aspect inattendu m'apparaît Apt que j'avais jadis aperçue calcinée par le soleil et envahie par la poussière.

Aujourd'hui le Coulon roule des flots bourbeux, la ville envoie par toutes ses rues en pente des flots noirs qui vont, au bas, inonder la place Bouquerie. Ces rues sinueuses, fort pittoresques, rayonnent autour de la cathédrale. Apt, en effet, fut le siège d'un évêché ; l'église est une humble métropole, mais elle a conservé de nombreuses richesses artistiques. Une « tour de l'horloge », percée d'une porte gothique, donne un cachet de moyen âge à ce quartier dans lequel on a construit des halles entourées d'arcades d'un beau style.

La pluie est devenue un déluge, elle m'a bloqué longtemps dans une fabrique d'ocre où je m'étais rendu pour assister à la préparation de cette argile. Je n'ai pu m'approcher des bassins où la terre diluée se dépose en une couche épaisse que l'on découpe à la bêche. Un omnibus d'hôtel

m'a ramené sur la place Bouquerie, où j'attends impatiemment la fin de l'averse. Voici la nuit, la pluie redouble, le Coulon roule avec furie des eaux d'un jaune sombre. Je devrai renoncer à franchir le Lubéron, il me faudra gagner Manosque par la ligne directe [1].

---

1. Manosque et la vallée moyenne de la Durance sont décrites dans la 12e série.

TABLE DES MATIÈRES

I. — La vallée du Gier.

II. — Lacets et cuirasses.

III. — Les armuriers de Saint-Étienne.

IV. — Rubaniers et cyclopes.

V. — Le pays des serruriers.

VI. — La vallée de l'Ondaine.

VII. — Annonay et la Déôme.

VIII. — Le Meygal.

IX. — La Genève du Vivarais.

X. — Du Rhône aux Boutières.

XI. — Sous les muriers de Privas.

XII. — De Viviers a Vals.

XIII. — Le Pradel et le Teil.

XIV. — En Tricastin.

XV. — L'enclave de Valréas et les Baronnies.

XVI. — Les Dentelles de Gigondas.

XVII. — Le pont Saint-Esprit.

XVIII. — La principauté d'Orange.

XIX. — Carpentras.

XX. — Au mont Ventoux.

XXI. — En Avignon.

XXII. — La Fontaine de Vaucluse.

XXIII. — Les melons de Cavaillon.



Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS

DÉLIVRÉS PAR TOUTES LES GARES P.-L.-M.

POUR LES

VILLES D'EAUX

Desservies par le réseau P.-L.-M.

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres aller et retour, aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classe pour les stations thermales suivantes :

BAGNOLS (Lozère). — Eau thermale, sulfurée sodique. Boisson, bains, douches, inhalations.— *Gares de Villefort.* 627 kilom. de Paris ; 302 kilom. de Lyon ; 219 kilom. de Marseille.

BONDONNEAU (Drôme). — Eau froide, bicarbonatée mixte. Boisson, bains, douches. — *Gare de Montélimar.* 662 kilom. de Paris ; 151 kilom. de Lyon ; 201 kilom. de Marseille.

CAUVALAT-LÈS-VIGAN (Gard). — Eau froide, sulfurée calcique. Boisson. bains, douches, hydrothérapie. — *Gare du Vigan.* 748 kilom. de Paris ; 328 kilom. de Lyon ; 220 kilom. de Marseille.

EUZET-LES-BAINS (Gard). —Eaux froides, sulfurées calciques. Boisson, bains, douches, étuves. — *Gare d'Euzet-les-Bains.* 771 kilom. de Paris (*viâ* Givors-Le Teil) 822 kilom. (*viâ* Lyon-Tarascon) 260 kilom. de Lyon ; 186 kilom. de Marseille.

MONTBRUN-LES-BAINS (Drôme). — Eau froide, sulfurée calcique. Boisson, bains, inhalations, pulvérisation, hydrothérapie. — *Gare de Carpentras.* 749 kilom. de Paris ; 238 kilom. de Lyon ; 148 kilom. de Marseille.

MONTMIRAIL (Vaucluse). — Eau froide, sulfurée magnésique ou sulfurée calcique. Boisson, bains, douches, inhalations, etc. — *Gare de Carpentras.* 749 kilom. de Paris ; 238 kilom. de Lyon ; 148 kilom. de Marseille.

MONTROND-GEYSER (Loire). — *Gare de Montrond.* 473 kilom. de Paris ; 64 kilom. de Lyon-Saint-Paul ; 420 kilom. de Marseille.

SAIL-LES-BAINS (Loire). — Eau thermale, bicarbonatée mixte, ou sulfureuse, ou froide, ferrugineuse, bicarbonatée. — *Gare de Saint-Martin-d'Estréaux.* 389 kilom. de Paris ; 119 kilom. de Lyon ; 470 kilom. de Marseille.

SAIL-SOUS-COUZAN (Loire). — Eau froide, bicarbonatée mixte, ou ferrugineuse bicarbonatée, gazeuse. Boisson, bains, douches, etc. — *Gare de Sail-sous-Couzan.* 447 kilom. de Paris ; 103 kilom. de Lyon ; 463 kilom. de Marseille.

SAINT-ALBAN (Loire)) — Eau froide, ferrugineuse, bicarbonatée, gazeuse. Boisson, bains et douches, inhalations, hydrothérapie, — *Gare de Roanne.* 421 kilom. de Paris ; 85 kilom. de Lyon ; 439 kilom. de Marseille.

SAINT-DIDIER (Vaucluse). — *Gare de Carpentras.* (Voir Montbrun-les-Bains.)

VALS (Ardèche). — Eau froide, bicarbonatée sodique, gazeuse ou ferrugineuse, arsenicale. Boisson, bains, douches. — *Gare de Vals-les-Bains-La-Bégude.* 708 kilom. de Paris (*viâ* Lyon-Givors-Le Teil) et 713 kilom. (*viâ* Lyon-Livron-Le Teil); 197 kilom. de Lyon ; 258 kilom. de Marseille.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires, le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Deux enfants de trois à sept ans sont comptés pour un voyageur à place entière. Pour un seul enfant, ou un enfant en excédent sur un nombre pair, le prix est la moitié de celui que paierait un voyageur à place entière.

Les billets sont collectifs et nominatifs. Ils ne peuvent servir qu'aux personnes d'une même famille, savoir : père, mère, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu et nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille. Ces derniers pourront, lorsque la demande en sera faite en même temps que celle du billet, prendre place dans une autre classe de voiture (2e ou 3e classe) ou même dans un autre train que la famille. Dans ce cas, il sera délivré deux billets distincts : l'un pour la famille, l'autre pour les serviteurs et le prix des deux billets sera établi d'après le nombre total des personnes en commençant par compter, au tarif plein les voyageurs faisant partie de la famille, et ensuite, s'il y a lieu pour parfaire le nombre de trois personnes payant le tarif plein, les serviteurs.

Ces billets seront signés, avant usage, par les personnes qui y sont dénommées (les enfants de trois à sept ans exceptés) et seront présentés à toute réquisition des agents de la Compagnie, auxquels les voyageurs sont tenus de donner leur signature chaque fois qu'elle leur est demandée.

Les titulaires d'un même billet collectif sont tenus de voyager ensemble. En conséquence, si pour un motif quelconque une ou plusieurs personnes dénommées sur le billet collectif ne pouvaient faire le voyage par le même train que les porteurs de ce billet, elles auraient à prendre, pour leur voyage, un billet ordinaire sur le prix duquel il ne serait rien déduit.

La durée de validité des billets à compter du jour du départ, ce jour non compris, est de **trente jours.**

Ainsi, un voyageur porteur d'un billet timbré au point de départ, le 20 juillet, devra être rentré à ce point de départ à minuit, au plus tard, dans la nuit du 19 au 20 août.

Sont considérés comme nuls, sans recours contre la Compagnie :

1° Tout billet pris à l'avance dont il n'a pas été fait usage pendant sa durée légale ;

2° Tout billet dont le délai est dépassé.

Ainsi qu'il est dit plus haut, les billets ne sont émis que du 15 mai au 15 septembre. Toutefois, les voyageurs ont la faculté de commencer leur voyage après cette date, étant entendu que, dans ce cas, la durée de leur validité commencera à courir le 16 septembre, quel que soit, d'ailleurs, le jour de départ, et qu'elle expirera par conséquent le 15 octobre à minuit.

La durée de validité des billets peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours. Chaque période de prolongation part de l'expiration de la période précédente et donne lieu à la perception d'un supplément de 10 p. 100 du prix total du billet.

La prolongation ne peut être demandée que pour les billets non périmés.

Trains. — Tout train comportant des voitures de la classe du billet d'aller et retour est à la disposition du porteur de ce billet, à la condition toutefois que, pour le parcours à effectuer, l'affiche de la marche des trains dispose que les voyageurs de même classe, à plein tarif, ont accès dans le train.

Les demandes de billets d'aller et retour de villes d'eaux collectifs doivent être faites quatre jours au moins avant celui du départ, à la gare où le voyage doit être commencé.

EXCURSION aux GORGES du TARN, de L'ARDÈCHE, à NIMES et à la MÉDITERRANÉE.

Durée du voyage : 17 jours. — Réductible à douze en allant très vite. Extensible à vingt-quatre en ajoutant les environs de Peyreleau, de Ganges (la Vis, le Ravin des Arcs), Saint-Gilles et Vals.

Parcours. — Paris, Arvant, Garabit, Mende, Descente du Tarn, Le Rozier, Montpellier-le-Vieux, Dargilan, Bramabiau, Aigoual, Ganges, Nîmes, Aigues-Mortes, Pont du Gard, Ruoms-Vallon (descente de l'Ardèche), Pont-Saint-Esprit, Avignon, Lyon, Paris.

MISE EN VENTE DES 18e & 19e SÉRIES

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Paris, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, Nancy.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Et honoré du prix du Président de la République
à la Société des Gens de lettres.

A obtenu, en 1897, le prix Félix Fournier, décerné par la Société de Géographie de Paris
à l'œuvre géographique la plus considérable de l'année.

ARDOUIN-DUMAZET



Série d'élégants volumes in-12, avec de nombreuses cartes.
Prix de chaque volume :
Broché : **3** *fr.* **50** *c. — Cartonné en toile souple, tête rouge :* **4** *fr.*

L'œuvre si considérable du **Voyage en France** vient de s'accroître de deux volumes qui ne seront pas les moins goûtés de ce vivant tableau de notre pays. Cette ***Région du Nord*** qu'aborde aujourd'hui M. Ardouin-Dumazet, cette contrée réputée morose, et à laquelle on dénie

volontiers tout caractère pittoresque, a cependant donné matière à deux séries fort étendues de cette superbe et précise description des paysages et des activités de notre pays. Le lecteur y trouvera, non sans surprise, des panoramas fort variés ; il découvrira des sites atteignant parfois à la grandeur. Il aura surtout une étude complète, singulièrement attachante, de l'énorme développement industriel et agricole de ces régions aux ciels mouillés, aux cités fumeuses.

La *18e série* — Flandre et littoral du Nord — comprend tout le coin de France compris entre la Scarpe, la mer et la baie de Somme. M. Ardouin-Dumazet nous y fait pénétrer par cet énorme organisme manufacturier constitué par les deux villes jumelles de Roubaix et de Tourcoing. Il décrit de sa plume alerte ces deux cités si prodigieusement grandies depuis le commencement du siècle, nous fait assister à leurs progrès et vivre de leur vie intime, nous fait toucher du doigt les causes du triomphe du socialisme dans ce milieu d'ouvriers venus de tous les points des Flandres. Ces pages sur Roubaix et Tourcoing, remarquable résumé de choses vues, auront la bonne fortune de devenir classiques comme tant d'autres parties de cette admirable entreprise qu'est le **Voyage en France**.

Après cette visite à l'énorme ruche roubaisienne, M. Ardouin-Dumazet conduit le lecteur dans l'intimité du pays flamand, dans ce riant pays de Ferrain, enfoncé comme un coin dans la Belgique, bordé par la Lys, si vert avec ses prairies et ses cultures encadrées d'ypréaux, si gai avec ses *censes* tapissées de poiriers en espalier. Par Halluin, nous gagnons les rives de la Lys, bordées, en France et en Belgique, de bourgades endormies qui furent de grandes villes au moyen âge.

Voici Lille maintenant. La métropole du Nord tient une large place dans ce volume ; son aspect, les mœurs de sa population, son industrie donnent lieu à trois chapitres d'un haut intérêt. Une excursion à la station agronomique de Cappelle amène l'auteur à exposer et expliquer les immenses progrès de l'agriculture en Flandre.

Nous retrouvons la Lys, avec la riche et industrieuse Armentières, les villes manufacturières qui l'avoisinent, les paysages mélancoliques et doux de ce val, d'où M. Ardouin-Dumazet nous conduit dans les charmantes collines de la Flandre flamingante, autour de Bailleul et d'Hazebrouck et sur le belvédère superbe de Cassel.

Ce sont ensuite les Moëres, petite Hollande conquise sur des lagunes, la grande cité maritime de Dunkerque, qui nous vaut une curieuse description du départ de la flottille de pêche pour l'Islande. Successivement l'auteur du **Voyage en France** aborde la curieuse région des Wateringues, l'antique Morinie, la haute vallée de l'Aa, Saint-Omer, Calais, où l'industrie du tulle est étudiée en des pages pleines d'attrait ; le Boulonnais et ses hautes collines ; Boulogne, où nous voyons décrite avec humour la fabrication des plumes métalliques et des crayons. Après une visite au littoral de Berck, aux champs tragiques de Crécy, nous allons visiter les vallées de la Canche et de la Ternoise et assister à l'élevage du cheval boulonnais. Ici finit ce volume de près de 450 pages.

La *19e série* — Artois, Cambrésis et Hainaut — débute par une visite aux sources de la Somme et à la grande cité industrielle de Saint-Quentin. De la vallée de l'Ancre et d'Albert, l'auteur nous ramène dans le Ponthieu pour visiter cette sorte de Californie constituée par les gisements de phosphate de Beauval. Nous assistons à la grandeur et à la décadence de ces carrières fameuses dans le monde entier, qui déterminèrent une fièvre analogue, toutes proportions gardées, à la fièvre de l'or en Californie. Voici maintenant la vallée de la Nièvre picarde et ses usines grandioses.

Gagnant l'Artois, M. Ardouin-Dumazet fait un tableau de la vie champêtre de cette vieille province, décrit sa capitale si curieuse, en voie d'agrandissement. De là, il atteint la campagne historique où naît la Lys. En un chapitre d'un poignant intérêt, d'un grand souffle patriotique, il décrit les champs de bataille d'Azincourt et de Guinegatte, les ruines douloureuses de l'illustre cité de Thérouanne. C'est ensuite la plaine glorieuse de Lens, devenue le Pays Noir, embrumée par la fumée des houillères, les petits pays d'Alleu, de Weppes et d'Escrebieux, Douai, « l'Athènes du Nord ».

Encore une plaine tragique : Bapaume, les sources de l'Escaut, Cambrai et le pays de Cambrésis, à propos desquels la fabrication de la chicorée et celle du sucre sont l'objet de descriptions intéressantes et claires.

Caudry la dentellière, les belles forêts de Saint-Amand, Anzin, ses mines, Valenciennes et ses richesses d'art sont décrits dans les cha-

pitres suivants. Les dernières de ces 400 pages nous amènent dans la forêt de Mormal et la vallée de la Sambre, à Landrecies, à Maubeuge, chez les marbriers de Cousolre et, enfin, par la curieuse région où coulent les Helpes, à Avesnes, à Fourmies et à la trouée de l'Oise, charmants pays faisant déjà prévoir la grâce sauvage des Ardennes.

Ces deux volumes, que d'autres vont suivre incessamment, font juger de l'ardeur et de la persévérance apportées par M. Ardouin-Dumazet dans cette œuvre désormais classique, comme jamais il n'en fut conçu sur un grand pays.

Certes, les Géographies de la France ne manquent pas ; mais elles sont ou des compilations de documents, ou des œuvres collectives d'écrivains qui ne pouvaient suivre rigoureusement le même plan, ni surtout posséder une vue d'ensemble et des moyens de comparaisons. C'est la France entière, dans sa vie intime, dans son activité commerciale et agricole, dans ses paysages si divers, dans ses souvenirs aussi, qu'un écrivain possédé d'une vive passion pour son pays veut nous faire connaître.

Comme nous le disions en annonçant les volumes précédents, M. Ardouin-Dumazet, dédaigneux des sentiers battus, s'est imposé de décrire la France d'après ses impressions personnelles, et non en compilant les publications antérieures. Il ne décrit que ce qu'il a vu, les cultures et les industries étudiées sur place, les sites célèbres, comme aussi les coins de terre ignorés, découvertes inattendues auxquelles l'a conduit le hasard dans ses courses.

D'un style toujours clair, alerte et vivant, où l'on sent passer un profond amour pour la terre de France, l'aimable touriste promène le lecteur avec lui, l'oblige à s'intéresser à la vie du paysan et de l'ouvrier ; telles de ses pages sur le Morvan, la Touraine, les Alpes, les îles de l'Océan et de la Manche ont été citées partout. Depuis lors, ses descriptions des Cévennes septentrionales, des Alpes, de l'admirable vallée du Rhône, des lumineux paysages de Provence et de la Corse, ont eu la même fortune.

Pour tous, le nom d'Ardouin-Dumazet et le **Voyage en France** sont désormais inséparables. Nous avons cité déjà le mot de ce professeur d'une de nos grandes Universités, disant qu'il voyait là pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce

nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Et le rapporteur du prix Félix Fournier attribué au **Voyage en France** par la Société de géographie de Paris, a pu dire :

« M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage. »

Voici le plan complet du **Voyage en France**, avec le sommaire des chapitres pour chacun des volumes parus ou en préparation :

Volumes parus :

RÉGION DU CENTRE

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE ET LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en

*

Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 380 pages. *Nouveau tirage corrigé et complété,* avec 19 cartes.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le Guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire de Nantes à Paimbœuf. — 338 pages.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française.*)

LITTORAL ATLANTIQUE

3e Série : I. D'ARCACHON A BELLE-ISLE. — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes ou croquis.

4e Série : II. D'HOËDIC A OUESSANT. — Ile d'Houat — la Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — îles aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — île de Sein — la ville close de Concarneau — archipel d'Ouessant : I de Beniguet à Molène — II l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD-OUEST

5e Série : LES ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE, BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 377 pages avec 26 cartes ou croquis.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — Tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre — plages de Carteret — Cherbourg — Barfleur — la Hougue — Grandcamp — Port-en-Bessin — Courteulles — Saint-Aubin — Luc-sur-Mer — Cabourg — Beuzeval — Villars-sur-Mer — Trouville — Deauville — Villerville — Honfleur et le Havre. — 429 pages avec 29 cartes ou croquis.

RÉGION DU SUD-EST

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au Mont-d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages avec 19 cartes ou croquis.

8e Série : LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE. LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — au pays des pipes (Saint- Claude) — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — les lacs d'Aiguebelette et du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horloges de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer. — 325 pages avec 22 cartes ou croquis.

9e Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — noix de Grenoble, marrons du Graisivaudan — les liqueurs du Dauphiné — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du Gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais et Villard-de-Lans. — 357 pages avec 23 cartes ou croquis.

10e Série : LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du Mont-Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Volgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes ou croquis.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — le premier chemin de fer français — les blindages et les lacets de Saint-Chamond — les armuriers de Saint-Étienne — cyclopes et rubaniers — les limes du Chambon-Feugerolles — le pays des serrures — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — des Boutières au Rhône — sous

les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le théâtre d'agriculture — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — en Tricastin — l'enclave de Valréas — les Dentelles de Gigondas — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon : la fontaine de Vaucluse — Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes ou croquis.

12e Série : **LES ALPES DE PROVENCE ET LES ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Lubéron — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages avec 30 cartes ou croquis et une grande carte des Alpes françaises hors texte.

13e Série : **LA PROVENCE MARITIME.** — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les capriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — de l'archipel des Embiez aux gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : **LA CORSE.** — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — Ajaccio et son golfe — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio)

— le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes, 7 gravures et une planche hors texte.

FIN DU LITTORAL ATLANTIQUE ET BEAUCE

15e Série : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au bord de la Charente — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — la fonderie nationale de Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — les eaux-de-vie de Cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les fins bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la Double saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes ou croquis.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche

à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 380 pages avec 25 cartes.

18e Série : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise.

Sous presse :

RÉGION DE L'EST

20e Série : HAUTE-PICARDIE, ARDENNE ET CHAMPAGNE. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — les Ardennes — gorges de la Meuse — champ de bataille de Sedan — l'Argonne — le Perthois —

la Héronnière du Petit-Écury — les bonnetiers de Troyes — la vallée de l'Aube — le pays d'Othe — le pays du fer — en Bassigny — le plateau de Langres — dans les Faucilles.

21e Série : LA LORRAINE. — La vallée de la Chiers — le camp retranché de Verdun — en Woëvre — les confitures de Bar-le-Duc — les opticiens de Ligny — les madeleines de Commercy — de Vaucouleurs à Domremy — le pays de Longwy — en vue de Metz — la vallée de la Seille — de Nancy à Avricourt — le camp retranché de Toul — la vallée de la Meurthe — les violons de Mirecourt — la source de la Saône — Épinal — la vallée de la Mortagne — du Donon à Saint-Dié — Gérardmer et Longemer — le Val-d'Ajol — la Moselotte et le Hohneck — au ballon de Servance — le ballon d'Alsace et Giromagny — la trouée de Belfort.

La collection complète comprendra 33 volumes :

22. FRANCHE-COMTÉ.
23. BOURGOGNE.
24. BERRY ET BOURBONNAIS.
25. MARCHE, LIMOUSIN ET PÉRIGORD.
26. AUVERGNE ET VELAY.
27. QUERCY, ROUERGUE ET GÉVAUDAN.
28. LE GOLFE DE LION.
29. LES PYRÉNÉES.
30. VALLÉE DE LA GARONNE.
31. GASCOGNE.
32. ILE-DE-FRANCE.
33. TABLE GÉNÉRALE ET TABLEAU DE LA FRANCE MODERNE.

Tel sera cet ouvrage, d'un si puissant intérêt, conçu sur un plan original, établi et mené à bonne fin par un seul écrivain, ce qui lui assure une unité de vues absolue. Jamais travail plus considérable n'a été tenté pour l'ensemble de notre pays.

Mai 1899.

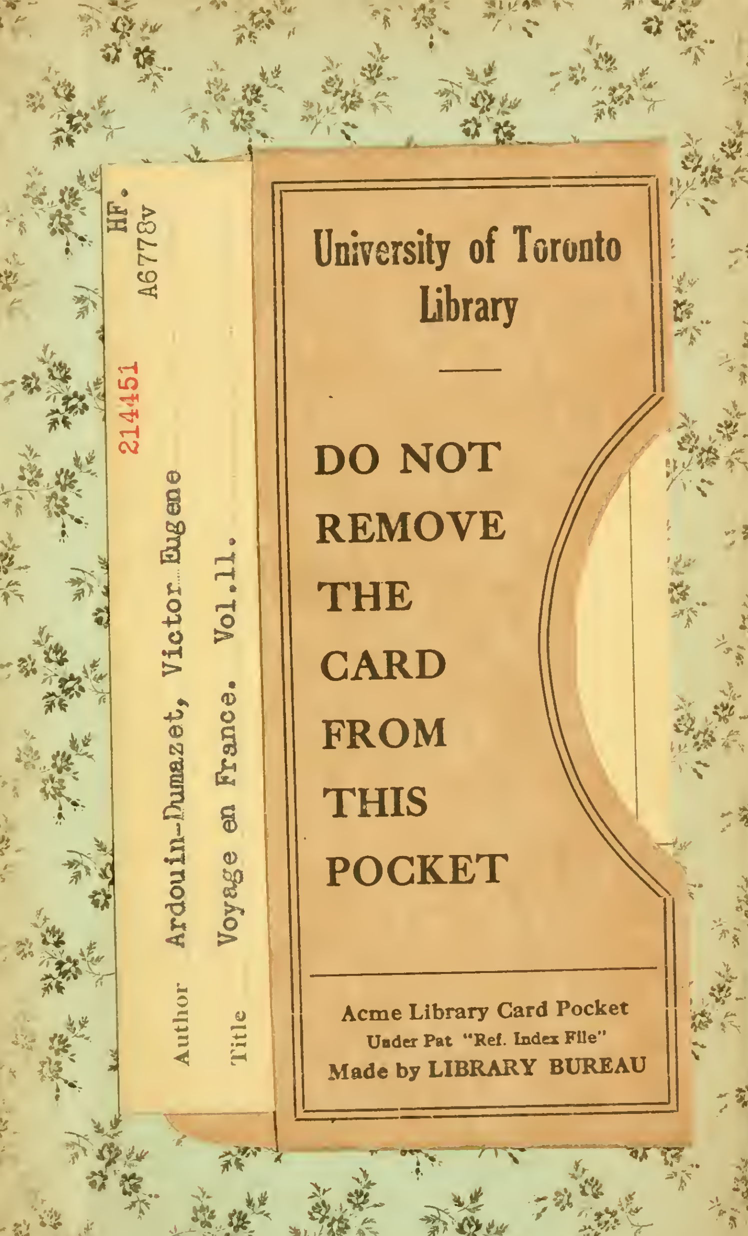
Les Éditeurs,

BERGER-LEVRAULT ET Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie. — 323.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.





University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
HF. A6778v
214451
Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol.11.